// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

BLACK SABBATH
BIRMINGHAM PARANO

ARCADE FIRE
LE PLAN BANLIEUE

CASAL
LA POSSIBILITÉ D'UN NEAL

ALLMAN BETTS BAND
CES FILS DE...

MES DISQUES À MOI
DIETER MEIER

JOHN LENNON
THURSTON MOORE
CATASTROPHE
THE STROKES
THE JADED HEARTS CLUB

●●●

“ JE VOULAIS CRÉER UNE MUSIQUE QUE JE N'AVAIS JAMAIS ENTENDUE ”

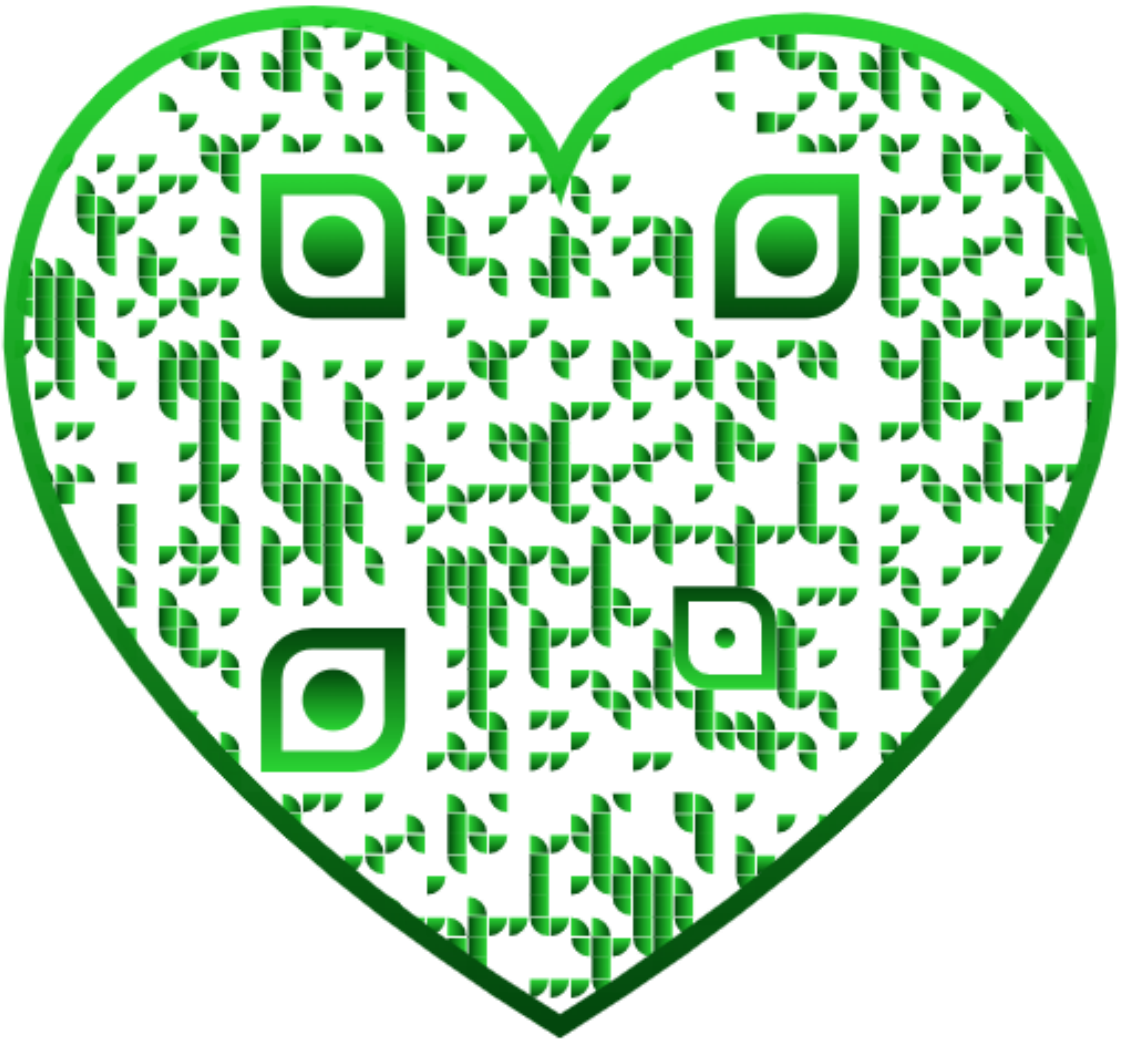
THE DIVINE COMEDY

30 ANS D'ÉLÉGANCE POP

NOVEMBRE 2020
N°639 / 6,50 €
MENSUEL
BEL 7,15 €
SUISSE 11,30 CHF
LUX 7,15 €
PORTUGAL CONT 7,40 €
CAN 11,30 $ CAN / ITA 7,40 €
DOM 7,40 €
N CAL (S) 975 XPF
POL (S) 1090 XPF
ESPAGNE 7,40 €
ILE MAURICE 7,40 €

L 19766 - 639 - F: 6,50 € - RD

Editions Larivière



ROLLING STONES STEEL WHEELS
ATLANTIC CITY NEW JERSEY

LIVE

CONCERT INÉDIT DE 1989

RESTAURÉ, REMIXÉ ET REMASTERISÉ

AVEC INVITÉS SPÉCIAUX : AXL ROSE, IZZY STRADLIN, ERIC CLAPTON & JOHN LEE HOOKER

Disponible en édition limitée 6 disques avec livre relié 25 x 25 cm de 40 pages, en quadruple vinyle couleur 180 g édition limitée ainsi qu'en CD, DVD, SD-Blu-ray et Digital.

RTL

eagle rock entertainment

UNIVERSAL MUSIC GROUP

DÉJÀ DISPONIBLE

RONNIE WOOD

SOMEBODY UP THERE LIKES ME

Un portrait intime et sans concession sur les mille vies de Ronnie Wood, guitariste hors pair mais aussi peintre à la curiosité insatiable. avec les temoignages de Mick Jagger, Keith Richards, Rod Stewart…

Édition limitée en livre relié 40 pages 28 x 28 cm, DVD + Blu-ray ainsi qu'en DVD & en Blu-ray

DÉJÀ DISPONIBLE

DEF LEPPARD

HITS VEGAS LIVE AT PLANET HOLLYWOOD

Après la démesure de l'O2 à Londres, découvrez le concert intimiste enregistré en 2019 au Planet Hollywood de Las Vegas avec de larges sections acoustiques.

En triple vinyle bleu translucide édition limitée ainsi qu'en digipack 2 CD + DVD et en digipack 2 CD + Blu-ray

DÉJÀ DISPONIBLE

Edito

Pas clopes, pas clopes

"Je suis la loi." Judge Dredd

"Je suis la loi Evin." Claude Evin

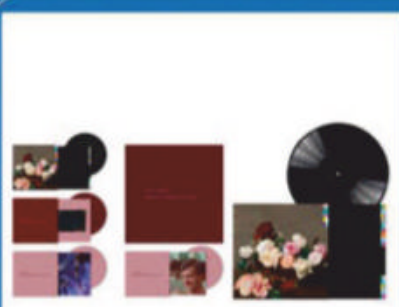
"La loi Evin interdit toute propagande ou publicité directe ou indirecte en faveur du tabac..."

Interdit, de fait, de publier en couverture, *a fortiori* avec de l'affichage, l'image dans son intégrité artistique d'un type (valable pour une fille) fumant une cigarette, un cigare, une pipe ou un joint... On pense ici, tout de suite et entre autres, à Bob Marley ("Catch A Fire"), "Love On The Beat", mais pas que, de Serge Gainsbourg, à "Whatever People Say I Am, That's What I'm Not" d'Artic Monkeys, à la pochette de Bad Company "Dangerous Age" à celle de Keith Richards "Talk Is Cheap" ou encore à "Femina" de The Legendary Tigerman. Madonna fume sur celle de "Bad Girl" et Marianne Faithfull sur celle de "Broken English". On se souvient également de la cigarette se consumant entre les doigts fins de David Bowie sur la pochette de "Young Americans". Miossec, Léo Ferré, Jacques Brel, Johnny Hallyday, bien sûr, mais Eddy Mitchell aussi, Jacques Dutronc, Patrick Coutin, Serge Reggiani, plusieurs pochettes de Georges Brassens la pipe au bec en France. Et pourquoi pas, l'album "Shades" de JJ Cale ou à celle de Van Halen ("1984") qui montre un chérubin clopant devant deux paquets souples largement entamés. On sait que Paul McCartney ne fume plus sur les récentes versions d' "Abbey Road". Dégagée la cibiche ! Il en fut de même sur une fameuse photo de Simon And Garfunkel. Interdit donc, en couverture d'un magazine de reproduire dans son instant, dans le moment où elle fut imaginée puis prise — démarche artistique — ce type d'image. On pense évidemment aussi ici aux photos sublimes de Bob Dylan ou de Lemmy, cigarette à la bouche... on en oublie forcément ! C'est arrivé à la pipe de Jacques Tati. A l'affiche du film "Gainsbourg (Une Vie Héroïque)", "Coco Chanel & Igor Stravinsky" de Jan Kounen. Il en est ainsi. C'est le monde d'aujourd'hui, pas même celui de demain ou d'après. Il aurait été évidemment possible de faire porter un masque (tendance actuellement) à Neil Hannon. De le faire mâchonner un brin de blé ou même de le faire vapoter... Photoshop ! Mais la loi est la loi. *Dura lex, sed lex.* Et la loi Evin, contrairement à d'autres, s'applique implacablement alors que les bureaux de tabac restaient ouverts pendant le confinement. Comme tous les commerces de première nécessité…

VINCENT TANNIÈRES

Le choix des disquaires GIBERT JOSEPH

C'est tellement mieux de pouvoir toucher ce que l'on écoute !



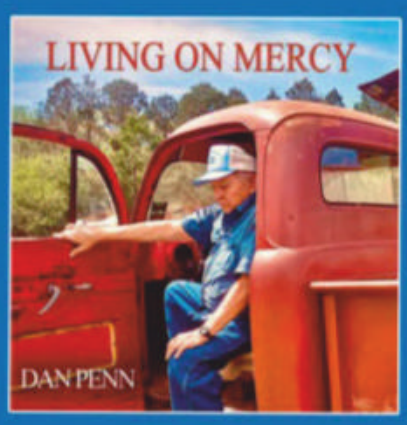
New Order /
Power, Corruption & Lies
(Edition Definitive)
Coffret 4 x 12"
(Warner)

Thin Lizzy / Rock Legends
Coffret 6CD + 1DVD
inclus 74 morceaux inedits
(Universal)

Osees / Protean Threat
CD / LP
(Castle Face)

Blue Oyster Cult /
The Symbol Remains
CD / 2LP
(Pias)

The Replacements /
Pleased To Meet Me
Deluxe Edition 3CD+ 1LP
(Rhino)



Dan Penn /Living On Mercy
CD / LP
(Last Music)

Budos Band / Long in the Tooth
CD / LP / LP transparent
noir & argent
(Modulor)

John Prine /
Crooked Piece Of Time:
the Atlantic & Asylum albums
1971-1980"
Coffret 7CD
(Elektra)

Black Pumas /
Black Pumas
2CD / 2LP + 45T
(Pias)

Matt Berninger /
Serpentine Prison
CD / LP
(Universal)

GIBERT JOSEPH

Paris St-Michel • Paris Barbès • Versailles • St-Germain-en-Laye •
Chalon-sur-Saône • Toulouse • Lyon • Vaulx-en-Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

@gibertdisc

GIBERT www.gibert.com

Sommaire 639

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Jean-Emmanuel Deluxe **DIETER MEIER** 10

Prospect

H.M. **THE CRUMBLE FACTORY** 14

Tête d'affiche

Sacha Rosenberg **POGO CAR CRASH CONTROL** 16

Thomas E. Florin **THURSTON MOORE** 18

Jérôme Reijasse **CATASTROPHE** 20

Danny Boy **THE STROKES** 22

Eric Delsart **THE JADED HEARTS CLUB** 24

Bertrand Bouard **THE ALLMAN BETTS BAND** 26

En vedette

Vincent Hanon **BLACK SABBATH** 30

Léonard Haddad **NEAL CASAL** 34

Thomas Andrei **ARCADE FIRE/ WILL BUTLER** 38

Jérôme Soligny **JOHN LENNON** 44

En couverture

Nicolas Ungemuth **THE DIVINE COMEDY** 50

La vie en rock

Patrick Eudeline **LES STUDIOS** 58

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : DR GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Peter Fordham © Yoko Ono - DR

44 John Lennon

50 The Divine Comedy

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 006 TELEGRAMMES 008 DISQUE DU MOIS 063 DISQUES 064 REEDITIONS 072 REHAB' 076 VINYLES 078 DISCOGRAPHISME 080 QUALITE FRANCE 081 HIGHWAY 666 REVISITED 082 ERUDIT ROCK 084 ET JUSTICE POUR TOUS 086 FILM DU MOIS 088 CINEMA 089 SERIE DU MOIS 091 IMAGES 092 BANDE DESSINEE 094 LIVRES 095 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 096 PEU DE GENS LE SAVENT 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité : Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 66,30 € (voir page 77)

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Suède, taux de fibres recyclées : O%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,01 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4e trimestre 2020. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

“Aussi intéressant qu’un grille-pain”

Bleu

Bleu comme toi. Cher R&F, pour te prouver à quel point je t’épluche de la couv’ à la dernière page, voici une petite observation qui découle de ma lecture de ton dernier numéro. Page 66, pub pour l’édition Deluxe du “Morrison Hotel” avec, dans les bonus, un petit “Blue Sunday”. Page d’en face, dans une symétrie quasi parfaite, le “Power Corruption And Lies” de New Order s’apprête lui aussi à rejoindre les bacs tout auréolé d’une réédition largement augmentée. On annonce même des vinyles 45 tours également disponibles, dont l’indéboulonnable “Blue Monday”. J’ai cherché ailleurs, je n’ai pas vu d’autres journées colorées. J’en ai des bleus à l’âme. Ce qu’on s’emmerde parfois...

ANTHONY, FIDÈLE LECTEUR DEPUIS DES CENTAINES DE DIMANCHES ET DE LUNDIS BLEUS

Dans le panneau

Vu sur un grand panneau en sortant de l’avant-première du film d’Albert Dupontel “Adieu Les Cons” (beaucoup plus rock’n’roll que la plupart des groupes qui s’en réclament) : *“Vivons heureux, vivons masqués”*. Kiss est définitivement le groupe le plus malin qui soit !

LAURENT BOURELLY

Seulement trois étoiles ?

Bob Mould est américain. Et Bob Mould, il a les boules. Pas pour lui, mais pour son pays. Comme en témoigne la petite ballade acoustique toute pessimiste, sorte d’en-tête au dernier album. Le vieux Bobby a-t-il en préambule débranché son appli aux potards allant jusqu’à onze pour prévenir qu’il avait un truc à dire ? Il semblerait que oui. Parce qu’après, l’ampli en question rebranché, on ne comprend pas tout ce qu’il raconte mais on devine clairement qu’il n’est pas content et que ça concerne son pays de naissance. A l’écoute de l’album, présentant les qualités habituelles du guitariste désormais chauve (guitare sonnant comme le bruit du tonnerre, production minimaliste, compositions véritables), on ne peut s’empêcher de se dire qu’il y a un problème avec les groupes actuels faisant l’actualité dans la presse. Où sont les chansons chez Idles ou Fontaines DC ? Alors, d’accord, on n’est pas obligé d’en écrire à tout prix, mais là, c’est un peu léger. Du coup, on ne compte plus le nombre de groupes qui n’ont plus rien à proposer après deux albums (Idles... bon courage, les gars), voire un seul (Fontaines DC, dont le dernier disque donne juste envie de réécouter Joy Division ou The Fall...). Ne pas écrire de chansons, c’est risqué. Cela demande de compenser par autre chose : le mur du son, un riff qui tue, la morgue, l’anarchie etc. En tout cas, quelque chose d’énergique, voire dangereux. Chez les deux groupes cités précédemment, bof... (à part Idles, peut-être, mais ça semble mal parti avec le dernier album). Bob Mould a soixante ans. Pourtant, il reste l’un des meilleurs représentants d’un genre musical fait de bruit et de fureur, attributs qui sont normalement ceux de la jeunesse. Trois étoiles seulement dans Rock&Folk ? Je vous trouve un peu salauds, là... Bien à vous.

A. COULON

Méli-mélo de Mitch

Dans le numéro d’octobre de Rock&Folk (n°638), dans son article sur Jimi Hendrix, Monsieur Ungemuth écrit : *“La suite est confuse. Hendrix monte un groupe de plusieurs musiciens, vire Noel Redding et Mitch Ryder qu’il remplace par Buddy Miles et le vieil ami Billy Cox, avant de récupérer Ryder.”* Bon, erratum de sa part, il s’agit de Mitch Mitchell, possible que Monsieur Ungemuth écoutait Mitch Ryder And The Detroit Wheels en écrivant sa chronique (remember “Garageland”). Australement rock.

JACKY SALAMO

PS : “*Le triste Joe Bonamassa aussi intéressant qu’un grille-pain*”, c’est cinglant. Du pur Ungemuth.

Le goût des autres

Sympathy for Nicolas. Sacré Ungemuth. Il est parvenu à me faire croire que “Goat’s Head Soup” est un grand album des Rolling Stones. Depuis il m’arrive de penser que “Let It Be” est le meilleur Beatles. Si, si...

MÉFISTO

Dress code

Bon, ça en devient un peu gênant, là. Non mais ce serait bien si l’un de vous allait le voir pour lui en parler. Je veux dire, Burgalat, il n’a vraiment pas d’autres fringues à se mettre ? Depuis le temps, ça fait quand même un peu douteux, cette affaire...

BEN KENNEDY

Ouf !

Une heure avant : voilà, j’ai dans les mains le Rock&Folk, je l’ouvre sur le sommaire et tombe sur l’article consacré à Hendrix. Alors, je vous le dis de suite, si on touche à Jimi, je monte du Sud à Paris, et faites gaffe, ne vous retournez pas, on a le TGV. Une heure après : Bon ça va !

STEVE LIPIARSKI

Visionnaires

Mercredi 24 septembre, je lis “Mes Disques A Moi” de Dani, et tout le long, je confonds avec Juliette Gréco. Du coup, dans ma tête, vous avez fait d’un papier deux coups, une actu et une nécro/ hommage... Ces rédacteurs de R&F, des génies ! Que dis-je, des visionnaires ! Tenez bon et merci encore.

SAM

Silence radio

Pas un mot sur le dernier album de Biffy Clyro dans le dernier R&F. Le rock des années 2000 a pourtant bercé mon adolescence et ça mériterait à mon sens une petite note (de vous qui détenez la vérité rockeuse absolue) dans votre rubrique ! Amitiés musicales.

CARO LINE

Septuagénaires

Non mais, ça va pas !
Mais ils continuent !
Ritchie Blackmore soixante-quinze ans,
le Jag soixante-dix-sept ans,
Macca soixante-dix-huit ans,
Bob Dylan soixante-dix-neuf ans...
Si c’est ça être rock aujourd’hui,
alors autant écouter du jazz,
jouer au volley-ball ou aller à
la pêche aux bigorneaux !

ALAIN DOUNONT

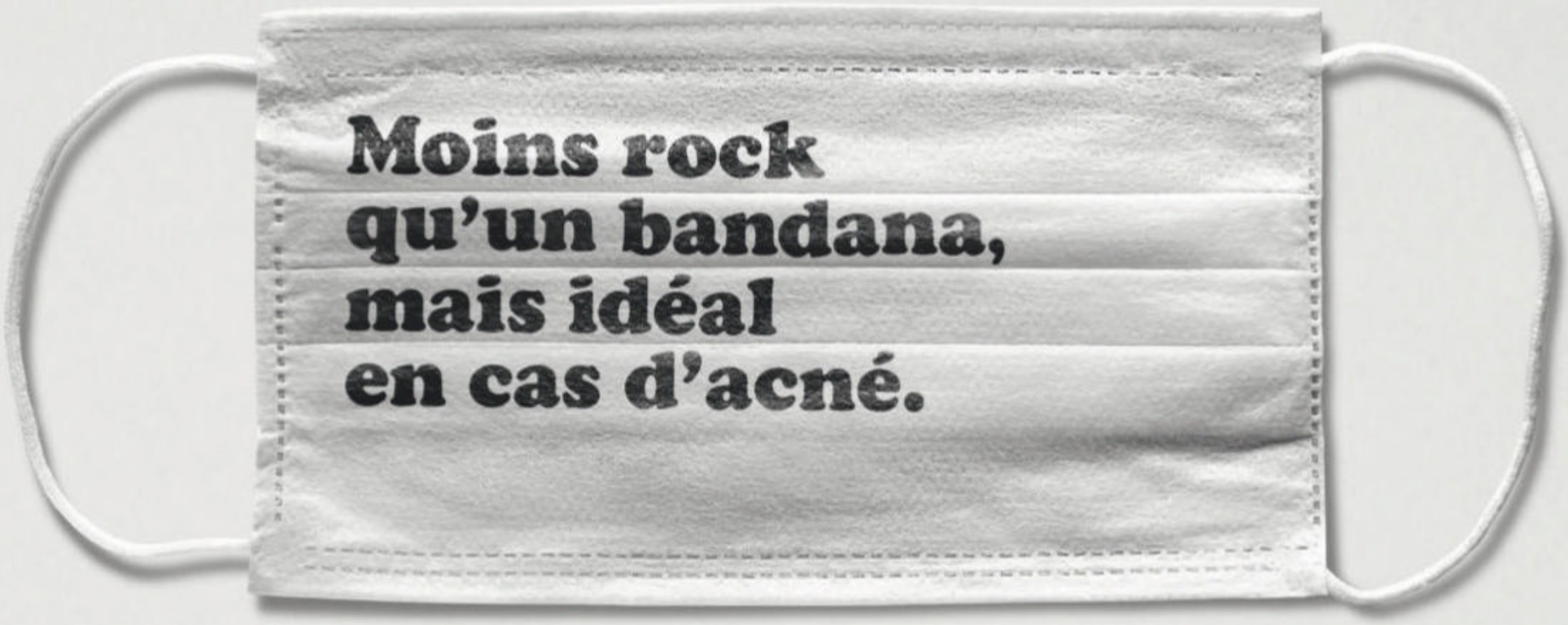
Centenaire

Dans vingt-trois ans, Keith Richards aura cent ans.

PATRICK MOALIC

Non mais ça va pas !

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart, 92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD



rock&folk
radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

rocknfolk.com

Télécharger dans l'App Store

DISPONIBLE SUR Google Play

deezer

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI

AC/DC
Après six ans de léthargie, et malgré les déconvenues (décès de Malcolm Young en 2017, perte auditive permanente de Brian Johnson), les rockers de Sydney reviendront avec "Power Up" le 7 décembre prochain.

GEEZER BUTLER
Le bassiste de Black Sabbath annonce la réédition de ses trois premiers albums solos "Plastic Planet" (1995), "Black Science" (1997) et "Ohmwork" (2005) pour la première fois en vinyle, et également en CD le 30 octobre.

DAVID BOWIE
"Ouvrez Le Chien (Live Dallas 95)" premier d'une série de six albums live "Brilliant Live Adventures" captés dans les années quatre-vingt-dix, sortira en double vinyle le 30 octobre. Les autres suivront fin 2020 et début 2021.

TIM BURGESS
Le leader des Charlatans revient avec un nouvel EP solo six titres. Il succède au doucereux "I Love The New Sky" paru cet été. "Ascent Of The Ascended" comprendra deux inédits et quatre morceaux live capturés aux Paste Studios (dont "Laurie" et "Undertow"…).

CRACK CLOUD
Le collectif canadien post-punk fera escale à Paris, au Petit Bain, le jour de l'Armistice.

THE CRIBS
Le documentaire live "Two Nights Down The Old Town & Country" réunit deux récitals donnés par le trio britannique à l'Academy de Leeds les 18 et 19 décembre 2013. La fratrie, les jumeaux Gary et Ryan, et leur jeune frère Ross, propose l'intégrale en visionnage gratuit sur YouTube.

DRIVE-BY TRUCKERS
"The New Ok" se substituera à "The Unraveling" paru en janvier 2020. Neuf titres conçus en quarantaine, intégrant la chanson titre inspirée par les manifestations qui ont suivi le meurtre de George Floyd, et une reprise d'un classique des Ramones "The KKK Took My Baby Away".

FLEET FOXES
Le quintette folk-pop dévoile "Shore", son quatrième opus en digital. Robin Pecknold et ses accolytes y célèbrent, en ces temps tourmentés, la vie face à la mort. Le CD physique verra le jour le 5 février 2021.

Tim Burgess

Photo DR

Jacques

Photo DR

JOHN FOGERTY
Confinés en famille dans le cadre d'une série YouTube, les Fogerty — John, sa fille Kelsy et ses fils Shane et Tyler — ont mis en ligne chaque vendredi une vidéo reprenant les classiques du padre. "Fogerty's Factory" compilera des titres de Creedence Clearwater Revival et les reprises interprétées par le clan. Disponible en CD et digital le 20 novembre prochain, la version vinyle suivra le 15 janvier 2021.

GRATEFUL DEAD
Pour son jubilé "American Beauty", cinquième microsillon studio des psychédéliques américains, sera réédité en coffret trois CD, édition deluxe. Il inclura l'album remastérisé, un live capté au Capitol Theatre à New York en février 1971, et un vinyle picture-disc.

GRANDADDY
"The Sophtware Slump", chef-d'œuvre du groupe de Modesto mené par Jason Lytle, sera revisité. Le coffret contiendra quatre LP vinyles, l'album original, la version confinée au piano et deux LP de faces B et raretés… A (re)découvrir le 20 novembre prochain.

GUNS N' ROSES
En association avec Jersey Jack Pinball, les hard-rockers créent le flipper "Guns N' Roses Not In This Lifetime". Slash, collectionneur de flippers, et co-concepteur de la machine, contribue aux riffs de guitare, aux vidéos et prête sa voix. Il en coutera 6 750 $ pour l'édition standard…

HEY HEY MY MY
Le trio parisien flagorneur de Neil Youg soutiendra le 3 novembre prochain, à la Boule Noire (Paris), son nouvel EP "At The End", avec deux inédits, paru le 23 octobre.

JACQUES
Précédé de la chanson "Do Me For A Fool", "The Four Five Three", premier album du quatuor de Londres (treize titres), sera à écouter le 6 novembre prochain.

THE KILLS
"Little Bastards", compilation renfermant des faces B et autres raretés remasterisées, de 2002 à 2009, du duo formé par la chanteuse Alison Mosshart et le guitariste Jamie Hince. Disponible en double vinyle, CD et digital le 11 décembre prochain.

KING GIZZARD AND THE LIZARD WIZARD
"Demos Vol 1 + Vol 2" regorge de démos inédites ainsi que de chansons éprouvées. Vingt-huit titres enregistrés de 2011 à 2020 sont disponibles exclusivement via Bandcamp.

TOMMY LEE
Le rockeur, sobre depuis un an, revient avec un nouveau solo "Andro", disponible depuis le 16 octobre.

PAUL McCARTNEY
"Rupert And The Frog Song", court-métrage d'animation de 1984, restauré et agrémenté du single original remasterisé du Fab "We All Stand Together" sortira le 6 novembre prochain. Le simple bénéficiera d'une version vinyle.

MOTORHEAD
Greg Olliver, responsable du documentaire "Lemmy" en 2010, planche sur un biopic relatant les premiers instants de la vie du leader Lemmy Kilmister. Pour patienter et se barder contre le virus, vous pouvez acquérir pour

20 dollars, trois masques à l'effigie du moustachu. Quant aux rescapés, ils souffleront les quarante bougies de "Ace Of Spades", égayées d'une réédition de luxe.

JEAN-LOUIS MURAT
Le chanteur auvergnat proposera la version déconfinée de son "Baby Love" sorti au printemps dernier. Sobrement intitulé "Baby Love DC" (cinq extraits de "Baby Love", réenregistrés en acoustique, et trois inédits) sera en vente le 30 octobre. Jean-louis Murat poursuivra sa tournée en octobre le 30 à Verdun, en novembre les 6 à Grenoble, 12 à Lille, 14 à Saint-Malo, 20 à Vitry-le-François, 28 à Massy et le 5 décembre à Mordelles.

ELVIS PRESLEY
"From Elvis In Nashville" réunit les sessions du King saisies en juin et septembre 1970 au studio B (RCA). Sous forme de coffret quatre CD regroupant quarante titres, avec morceaux rares et outtakes, incluant "Funny How Times Slips Away", "I've Lost You". Dans les bacs le 20 novembre prochain.

PVA
Le trio londonien dance-punk réunissant Ella Harris, Josh Baxter et Louis Satchell dévoilera "Toner", EP six titres, le 20 novembre 2020.

KEITH RICHARDS
Issu du concert donné par le guitariste et son groupe parallèle The X-Pensive Winos à Los Angeles, le 15 décembre 1988, "Live At The Hollywood Palladium" sortira en CD remanié, deux vinyles 180 grammes, deux vinyles rouges (édition limitée), en digital, le tout sous forme d'un coffret Super Deluxe en édition limitée le 13 novembre prochain.

ROCK'N'ROLL WITH ME: BOWIE/ MacCORMACK 1973-76
Geoff MacCormack, ami d'enfance de la star disparue, exposera ses clichés au Brighton Museum And Art Gallery jusqu'au 6 juin 2021. Rétrospective allant de sa tournée "Diamond Dogs" à l'enregistrement de "Station To Station" (1976), en passant par le tournage de "The Man Who Fell To Earth".

SMASHING PUMPKINS
Précédé des singles "The Colour Of Love" et "Cyr", annonciateurs du onzième album de Billy Corgan entouré des membres fondateurs — le guitariste James Iha, le batteur Jimmy Chamberlin — et du guitariste Jeff Schroeder. "Cyr", double album, vingt chansons, sera en vente le 27 novembre prochain.

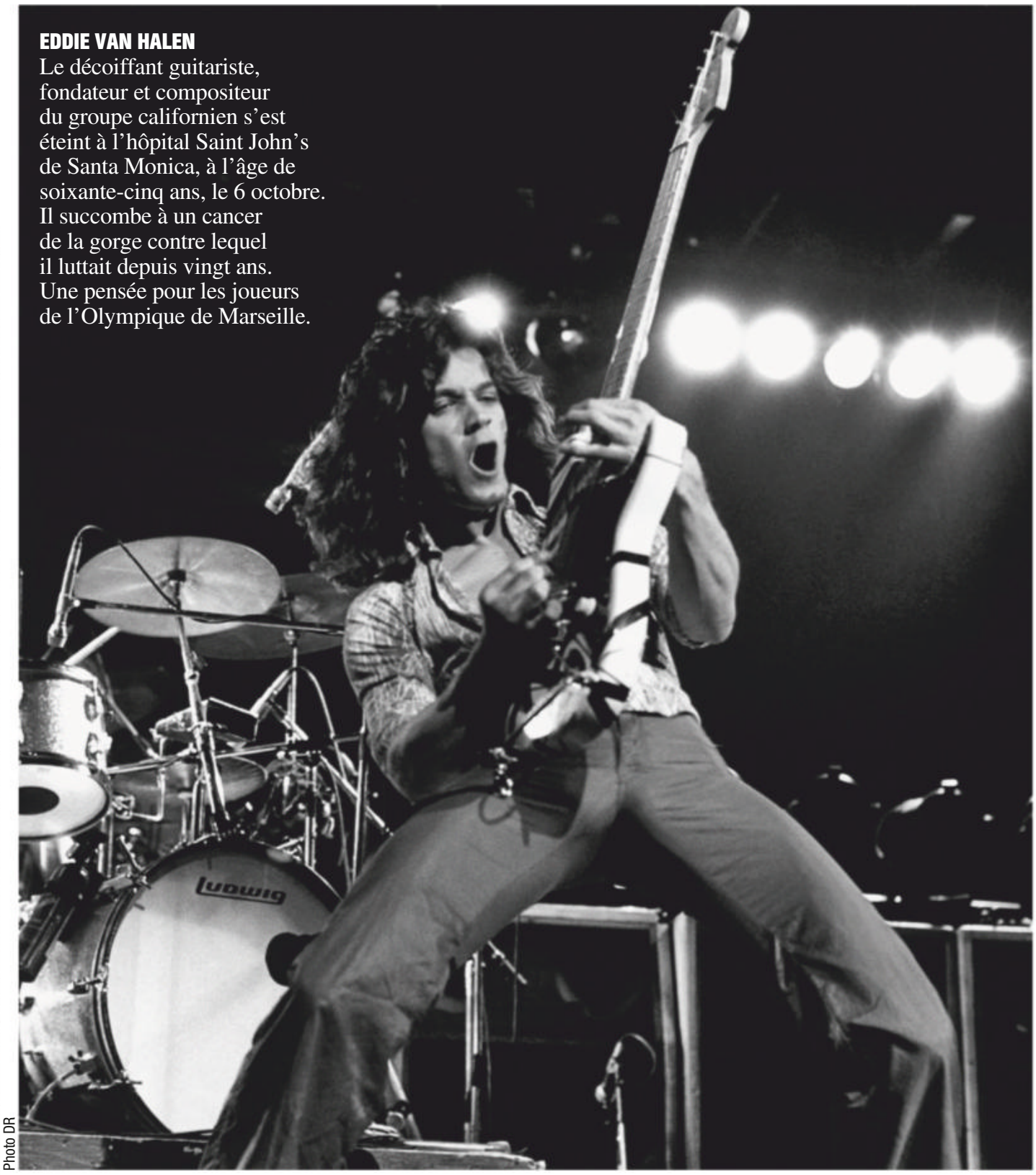
NIKKI SIXX
Désireux de trouver l'inspiration créative loin de l'agitation californienne, le bassiste des Mötley Crüe, nouveau résident du Wyoming, cède son domaine de Los Angeles pour la modique somme de 5,7 millions de dollars.

CHAD SMITH
De son côté, le batteur des Red Hot Chili Peppers propose à la vente sa vaste demeure au bord de l'eau, dans les Hamptons, pour 15 millions de dollars.

STATUS QUO
Les rockers londoniens honoreront leur tournée française et seront en novembre les 6 à Strasbourg (Laiterie), 8 à Paris (Olympia) et 9 à Lyon (Transbordeur).

JEROME SOLIGNY
Notre expert ès-David Bowie publiera un nouveau volume "David Bowie, Rainbowman 1983-2016". En librairie le 5 novembre prochain.

TOY
Le quintet psychédélique originaire de Brighton se produira au Sidéral Bordeaux Psych Fest le 27 novembre et au Petit Bain (Paris) le 28.



EDDIE VAN HALEN
Le décoiffant guitariste, fondateur et compositeur du groupe californien s'est éteint à l'hôpital Saint John's de Santa Monica, à l'âge de soixante-cinq ans, le 6 octobre. Il succombe à un cancer de la gorge contre lequel il luttait depuis vingt ans. Une pensée pour les joueurs de l'Olympique de Marseille.

Photo DR

JUSTIN VERNON
Le chanteur, leader du groupe folk indie Bon Iver s'investit dans la prochaine campagne électorale américaine. Il vient de dévoiler "Your Honor", vibrant hommage à feu Ruth Bader Ginsburg, juge de la Cour Suprême disparue en septembre dernier.

Condoléances

Ronald Bell (chanteur, cofondateur de Kool And The Gang), **Thomas Jefferson Byrd** (acteur et collaborateur de Spike Lee), **Mac Davis** (auteur-compositeur, chanteur américain de country), **Juliette Gréco** (chanteuse et actrice française), **Toots Hibbert** (chanteur jamaïcain de reggae et de ska, Toots And The Maytals), **Lee Kerslake** (batteur britannique, The Gods, Uriah Heep), **Sid McCray** (chanteur des Bad Brains), **Johnny Nash** (chanteur et guitariste américain), **Rocco Prestia** (bassiste fondateur des Tower Of Power), **Helen Reddy** (chanteuse, actrice australienne), **Kenzo Takada** (styliste japonais).

“Le punk était un mouvement intéressant”

DIETER MEIER

Yello vient de publier l’épatant “Point”, et Dieter Meier de nous donner la recette de son succès. Les tendances électroniques passent mais le dandy zurichois et son acolyte Boris Blank continuent de nous surprendre.

RECUEILLI PAR JEAN-EMMANUEL DELUXE

SI “LA VIE EST UN ROMAN” COMME LE SOUTENAIT ALAIN RESNAIS, CELLE DE DIETER MEIER NE EN 1945 A ZURICH SE SITUE DANS LE RAYON DES GRANDES ODYSSEES. Fils de milliardaire, il aurait pu se contenter de gérer ses affaires. Mais que ce soit dans l’art conceptuel où il a débuté, dans la réalisation, la musique ou les affaires (il possède un ranch en Argentine, a des billes dans un système audio de la Silicon Valley, produit un chocolat révolutionnaire…), Dieter Meier a toujours aimé le jeu et le risque. Cet élégant suisse à la stature internationale, et amateur de poker, dévoile ici sa conception iconoclaste du pop *game*.

Artiste conceptuel

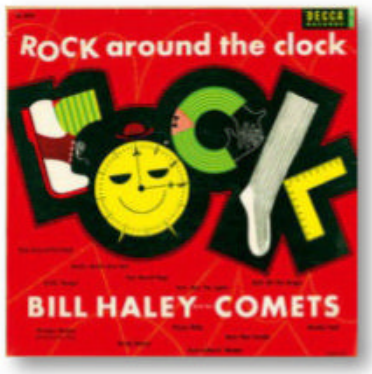
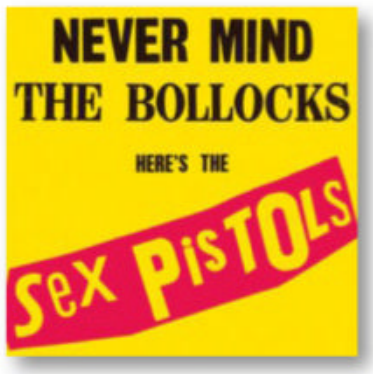


Photo DR

Rock&Folk : Votre premier disque acheté ?
Dieter Meier : C’était le 45 tours “Rock Around The Clock” de Bill Haley, à l’âge de 13 ans.
R&F : Qu’écoutiez-vous d’autre durant votre adolescence ?
Dieter Meier : J’écoutais du jazz cool, surtout des types qui étaient mes héros comme Eric Dolphy, Thelonius Monk bien sûr, et Cannonball Aderley. J’adorais le légendaire album “Kind Of Blue” de Miles Davis, que j’ai dû me passer cinq cents fois. Chez mes parents, toutes les nuits, seul dans ma chambre j’écoutais cet album qui faisait office de méditation. Telle une *“pièce de résistance”* (*en français dans le texte, ndlr*) qui m’a ouvert de nombreuses portes afin de comprendre l’art en tant que tel. Les musiciens de jazz cool des années cinquante et soixante m’ont vraiment fait découvrir de nouveaux horizons, m’ont spirituellement marqué : ils représentent ma première rencontre avec l’art.
R&F : Vous avez commencé une carrière d’artiste conceptuel au début des années soixante-dix. Certaines figures de l’art ont-elles influencé les albums de Yello, comme par exemple Jean Dubuffet qui a enregistré un disque expérimental ?
Dieter Meier : Je suivais les artistes de l’époque en sachant qui faisait quoi. Je me souviens d’une exposition en Suisse d’Harald Szeemann (*1933-2005, figure de l’art contemporain et membre du collège de pataphysique, ndlr*) pour qui l’attitude constituait une forme en tant que telle. Une conception révolutionnaire qui m’a encouragé à réaliser des pièces étranges, sans sens véritable, qui prenaient place dans la rue. C’est en 1972 qu’a débuté ma carrière d’artiste soi-disant conceptuel au sein de la Documenta 5, à Cassel (Allemagne), organisée par Harald Szeemann. Il aimait mon travail et a fait office de déclencheur.
R&F : Et le rock de cette période ?
Dieter Meier : Je n’ai jamais vraiment aimé le rock de cette époque. Pour moi, les chansons des Beatles étaient bien sympathiques pour la radio, mais c’était tout. Qu’il s’agisse des Beatles ou des Rolling Stones, je n’ai jamais vraiment été sous le charme. En revanche, j’aime Lou Reed en tant qu’artiste d’avant-garde, ainsi que le Velvet Underground. Ces disques sont bien plus originaux que la musique *schlager (équivalent allemand de la variété française, ndlr)* des Beatles.
R&F : Puis, il y a eu le punk, avec deux 45 tours sous votre nom, en 1978 et 1979, et un avec le groupe Fresh Color en 1978.
Dieter Meier : Le punk était un mouvement intéressant. À cette époque, j’ai chanté dans différents groupes. Nous ne répétions que sur scène. C’était très anarchique et fou, avec des résultats enthousiasmants mais, parfois, un peu désastreux. Le punk a eu une importance libératrice. Mais tu ne peux pas jouer du punk à l’infini. C’était une forme de déclaration très forte à ce moment-là précis mais en qui



me concerne, au bout de deux ou trois ans à chanter avec ces groupes et à faire partie du mouvement, j'ai estimé avoir fait le tour de la question. Je me suis alors lancé, avec Boris Blank, dans la musique électronique. Depuis ce jour, je suis le parolier et chanteur de Yello.

R&F : Quels sont les albums punk que vous aimez ?

Dieter Meier : Il y a énormément de groupes punk que j'affectionne. Je songe bien sûr aux Sex Pistols, qui étaient très radicaux, de vrais délinquants. Il y a eu les Ramones, ainsi que pas mal d'artistes signés sur Ralph Records (*M-X 80, Renaldo & The Loaf, ndlr*). Comme pour le cool jazz, le punk a permis d'ouvrir de nouvelles portes et d'acquérir une liberté inédite. Mais le punk était un mouvement avec une date de péremption, on ne peut pas être un punk toute sa vie.

R&F : Yello a en commun avec de nombreux artistes punk de ne pas avoir de formation musicale académique à la base…

Dieter Meier : Quand tu as suivi une formation classique, tu possèdes une bonne technique qui peut même faire de toi un virtuose. En conséquence, il est difficile de se trouver soi-même derrière ces enseignements. Dans le cas de Boris Blank, ça n'a jamais été le cas car ses parents ne lui ont pas permis de jouer d'un instrument. Gamin, il a commencé à créer sa propre musique dans la cuisine de sa mère, en utilisant tout ce qui pouvait générer des sons. Je pense que sa conception non académique est la raison pour laquelle les gens aiment sa musique.

Le pot aux roses

R&F : Yello a sorti deux albums sur Ralph Records, le label des Residents. Un groupe qui a des points communs dans l'approche artistique avec Yello, non ?

Dieter Meier : Absolument, Boris avait visité les bureaux de Ralph Records, un label qui se confond avec les Residents. Les gens de Ralph parlaient des Residents comme s'il s'agissait d'autres personnes. Alors qu'il s'agissait d'eux-mêmes. Boris n'a découvert le pot aux roses que plus tard. Il était en réunion avec eux et, à un moment, ils lui ont demandé : *"Joues-tu également de la musique ?"*. Il a répondu : *"Oui, oui !"* Ils ont alors rétorqué : *"Aurais-tu une cassette sur toi ?"* Ils l'ont jouée et ce qu'ils ont entendu les a immédiatement captivés, puis ils lui ont confié : *"Si jamais tu as quelque chose avec moins de souffle, de bruit, et davantage de musique, on aimerait le produire sous forme de disque."* C'est ainsi que tout a commencé. Ils croyaient vraiment en nous.

Je me souviens qu'ils avaient dépensé dix mille dollars afin de produire un album et un clip. C'était vraiment incroyable pour nous que quelqu'un nous donne de l'argent pour aller en studio.

R&F : Un album des Residents vous a-t-il davantage marqué qu'un autre ?

Dieter Meier : Non, je pense que les Residents en tant que groupe, c'est une déclaration. Bien sûr, leur premier album, "Meet The Residents" m'a marqué, mais j'avoue que je souffre d'une très mauvaise mémoire. J'oublie même les paroles de mes propres chansons. Quand je suis en studio, je fais le clown en improvisant dans un dialecte anglais. Les idées me passent par la tête aussi vite qu'elles repartent ! Si tu me demandes le titre de notre nouvel album, je dois vraiment me concentrer afin de m'en souvenir. Tout ce que je produis peut être considéré comme de l'art. Comme des traces de pas qui correspondent à une époque donnée. De toute ma carrière avec Boris, je pense que je n'ai jamais écouté un album de Yello en entier. Je peux tomber dessus dans un club ou à la radio, mais c'est tout. De même, je consulte à peine les catalogues d'art dans lesquels j'apparais, ni ne relis mes essais. J'aime aller de l'avant sans regarder en arrière.

R&F : Qu'écoutez-vous régulièrement ?

Dieter Meier : Quotidiennement, j'écoute de la musique classique et néo-classique. Il y a également des types très intéressants dans la scène hip-hop. Mais je ne suis pas spécialiste. Je me contente de les écouter à la radio sans chercher à en savoir davantage. Francis, mon plus jeune fils de vingt-deux ans, joue lui-même dans une petite formation et me fait écouter des groupes. Mais là encore, j'en oublie vite les noms… En matière de musique classique, j'aime Bach et surtout son fils, Carl Philipp Emanuel. Je le trouve plus intéressant car il a ouvert la voie à des compositeurs comme Hayden que j'adore. Il y a bien sûr Mozart. Cependant, le vrai géant, le Goya de la musique, c'est Beethoven dont les symphonies et les compositions pour quartette sont vraiment avant-gardistes. Si elles sont jouées correctement, elles sont toujours contemporaines.

R&F : Yello a influencé beaucoup d'artistes de musique électronique…

Dieter Meier : Boris ne compose pas de musique sur son pupitre mais il serait plutôt un peintre des sons. Il commence par inventer un rythme et un son spécifiques. Puis il peint en partant d'un coin à gauche d'une manière très dialectique. Il débute par une thèse, puis apporte l'antithèse. Enfin, la totalité de la musique se développe à sa propre surprise. A un moment, il a pu vouloir peindre une rose et, au final, la peinture représente une girafe, un rhinocéros ou encore le ciel. La musique de Yello est rafraîchissante parce qu'elle ne se réfère à aucune idéologie ni à aucun plan préétabli. Boris est influencé par les sons et garde constamment une soixantaine de peintures sonores en chantier. Il se penche sur l'une d'entre elles pendant un jour ou deux, puis sur une autre. Il passe beaucoup de temps à finaliser un album, car il travaille sur de nombreux segments en parallèle. Il n'aime pas l'idée de finir une partie. Il regarde une peinture à moitié achevée et, si elle l'inspire, il continue à travailler dessus. Sinon, il ne la touche plus jamais.

Deux garçons dans un bac à sable

R&F : On a comparé votre voix à celle de Leonard Cohen. Est-ce un artiste qui vous a inspiré ?

Dieter Meier : Ma voix est comme elle est. Si je dis : *"Oh Yeah"* ou *"I hear you cry"*, c'est juste ma voix, avec ou sans Leonard Cohen, Bob Dylan ou tous les autres. J'ai beaucoup aimé la voix de Jim Morrison quand il chantait *"Show me the way to the next whisky bar"*. Je ne le considère pas comme une influence parce que je chante à ma manière limitée. Il avait un pouvoir incroyable d'insuffler de l'empathie dans ses chansons. Il vivait ses chansons au plus profond, bien au-delà de la performance.

Photo DR

Boris Blank et Dieter Meier : Yello

“Pour moi, les chansons des Beatles étaient bien sympathiques pour la radio, mais c’était tout”

R&F : Votre disque, “Out Of Chaos” sorti en 2014, peut faire penser à un album de crooner ?
Dieter Meier : Je ne suis pas fan des crooners. J’écoute parfois par hasard Frank Sinatra ou Perry Como...
R&F : Il est vrai que votre conception originale des paroles a plus à voir avec les poèmes enregistrés de Maurice Lemaitre qu’avec les crooners.
Dieter Meier : Certaines de mes paroles sont minimalistes et j’aime ça. Comme lorsque je chante, *“The moon, beautiful. The sun, even more beautiful... Oh Yeah”*, tout le monde comprend que j’exprime la joie de quelqu’un qui profite du moment présent. C’est peut-être la raison pour laquelle cette chanson plutôt limitée est devenue un tube. Le secret de Yello, qui n’en est pas vraiment un, c’est que nous sommes deux garçons dans un bac à sable ou sur la plage en train de construire nos châteaux imaginaires. Boris travaille dessus pendant des années, puis je suis invité à visiter son édifice musical afin d’y ajouter des paroles et leur mélodie dans un laps de temps très court. C’est toujours incroyablement inspirant. Souvent, en écoutant les titres de Boris, je me sens comme dans un film. Les images qu’il m’inspire sont si fortes que j’y ajoute le ton adéquat immédiatement.

R&F : Y a-t-il des musiciens français que vous aimez ?
Dieter Meier : Oui, j’ai chanté sur “Electronica 2 : The Heart Of Noise”, de Jean-Michel Jarre. Il a une façon unique de faire ressentir les sons et les humeurs. Ce fut vraiment simple et agréable de travailler avec lui.

R&F : Yello se renouvelle sans cesse sans tenir compte des modes musicales...
Dieter Meier : Je pense que Boris, sans se forcer, a fait sienne cette phrase de ce type de Nazareth : *“Quiconque n’accueille pas le règne de Dieu comme un petit enfant n’y entrera certainement pas.”* Je suis athée mais la Bible contient quelques bonnes phrases. On doit trouver qui on est en conversant avec son moi profond. C’est la recherche de toute une vie que de trouver l’enfant en soi. C’est ce à quoi nous nous tendons avec Yello, et c’est le sens de toute démarche artistique. ★

Album *“Point” (Polydor)*

Prospect

"Enregistré dans une chambre d'enfant de 12m²"

THE CRUMBLE FACTORY

Le **quatuor toulousain** révèle la recette de **"Darling Lemonade"**, un album délectable qui lui permet de s'affirmer comme l'une de nos meilleures formations pop.

CE GROUPE PROTEIFORME A POUR NOYAU ORIGINEL le couple formé par le leader Rem Austin, guitariste-auteur-compositeur, et sa compagne Ann Lake. Après avoir travaillé au sein de Psycho Lemon avec les musiciens anglais de Nino Ferrer (Leggs), ils ont débuté en 2013 sous forme d'un duo à deux voix pour la conception des morceaux, puis ont réuni pour les besoins de la scène et d'un premier album le bassiste de Dionysos, le batteur de Tahiti 80, le guitariste de Drive Blind et un pianiste. Cette formule ne devait pas résister et a évolué avec l'arrivée d'un nouveau batteur et d'un nouveau bassiste en 2016, date d'un deuxième album qui n'a pas satisfait Rem Austin : *"J'ai été déçu par les mixes et je voulais sortir des contraintes de ce travail analogique en studio pour acquérir une flexibilité temporelle."* Leur troisième essai a donc été conçu tout à fait différemment, et c'est sans doute ce qui lui confère cette sensibilité et ce ton si particuliers.

Adeptes de la ligne claire

"On avait tout intérêt à le mitonner dans un cocon et on a donc opté pour notre lieu de vie, une vieille maison toulousaine. On l'a enregistré en deux ans dans une chambre d'enfant de 12m², prise par prise, en limitant les micros à quatre." Cette volonté de ne pas succomber à l'inflation sonore correspond à un choix musical : *"Nous avions une vision simple de la batterie : en réduisant le nombre de micros, elle n'occupe pas trop de spectre sonore et laisse la place aux autres instruments. Nous ne voulions pas un gros son. Nous ne voulions pas être impressionnants car nous sommes des adeptes de la ligne claire."* C'est cette optique qui explique la légèreté et la délicatesse des morceaux qui conservent toujours une part de douceur malgré des références revendiquées à l'indie pop et à des groupes comme Pavement, Teenage Fanclub ou Pixies : *"On s'est aperçu que, même quand on voulait être plus nerveux, on ne sortait jamais de la douceur avec notre mélange sucré-salé."*

Réfléchir le moins possible

Cette caractéristique repose sur l'harmonie des deux voix et sur le charme mélodique des chansons, mais elle a le mérite de ne jamais sombrer dans une uniformisation doucereuse grâce à une variété de climats et d'ambiances qui renvoie à la conception de l'ensemble : *"On a testé beaucoup de morceaux et on a retenu ceux qui relevaient de l'évidence. On les a choisis séparément, sans se référer à une logique d'ensemble. On a pensé que le fait qu'ils aient été façonnés dans le même contexte, avec les mêmes instruments et peu d'artifices contribuerait à leur unité. Nous avons décidé de réfléchir le moins possible, y compris sur les prises qui ont été effectuées en un ou deux jets."* Le pari est réussi car l'album échappe à l'impression de patchwork, tout en intégrant à une pop sereine des montées de tension, des guitares offensives ou des souvenirs psychédéliques *("Le premier disque que j'ai acheté était un album de Syd Barret")*. Et il affirme sa force face aux productions alambiquées et tape-à-l'œil en adoptant *"le parti pris de la simplicité : c'était notre stratégie pour garder la fraîcheur et rester au niveau de la vibration."* ★

RECUEILLI PAR H.M.

Album *"Darling Lemonade" (Toolong Records/ Le Pop Club/ Differ-Ant)*

Photo Franckalix-98 - DR

THIN LIZZY

ROCK LEGENDS

Une plongée au cœur de l'œuvre de Thin Lizzy

Coffret 6 CD inclus : Sessions radio /
3 CD de demos / Live / Versions single

caroline

UNIVERSAL MUSIC FRANCE

FRANK ZAPPA

HALLOWEEN 81

3 concerts enregistrés au Palladium de New-York
en octobre et novembre 1981

Coffret collector : 6CD + un livret de 52 pages
+ masque du Comte Frankula et une cape rouge et noire

UNIVERSAL MUSIC FRANCE

TEARS FOR FEARS

the seeds of love

Un des plus grands albums des années 80
Album remasterisé Raretés / Demos / Outtakes
Disponible en version superdeluxe, deluxe & vinyle

caroline

UNIVERSAL MUSIC FRANCE

tangerine dream

pilots of purple twilight

THE VIRGIN RECORDINGS 1980 – 1983
Sortie le 30 octobre

L'intégrale des enregistrements de
Tangerine Dream entre 1980 et 1983
en coffret 10 CD

Inclus : 4 CD de contenus inédits :
Live, BOF – Albums remasterisés

Virgin

UNIVERSAL MUSIC FRANCE

Un magnifique bébé bruyant

POGO CAR CRASH CONTROL

En France, on a des idées et elles font souvent du vacarme. Une tradition que **P3C** a *métalement* décidé de perpétuer.

SORTIR UN ALBUM PAR LES TEMPS QUI COURENT est une chose plutôt casse-gueule. Ou audacieuse, c'est selon. L'attention des potentiels auditeurs est accaparée par d'autres types de contenus et les quinze minutes de gloire promises par Andy semblent au final assez énormes ! D'autant plus quand on est un groupe français émergent et qu'on fait du metal. Il y a des groupes à qui ça pourrait faire peur, qui attendraient que tout revienne à la normale. Il y en a, par contre, qui trouvent que quinze ans, c'est trop long, et qui foncent coûte que coûte. C'est le cas de Pogo Car Crash Control. Les banlieusards proposent enfin leur deuxième album : "Tête Blême". Une gestation longue pour un magnifique bébé bruyant !

Lemmy avait raison

Rock&Folk : De la pochette, au titre de l'album, en passant par le nom des chansons, "Tête Blême" semble cristalliser une certaine angoisse. Quel genre ?
Olivier : Celle de la vie de manière générale. Etre jugé, être mis à l'écart que ça soit de la société ou de tes amis. Il y a aussi une forme de peur, celle de rater des choses, d'être enfermé. Il y a de nombreux thèmes puisqu'il y a beaucoup de choses qui angoissent globalement. Personnellement, j'ai peur de décevoir, ce qui fait que j'ai tendance à en faire quatre fois plus que les autres.
Lola : Il y a aussi la peur que tu as quand tu commandes un colis, il n'arrive pas et tu ne sais pas où il est !

R&F : Est-ce que la sortie de ce second album est à ranger dans la catégorie angoisse ?
Louis : Non, là, ça va être la fête ! On est sûrs de nous.
Lola : En plus, tout nous est déjà arrivé avec "Tête Blême". Il a fuité, on a dû le décaler. Faut que ça sorte !

R&F : On vous avait quittés punk hardcore en 2018, et aujourd'hui on vous retrouve metal. Ce changement s'est fait naturellement ou est-ce le résultat d'une réflexion ?
Olivier : C'était très conscient.
Simon : Ce qui s'est passé, c'est qu'Olivier avait fait des démos punk garage, et moi j'étais parti dans du metal, voire du néo-metal. Du coup, on se demandait vers quoi on allait. Du punk ? Du metal ? Finalement, on a choisi le metal, mais ça a été pas mal de réflexion... Après, ça reste un album de rock'n'roll, comme le disait Lemmy, et il avait raison. J'ai du mal à caser ça dans le metal. Motörhead, c'est du rock'n'roll avec cette essence punk.
Louis : On a cette essence un peu juvénile et après, on enrobe.

R&F : Cet enrobage a été mené par un nom assez fort de la scène metal actuelle : Francis Caste.
Louis : Bah, on l'appelle le roi du metal ! On voulait aller chercher ce son, sa façon de faire. Il a vraiment fait un gros travail de réalisateur.
Lola : C'est un mec très ouvert. Il sait qu'on vient pour le son Francis Caste, il sait que chaque groupe est unique. Alors, oui, il a ses techniques, mais il est très à l'écoute de ce que veut le musicien. T'es pas obligé de rentrer dans ses règles. Après, effectivement, il y a sa patte.
Olivier : Il a aussi énormément d'humour, et ça aide. Le studio, c'est un moment de tension. C'est deux ans de travail qu'il faut rationaliser en un mois, tu peux être tendu…
Louis : Du coup, il a un peu fait psy aussi !

De 11 à 12

Depuis dix ans, dès qu'on entend un groupe français avec un son à faire fermer n'importe quel bar, il y a de grandes chances qu'il soit passé entre les mains de Francis Caste. Batteur pour Dysfunctional By Choice depuis l'âge de neuf ans, il a ouvert le Studio Sainte Marthe dans lequel il a fait passer de 11 à 12 le son de Hangman's Chair, Bukowski, Sna-Fu ou encore Black Bomb A.

Peinard

R&F : Est-ce qu'on peut dire que c'est le premier véritable album de Pogo Car Crash Control ?
Lola : Quand on a enregistré le premier, j'étais dans le groupe depuis six mois, c'était un peu rapide... Là, avec ce deuxième album, on était tous les quatre à bosser, on a tous trouvé notre place. Je me sens plus investi dans celui-là grâce à tout ce qu'on a vécu.
Olivier : C'est Kerry King, de Slayer, qui racontait que pour lui, l'album fondateur de Slayer, c'est le troisième, "Reign In Blood". Et là, j'aime tellement le disque qu'on vient de faire que j'ai presque envie de dire que Pogo naît avec lui et qu'avant c'était autre chose.
Simon : On verra le troisième album.
Louis : Ça serait triste de dire que "Tête Blême" c'est Pogo Car Crash Control, ça voudrait dire qu'on n'évoluera plus jamais !
Olivier : Ça veut surtout dire qu'on est peinard ! Maintenant, on recycle toujours la même recette, le même album, et on fait de la musique pour un public qui mourra avec notre son. On ne change plus, on est une franchise !
Simon : Comme AC/DC *(rires)* ! ★

RECUEILLI PAR SACHA ROSENBERG
Album *"Tête Blême" (Panenka Music)*

Photo DR

"Jusqu'à ce qu'il meure"

THURSTON MOORE

Depuis la séparation de leur groupe, l'ex-mari de Kim Gordon explore les mélanges de guitares à six ou douze cordes avec son Thurston Moore Band.

L'HOMME MESURE ENVIRON UN MÈTRE QUATRE-VINGT-QUINZE. Il plane haut. Trop haut même, pour certains. Sonic Youth, ce groupe qu'il a fondé à vingt-trois ans, représente beaucoup. Une époque, une mentalité, un public. Un public surtout. Parfois, on peut ne pas aimer un groupe à cause de ses fans. Mais souvent, les fans ressemblent aux membres du groupe. Pourtant séparées depuis 2011, aucune des deux parties ne semble s'en être remise. Durant l'heure d'interview passée dans une loge du Centre Pompidou, où Moore devait lire des poèmes de John Giorno, il en parlera, énormément. Sans qu'on ne lui demande rien. Car, il est possible d'aimer les albums de Thurston Moore sans aimer Sonic Youth.

Comme des dahlias au soleil

Depuis 2014, il se passe quelque chose. Thurston Moore sait faire fleurir les guitares comme s'ouvrent les dahlias au soleil. Avec l'album "The Best Day", il tournait une nouvelle page du rock new-yorkais. Depuis le Velvet Underground, les notes y scintillent comme les guirlandes sur le pont de Brooklyn, mais avec le Thurston Moore Band, la musique contient une respiration supplémentaire. Réflective. Ce sont ces deux guitares, la sienne et celle de James Sedwards qui, plus que de s'unir, ne sont qu'une. Deux Jazzmaster dans les deux mêmes amplis ; un même son qui, en six ou douze cordes, soit jusqu'à vingt-quatre notes, carillonne et harmonise sans fin.

Quel est leur secret ? Thurston Moore, soixante-deux ans, croise ses longues jambes au bord d'un minuscule fauteuil et regarde au loin, vers la cafetière Nespresso à droite de la porte des toilettes : "*Avec Sonic Youth, le jeu de guitare était plus unifié. Sonic Youth avait une voix particulière, comme si le groupe était un personnage. Cette chose est possible quand on est jeune et que le groupe progresse de manière organique, jusqu'à ce qu'il meure. Avec le Thurston Moore Band, je ne dis pas aux musiciens ce qu'ils doivent jouer car je sais qu'ils vont utiliser le langage musical que je cherche pour mes chansons...*"

Des tournevis dans une guitare

L'interview est courte et les réponses longues, juste le temps d'aborder un peu ce Thurston Moore Band dont les concerts sont littéralement à pleurer. Deux guitares sublimes donc, une section rythmique de rêve — Deb Googe de My Bloody Valentine à la basse, Steve Shelley à la batterie, remplacée pour cet album par Jem Doulton —, une musique qui s'étire et ensorcelle. "*… Je ne dirai jamais à Deb Googe quoi jouer. Elle vient souvent en répétition sans sa basse. Elle s'assoit, elle me filme avec son téléphone, retourne chez elle et, trois jours plus tard, elle a créé son truc. Quant à James Sedwards, ses deux groupes préférés sont The Fall et Led Zeppelin. Et il connaît tout sur Sonic Youth. Quand il a commencé à jouer avec moi, il n'avait pas trop de place pour exprimer sa fascination pour Led Zeppelin. J'adore le groupe, mais le faire dans le contexte de ma musique n'aurait pas trop de sens...*"

Ensemble, ils enchaînent les albums : "The Best Day", donc, en 2014, une sorte de mini chef-d'œuvre, "Rock n Roll Consciousness" en 2017 et "By The Fire", désormais, en 2020. Ici s'ouvre la retraite hippie de la génération punk, son retour à la nature, dans le nord de l'Etat de New York, au pied des Catskills, proche de Woodstock. "*... Mais James peut jouer un solo de guitare brûlant, comme sur 'Cantaloupe', et ce n'est pas une blague. J'ai même l'impression que faire ce solo classique au milieu de cette chanson, c'est le truc le plus expérimental qui soit. Comme dans Sonic Youth, quand on a commencé à mettre des motifs mélodiques dans la musique. Je me souviens avoir apporté des arpèges pour l'introduction de 'Brave Man Run' sur 'Bad Moon Rising', et Lee a dit :* 'Ohhh, c'est intéressant, parce que tu fais référence au Feelies', *alors qu'avant ça, nous n'étions que baguettes de batterie, tournevis, explosions et bruit d'ampli, à essayer de faire des chansons avec ces sons...*"

Et pourtant, à travers les albums du Thurston Moore Band, l'on sent déjà une déperdition. Les disques sont bons, mais vivent mal la comparaison les uns avec les autres. Puis l'expérimentation, que Moore cantonnait dans des disques à part, prend de plus en plus de place. "*... alors qu'avec 'Bad Moon Rising', nous étions dans un aspect plus traditionnel. Et pour nous, faire du rock traditionnel, c'était un geste expérimental. Beaucoup plus que planter des tournevis dans une guitare. Parce que ça, c'est très facile : tout le monde peut le faire.*" ★

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Album "*By The Fire*"

(Daydream Library/Differ-Ant)

Photo Laurent Orseau-DR

"Ne pas faire les choses sans y croire"

CATASTROPHE

Gang cosmique qui, à la peur globalisée, et malgré un nom de circonstance, a préféré célébrer une autre vision du temps et des Hommes en composant un disque-comédie musicale dédié à une pop aux vibrations futuristes.

ON RETROUVE LE GROUPE PARISIEN AU BUS PALLADIUM, alors qu'il enregistre trois titres en live pour une émission culturelle du service public, dont sa reprise épurée, à la fois intime et aérienne du "Smalltown Boy" de Bronski Beat. Ce qui frappe sans attendre chez Catastrophe, c'est la pureté des voix qui s'entremêlent, la force et la pudeur de sa pop insoumise, qui a préféré le dépouillement libérateur, le désespoir joyeux, une force de travail et une volonté d'excellence et d'indépendance d'esprit assez impressionnantes.

Tubes hors-la-loi

Les quatre membres présents (le groupe comporte d'habitude six protagonistes mais le Covid est passé par-là avec ses restrictions...) enchaînent les trois chansons sans trébucher et dévoilent une poésie teintée de mélancolie et de fureur de vivre très convaincantes. Un groove également, même si ce mot est atroce. Un groove total qui ne fait pas de prisonniers. On peut ici parler de beauté sans entrave, de grâce au cœur du trou noir. On retrouve ensuite le groupe dans un restaurant où l'aligot se déguste sur fond de David Bowie, Lou Reed, Doors, Rolling Stones et Iggy Pop. Les Catastrophe viennent de sortir "Gong!", sur le label Tricatel, disque épatant et sans étiquette, dédié, entre autres, *"à nos parents pour avoir fait l'amour, et à l'univers qui continuera sans nous"*, un disque capable de séduire n'importe quelle âme pas résignée, qui est aussi une comédie musicale, qui doit moins à Notre-Dame-de-Paris qu'à Stanley Donen et David Byrne de Talking Heads, le héros qui fédère les six compagnons de route et avec qui ils rêvent un jour de collaborer.

Le Micro et la Plume

Blandine Rinkel, chanteuse de Catastrophe, publie également des livres, où l'intime valse avec l'universel grâce à une prose qui regarde le monde droit dans les yeux. La légende raconte qu'elle aurait obtenu la note de 20/20 à son Bac de français. En 2019, elle écrit "Le Nom Secret Des Choses" (Fayard), ouvrage sensible où il est question de quête et d'incarnation, d'un voyage peut-être sans retour et du désir d'être avant de paraître. Se perdre pour se retrouver, il y a de ça dans ce livre à la beauté drapée de noir et d'étoiles.

Il faut comprendre une chose avec Catastrophe : même si le groupe a le cerveau bien fait et déborde de concepts parfois exigeants, sa musique vient d'abord des tripes et du cœur, elle carbure à l'instinct, elle n'exclut personne, jamais et ce "Gong!" pourrait être son "Thriller", succession de tubes hors-la-loi, où l'Humain est à la fois Dieu et fourmi, vivant et poussière, acteur et témoin. Et où le Temps redevient cette chose relative, illusoire. *"Au départ, on voulait juste faire des choses ensemble. On a commencé par une émission de radio absurde depuis Londres, on invitait des gens croisés dans la rue qui nous plaisaient, on voulait toucher à la musique, au théâtre, à la performance, à l'écriture. On ne savait pas vraiment où on voulait aller mais on savait qu'on partageait une même vision du monde, un même sens de l'humour, une même sensibilité... On voulait avant tout s'amuser, expérimenter, on a fait une sorte d'opéra dans un squat, du théâtre en appartement. On a même résisté à l'idée du groupe, de peur de fixer les choses. Aujourd'hui, c'est un vrai groupe et on sait ce que l'on veut et ce que l'on ne veut pas. On ne veut pas des automatismes, on ne veut pas faire les choses sans y croire, on veut à chaque fois que ça soit intense, y compris pour nous, sans jamais nous prendre au sérieux."*

Ne pas solder les rêves

Chez Catastrophe, le premier degré n'est pas une option. Ici, on ne triche pas, on (se)délivre avec enthousiasme, on donne beaucoup et on préfère à la vanité facile la magie sans cesse réactivée. Ils empruntent plusieurs formes mais le but est toujours le même : ne pas galvauder les sentiments. Ne pas solder les rêves. Privilégier la sauvagerie de l'enfance au nombrilisme adulte et fataliste. La simplicité dégagée par les chansons de Catastrophe vient d'un travail forcené, d'années passées à briser le miroir de l'autosatisfaction. Le nom du groupe n'est évidemment pas anodin. C'est un mot qui fait d'abord rire les enfants et qui doit vraiment moins à la collapsologie actuelle qu'au désir de dépasser la trouille. Il s'agit ici de briser la malédiction du *à quoi bon ?*, d'offrir à ceux qui écoutent non pas une salvation mais la possibilité d'y croire encore. *"L'idée de la comédie musicale, c'était de parler de nos vies et de cette impression de vivre de manière morcelée. C'est l'histoire de six personnes qui se trouvent dans une même pièce et qui veulent arrêter le temps. Et ces six personnes sont six émotions : l'ennui, la colère, le rire, le regard, l'inquiétude et la foi. Pourquoi ce titre, "Gong!" ? Parce que c'est simple, ça sonne, c'est percussif, musical, pop. C'est l'événement, c'est le début, c'est la fin… Il y aura un mini-gong sur scène…"* La NASA aurait tout intérêt à balancer "Gong!" dans l'espace. Les extraterrestres, en l'entendant, ne pourraient alors qu'aimer l'humanité… ★

RECUEILLI PAR JÉRÔME REIJASSE

Album *"Gong!" (Tricatel)*

Photo Antoine Henault - DR

"La plage à un bloc, ça motive !"

THE STROKES

"Last Nite" a presque vingt ans. A l'époque, une nouvelle génération redécouvrait les joies de la guitare et celles de s'éclater sur les pistes de danse. L'occasion pour le bassiste **Nikolai Fraiture** d'évoquer l'enregistrement et d'expliquer le succès du nouvel album, "The New Abnormal".

VIVRE EN AMÉRIQUE AUJOURD'HUI, C'EST VIVRE DANS LE *NOUVEL ANORMAL*. L'actualité quotidienne y est insupportable, et la vie quasi insoutenable. L'inconscience de Donald Trump, un président sans précédent, a tué plus de 200 000 de ses compatriotes. Terrassés par une pandémie hors de contrôle, les Américains n'ont jamais été aussi divisés : injustices raciales, brutalités policières, émeutes sans fin à Portland. Sans parler des feux de forêt apocalyptiques. A l'heure de cette division nationale, les Strokes, eux, n'ont jamais été aussi unis. Nikolai Fraiture évoque le retour du groupe et le bonheur de se retrouver. "*C'est quand nous sommes séparés que des problèmes de communication se créent. Que ce soit à cause d'interviews mal interprétées ou de rumeurs stupides qui circulent. Quand nous sommes tous les cinq dans une même pièce, nous prenons vraiment plaisir à jouer. Nous ne sommes jamais en colère quand nous jouons. L'ambiance doit être bonne, sinon c'est la musique qui en pâtit*".

Démos à New York

Rock&Folk : Pour ce sixième album, vous vous êtes offert les services de Rick Rubin (Beastie Boys, Johnny Cash, Tom Petty). Pourquoi ?

Nikolai Fraiture : "Nous avions contacté Rick il y a plusieurs années, juste après 'Comedown Machine'. Les chansons que nous lui avions présentées étaient trop abouties et il ne savait pas ce qu'il pouvait y apporter. Ça n'a pas été plus loin. Après 'Future Present Past', le groupe s'est réuni aux studios Red Bull à New York, pour se reconnecter. Nous n'avions pas réellement de plan. Chacun de nous a apporté des idées et des instruments différents, des claviers, etc. Julian avait un petit pedalboard. Nous expérimentions, tout ça était très libre. Nous avons ensuite envoyé ces ébauches à Rick.

Pas assez bon pour la radio

R&F : "Is This It" et "Room On Fire" ont été concoctés dans le studio Transporterraum, dans une cave new-yorkaise, et celui-ci à 4 500 kilomètres de là, dans le studio Shangri-La, au bord de mer, à Malibu. Deux environnements de travail très différents pour des albums tous trois très réussis. Alors, quelle est la recette ?

Nikolai Fraiture : "Gordon (Raphael) est un grand producteur à sa façon. A l'époque, de nombreuses personnes pensaient que le son n'était pas assez bon pour la radio mais on s'y est tenu parce qu'on aimait le résultat. Je me souviens, quand tout flashait au rouge sur la console, Gordon disait : 'Pas grave, ça sonne bien!' (rires). Avec Rick, c'est différent mais la sensation est identique. Je peux même dire que nous nous sentons encore plus à l'aise lorsque le feeling est supérieur à la qualité du studio. Shangri-La est un endroit superbe — un come-back dans les années soixante-dix !. Même si ce n'est pas le top du top du point de vue technologique, ni le plus flamboyant des studios, le son y est incomparable. Et puis la plage à un bloc, ça motive ! Rubin tenait vraiment à ce que nous soyons tous les cinq présents dans la même pièce. Pour lui, la notion de groupe est importante. A Shangri-La, nous avions la chance d'avoir Julian, notre chanteur, présent et prêt à expérimenter avec nous. Le but était de retrouver les sensations de nos premières années, pré-'Is This It', quand nous étions toujours ensemble, quand nous répétions au Music Building. Nous étions seulement cinq amis heureux de jouer ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Quand tu écoutes cinq gars qui jouent en harmonie, à un même niveau, qui s'entendent bien et qui ont le même but, cela s'entend dans le résultat final. Ça devient spécial. C'est juste cette synergie musicale. Oui, ces moments étaient magiques. Rick a définitivement été capable de capturer ça." ★

RECUEILLI PAR DANNY BOY

CD *"The New Abnormal" (RCA/ Sony Music)*

Plan social

The Strokes ont apporté leur soutien à Bernie Sanders durant sa primaire présidentielle, allant même jusqu'à offrir un concert gratuit lors d'un rassemblement dans le New Hampshire. Aujourd'hui que Joe Biden est le candidat démocrate officiel, les choses sont un peu différentes. Nikolai Fraiture : *"Supporter Bernie semblait important et nécessaire à ce moment-là. Pour Biden, ça ne sera pas une décision collective mais plutôt individuelle."* Toujours actifs sur le plan social, les Strokes ont réagi sans équivoque au mouvement "Black Lives Matter" avec ce message : *"Chers Amis Humains, nous sommes solidaires contre la violence systématique et disproportionnée envers les citoyens noirs américains. Nous croyons en la justice pour George Floyd et pour les autres innombrables jeunes hommes et femmes noirs assassinés sans raison chaque année. (...) Continuons à protester pacifiquement. (...) Love. The Strokes"*

Photo DR

"Je ne connaissais aucun des autres membres"

THE JADED HEARTS CLUB

Le guitariste de **Blur** qui joue des chansons de Shocking Blue et Marvin Gaye avec le chanteur de **Muse** à la basse, celui de **Jet** et **Miles Kane** au chant, le tout accompagné par le batteur des **Zutons** ? Cette année 2020 qui n'en finit plus de nous étonner nous apporte **le supergroupe le plus improbable qui soit**.

À PREMIÈRE VUE, LE LINE-UP DE THE JADED HEARTS CLUB A DE QUOI PROVOQUER L'INCREDULITÉ. On y trouve donc Matthew Bellamy (Muse), Sean Payne (Zutons), le screamer Nic Cester (Jet), l'élégant Miles Kane (The Rascals) et Graham Coxon (Blur). Des musiciens qu'on n'imaginait pas forcément partager la même scène et qui viennent de publier un premier album empli de reprises garage et R'n'B dans un joyeux esprit de camaraderie rock'n'roll. Il fallait tirer tout cela au clair, alors on a appelé Graham Coxon qui nous a éclairés sur les tenants et les aboutissants de l'affaire.

Un étrange aréopage

Le dénominateur commun des membres de The Jaded Hearts Club s'appelle Jamie Davis. Ancien patron du label Transcopic (créé avec Coxon quand le guitariste de Blur avait décidé de s'émanciper) au carnet d'adresses bien fourni, il cherchait une idée originale pour célébrer son quarantième anniversaire en 2018. Les tribute bands des Beatles étant hors de prix, Davis a alors proposé à plusieurs de ses amis du métier de devenir ce groupe de reprises. C'est ainsi qu'un étrange aréopage a animé la soirée en chantant des chansons des Fab Four sous le nom malicieux de Dr Peppers Jaded Hearts Club Band. Et puis les choses ont pris un tournant étrange, car la vie du groupe ne s'est pas arrêtée à cet événement. Devenu Jaded Hearts Club, le groupe a commencé à accumuler les dates et à stabiliser son line-up pour celui qu'on connaît aujourd'hui (d'autres membres de Muse et Jet, et même Ilan Rubin de Nine Inch Nails ont furtivement participé au groupe). "*Je ne connaissais aucun des autres membres*", avoue Graham Coxon. "*Je suis un vieil ami de Jamie, qui m'a présenté aux autres. Bien sûr, j'en avais déjà croisé quelques-uns dans des festivals, mais je ne suis pas une personne très sociable de manière générale. J'ai fait mon premier show avec le groupe au Royal Albert Hall pour l'organisation caritative du Teenage Cancer Trust. On s'est bien amusé et ça m'a donné envie d'en faire plus. On a commencé à jouer du MC5, des Who, Cream, à s'ouvrir sur tout le rock des années soixante.*"

Abondance de stars nuit-elle ?

Dans ce groupe, qui contient quelques guitaristes surdoués et des ego de rock stars, c'est le timide binoclard qui mène la barque à la six-cordes. "*Je joue toutes les parties lead, tandis que Jamie joue la guitare rythmique. Matt voulait vraiment ne jouer que la basse et il est heureux de le faire*". S'il est en retrait des cinq autres du fait de son anonymat, c'est bien Jamie Davis qui, après l'avoir instigué, mène le projet en compagnie de Matthew Bellamy.

Photo DR

Les deux compères sont ceux qui choisissent en majorité le répertoire à la couleur très soul (avec des reprises de Chris Clark et Isley Brothers) et garage (l'album contient quelques classiques "Nuggets" comme "Nobody But Me" des Human Beinz et "Have Love Will Travel" des Sonics) du groupe et en assurent la bonne marche. Davis gère le management, Bellamy la production, le leader de Muse ayant même enregistré l'album dans son studio de Los Angeles. Ceci explique sans doute l'approche sonique choisie, bien loin du revivalisme ou de la quête du son vintage. "You've Always Been Here" est un album au son lourd, moderne, qui a de quoi faire frémir les puristes à chemise Paisley. *"On utilise tout de même de la wah-wah, des pédales fuzz, ces trucs qui sonnaient futuristes dans les années cinquante et soixante,* concède Coxon, *mais je pense qu'aujourd'hui, avec les techniques modernes d'enregistrement, on peut accéder à une palette plus large de fréquences et profiter d'une basse grasse et fuzzy. On a tout enregistré et arrangé de façon à créer un très gros son. On a arrangé les morceaux de sorte que chacun ait son espace, que chacun puisse être entendu".* Ceci explique donc cela. Abondance de stars nuit-elle ? *"Tout le monde s'amuse, il n'y a pas de bataille d'ego. Je pense que ce genre de choses arrive quand vous travaillez sur votre propre musique, ici il n'est question que de plaisir*, se défend Coxon. *Lors du premier show avec la version actuelle du groupe, nous avons su que nous avions trouvé les bonnes personnes et que tout le monde allait bien avec tout le monde. On a trouvé la bonne combinaison."* C'est la foi en cette bande de musiciens qui a poussé le groupe à passer la vitesse supérieure. Singles, albums et — à l'origine — tournées ont ainsi été mis en route, démontrant le sérieux de l'affaire. Alors, supergroupe ? Side-project ? Projet de potes ? The Jaded Hearts Club est un peu tout cela à la fois et n'attend désormais plus qu'une chose : remonter sur scène, le lieu où ce groupe fait le plus sens. *"Ce répertoire est vraiment la musique idéale à jouer en festival*, conclut Coxon. *Je pense que le public appréciera."* ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *"You've Always Been Here" (BMG)*

50 nuances de noir

***"On ne peut pas se tromper avec une veste en cuir et des boots"*, affirme Graham Coxon au sujet de l'esthétique du groupe. Photos et pochette d'album en noir et blanc, costumes de scène sombres et perfectos : The Jaded Hearts Club affirme son identité de gang rock'n'roll jusque dans ses tenues, inspirées des Beatles période Hambourg. De Guitar Wolf aux Horrors, plusieurs autres ont tenté une approche similaire, mais peu sont allés aussi loin que Black Rebel Motorcycle Club, champions toutes catégories de l'aversion à la couleur.**

“Vous venez d’assister à un concert de Crosby, Stills, Nash &... younger”

THE ALLMAN BETTS BAND

ET CES FILS DE...

Ils s’échinent à reproduire la gloire paternelle, gèrent le legs ou tentent vaille que vaille de se faire un prénom. Depuis une vingtaine d’années, les **“fils de”** ont envahi le rock. Revue d’effectif et tentative d’analyse.

PAR BERTRAND BOUARD

LA RUMEUR AVAIT FAIT LES TITRES DE LA PRESSE AUX QUATRE COINS DU MONDE. *“Les fils des Beatles s’apprêtent à reprendre le flambeau”*, titrait ainsi Le Figaro du 3 avril 2012. James McCartney venait d’assurer à la BBC avoir recueilli l’assentiment de Sean Lennon et Dhani Harrison pour un projet auquel il avait déjà trouvé un nom : The Beatles — The Next Generation. Mais Zak Starkey, *Ringo junior*, déjà auteur d’une respectable carrière (batteur des Who depuis 1994, puis d’Oasis), semblait dubitatif, et l’affaire fit long feu. A l’été 2020, un groupe mené par trois fils des membres originels de The Allman Brothers Band a publié un excellent second album : le ALLMAN BETTS BAND (ces initiales !), fondé par Devon Allman, Duane Betts et Berry Oakley Jr. Sans remonter très loin, on a pu observer un certain Deacon Frey prendre le relais de feu son paternel Glen au sein des Eagles, et un prénommé Wolfgang Van Halen, rejeton d’Eddie, s’adjuger, voici plus de dix ans, la place de bassiste au sein de la formation de hard rock éponyme. Des exemples parmi d’autres. Comme certains secteurs comme le cinéma, le théâtre, le monde de l’entreprise, le rock est aux prises avec le phénomène de la transmission de père en fils. Soit. Mais il existe une petite nuance, tout de même. L’idée de départ, n’était-ce pas précisément l’inverse : ne surtout pas jouer la musique adulée par ses géniteurs ?

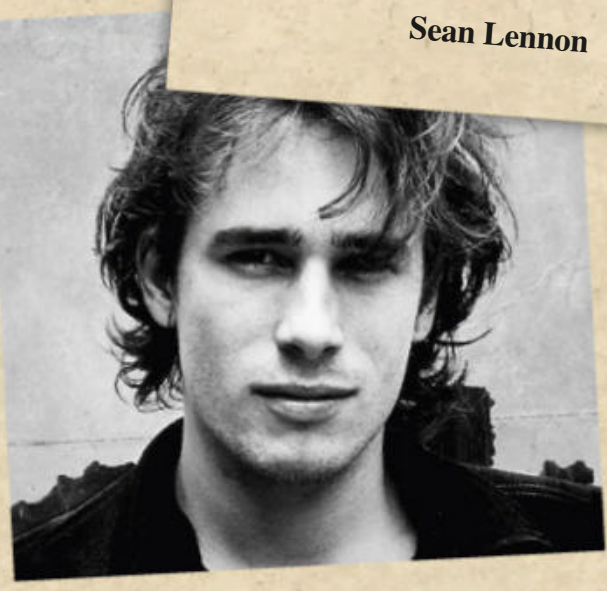
La progéniture des premiers rockers

Début des années quatre-vingt-dix, Los Angeles. Un groupe met en émoi l’industrie musicale, au point de décrocher un contrat avec EMI sans qu’aucun de ses membres n’ait rien publié de probant. Son nom — **Bloodline**, soit “lignée” — ne doit rien au hasard : on y recense le chanteur Aaron Hagar, le guitariste Waylon Krieger, le bassiste Berry Oakley Jr et le batteur Erin Davis, respectifs descendants de Sammy, Robby, Berry Sr et Miles. Le seul inconnu de l’aventure est le guitariste soliste Joe Bonamassa. C’est ce dernier, d’ailleurs, jeune homme pour le moins ambitieux, qui a fomenté l’affaire. Laquelle est brève : un album, une tournée, et puis rideau. *“Tout était orienté pour la radio, ça m’a permis de voir combien une major ne raisonnait qu’en termes de singles...”*, résumera des années plus tard le guitariste, seul de la bande, ironie de l’histoire, à être devenu un nom majeur. A la même période, un chanteur à la voix haute, habitée, sidère avec un premier album touché par la grâce. **Jeff Buckley** est vite porté aux nues par la critique et le public, prompt à penser qu’il doit y avoir là-dedans quelque chose de génétique puisque son paternel Tim avait lui-même enfanté des merveilles folk vingt-cinq ans plus tôt, telles que “Once I Was” ou “Song To The Siren”. C’est au cours de cette décennie que le phénomène prend forme. Pour une raison purement démographique : la progéniture des premiers rockers, ceux des années soixante, parvient à l’âge adulte. On peut avancer une autre explication : les années quatre-vingt-dix sont celles où le rock commence à regarder avec insistance dans le rétroviseur. A recycler — ressasser ? — son passé, avec un souci moindre de l’innovation. Et qui de mieux placé, dès lors, que celui qui a grandi avec des guitares aux quatre coins du salon et des disques d’or placardés au mur ? *“Il y avait toujours des instruments dans la maison, à Hawaï,* nous racontait **Lukas Nelson** en 2017. *Mon père* [Willie] *m’a montré pas mal de trucs à la guitare, et c’était aussi une façon pour moi de me rapprocher de lui, car il était très souvent sur la route.”* Les réseaux paternels aident aussi : *“J’avais deux ou trois ans quand ma mère m’a emmené sur une tournée des Highwaymen, avec mon père,*

Photo DR

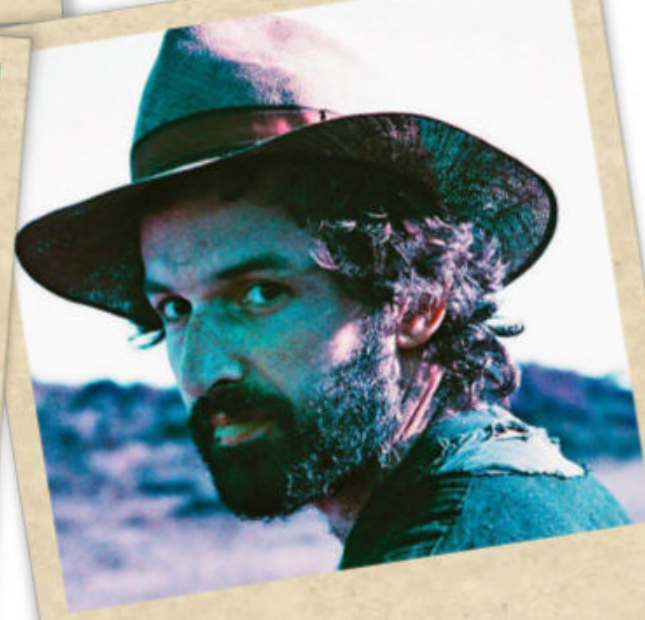
The Allman Betts Band

Sean Lennon



Jeff Buckley

Chris Stills



Joachim Cooder

Justin Town Earle

Bloodline : Waylon Krieger, Erin Davis, Joe Bonamassa, Lou Segreti, Berry Oakley Jr

Lukas Nelson

2nd Generation Wu

Johnny Cash, Kris Kristofferson et Waylon Jennings. A quatorze ans, je me débrouillais suffisamment pour rejoindre son groupe, et à seize pour accompagner Bob Dylan sur quelques concerts", précisait celui qui mit sur pied par la suite le groupe Promise Of The Real, vivifiants accompagnateurs de Neil Young. Ce point de départ posé, tâchons de répartir nos vaillants "fils de" en différentes catégories.

Ceux qui font exactement comme papa

Le garçon était haut comme trois toms lorsque le monde découvrit **Jason Bonham**, fiché sur son tabouret derrière son kit de batterie dans le film "The Song Remains The Same", en 1976. Traumatisé par la disparition précoce de son paternel, en 1980, Jason n'aura de cesse de marcher sur ses traces. Jusqu'à croire en son destin via une reformation historique de Led Zeppelin à l'O2 de Londres en 2007. Essentiellement connu comme batteur de Foreigner, le fiston Bonham assure ce soir-là une prestation d'anthologie. Il est même à la baguette pour souffler le titre d'ouverture ("Good Times, Bad Times"), et suggérer de jouer — une première — "For Your Life". Las ! La suite tant espérée — une tournée mondiale — capote en raison de la (non)volonté de Robert Plant. *"Quand c'est tombé à l'eau, j'étais encore plus dévasté que lorsque Led Zeppelin s'était arrêté. Savoir que ça ne se reproduirait plus jamais, ça craignait"*, déclara Jason à la radio américaine. Et l'homme de rebondir en mettant sur pied le

Photos DR

“Quoi que je fasse, les gens me voient comme le fils pourri gâté de John et Yoko”

Jason Bonham’s Led Zeppelin Evening, un hommage live et fidèle au dirigeable.
Même catégorie : Duane Betts, aux lignes de guitare saisissantes de mimétisme avec celles de Dickey (l’instrumental “Savannah’s Dream”), Felix Pastorius.

Ceux qui ne veulent pas faire pareil mais sont immanquablement ramenés à leur nom

Voici **Sean Lennon** en 1998, prometteur songwriter de vingt-trois ans : *“Je pense que je dois tirer parti de mes privilèges et faire honneur à ma situation,* assume-t-il alors auprès de Rolling Stone. *Si je lui tournais le dos, comme par le passé — je ne voulais pas d’argent, pas de passe-droit, je voulais être comme tout le monde —, ce ne serait pas honnête.”* Sean Lennon a depuis mené une carrière éclectique, publié des albums solos, multiplié les formations éphémères, signé des BO, coproduit Lana Del Rey ou le deuxième album de Fat White Family. Mais vingt ans plus tard, le désormais quadragénaire avait des mots autrement plus désabusés, cet été, dans les colonnes du Guardian : *“Quoi que je fasse, les gens me voient comme le fils pourri gâté de John et Yoko.* (…) *On me demande souvent :* ‘Pourquoi tu n’utiliserais pas un pseudonyme, pour voir la réaction des gens ?’ *Mais j’ai la sensation que ça serait irrespectueux envers mon père, envers ma famille et envers moi-même.”* Une équation insoluble.
Même catégorie : Julian Lennon, Jakob Dylan, Ziggy Marley, Damian Marley.

Ceux qui font pareil jusqu’au tragique

La fin de l’été a apporté cette consternante nouvelle : **Justin Town Earle** a été retrouvé mort à Nashville, le 23 août, des suites d’une probable overdose, à l’âge de trente-huit ans. Son père Steve, chanteur country radical, avait lui-même longtemps frayé avec la seringue, mais fini par s’en débarrasser. Justin, chanteur et songwriter aux prises avec des problèmes d’addiction depuis le début de l’adolescence, n’aura pas eu cette chance. Steve Earle a annoncé, en hommage, le prochain enregistrement d’un album constitué de chansons de son fils.
Même catégorie : Jeff Buckley, mort à trente ans en 1997, qui n’aura dépassé que de deux années la présence de son père sur Terre.

Ceux qui gèrent le legs familial

Au milieu des années 2010, **Adam Cohen** collabore pour la première fois à un album de Leonard, “You Want It Darker”. Le chanteur canadien rejoint les anges qu’il aimait tutoyer dix-neuf jours après la sortie de l’album, à quatre-vingt-deux ans. Mais Adam, lui-même auteur de quatre albums — sur le même label que son père, Columbia, quel hasard — met en musique des textes enregistrés, les pare de textures acoustiques et boucle la boucle dans un bel album posthume, “Thanks For The Dance”.
Même catégorie : Dani Harrison, qui finalise (aux côtés de Jeff Lynne) l’ultime œuvre de George, “Brainwashed”, en 2002, Nora Guthrie, responsable de nombreux projets autour de textes inédits de Woody (“Mermaid Avenue I et II”, avec Wilco et Billy Bragg, par exemple).

Ceux qui parviennent à se faire un prénom

“Je n’ai jamais voulu devenir le fils guitariste de Ry Cooder. Quelle raison aurait-il alors de me prendre sur scène avec lui ?” déclare **Joachim Cooder** à Mojo en cette rentrée 2020. On a découvert le percussionniste/batteur arpentant les rues de La Havane dans le film de Wim Wenders “Buena Vista Social Club”, en 1999. On l’a vu insuffler un swing solide, très proche d’un ami de papa, Jim Keltner, sur les récents albums de Cooder, l’accompagner sur ses concerts aussi. Bref, on croyait Joachim condamné à exister dans l’ombre de son père, mais voici qu’arrive en cet automne un premier album sur le label Nonesuch (le même qu’un certain… Ry). Morale : pour ne pas être constamment comparé à papa, choisir un autre instrument s’avère une astuce plutôt maline.
Même catégorie : les North Mississippi All Stars, qui voient Luther et Cody Dickinson exceller dans le boogie chauffé à blanc des collines du Mississippi, celles-là même où leur paternel Jim, excentrique chanteur, producteur et délicat pianiste (“Wild Horses”, pas moins), les familiarisa avec l’idiome, Virgil Howe, fils de Steve, formidable batteur de Little Barrie, décédé d’une crise cardiaque en 2017, à l’âge de quarante-deux ans.

Ceux qui servent de caution

On a cité plus haut les cas Frey et Van Halen. Sans faire offense à leur capacité, il n’est pas interdit de penser qu’ils offrent un vernis de légitimité à des groupes qui ont largement dépassé leur espérance de vie. Un neveu peut aussi faire l’affaire, surtout en cas de décès d’un membre d’origine : ainsi de **Stevie Young** (apparenté à Malcom et Angus) au sein d’AC/DC, de **Jake Clemmons** (apparenté à Clarence) au sein du E Street Band ou de l’époustouflant **Derek Trucks** (apparenté à Butch) au sein de feu les Allman Brothers.

Une pointe d’humour

Le rock, on l’a dit, n’a pas l’exclusivité de la tendance. Sans même parler de la chanson française, reine des héritiers, le rap recense son premier super groupe de “fils de” : fin 2019, les petits de Method Man, Ghostface Killah, Ol’ Dirty Bastard et U-God ont formé… **2nd Generation Wu**. Dans toute cette affaire, le juge de paix est bien sûr le talent. *“Je savais que je devrais bosser très dur et être suffisamment bon pour ne devoir mon succès qu’à moi-même”,* déclarait Lukas Nelson. Qui, de fait, trousse de merveilleuses chansons (“Just Outside Of Austin” pour n’en citer qu’une). On ajoutera deux ingrédients : une pointe d’humour et un soupçon d’autodérision. Lors d’un concert en juin 2015 de Crosby, Stills & Nash à l’Olympia, les trois légendes se montraient en verve et en voix, assuraient un show très honnête lorsque **Chris Stills** débarqua au milieu du second set. Stratocaster en main, le fils de Stephen et de Véronique Sanson envoie des solos stellaires sur “Wooden Ships”, arpente la scène avec autorité, assure des voix parfaites et fait rajeunir ses aînés de trente ans. A la fin de la prestation, le visage en sueur et le sourire aux oreilles, il s’approche du micro. *“Vous venez d’assister ce soir à un concert de Crosby, Stills, Nash &… younger.”* La blague fit bien rire son père. ★

Le plus grand album metal de tous les temps ?

BLACK SABBATH

A l'occasion des noces d'or du metal, le gang de Birmingham coffre aujourd'hui son plus célèbre album. **"Paranoid"** continue à jeter l'effroi sur le beffroi d'une époque qui n'en manque pas.

PAR VINCENT HANON

TOUT LE MONDE SAIT, ou devrait savoir, que les six premiers albums du groupe anglais, incompris à l'époque et devenu monstrueusement populaire depuis, sont les préférés des enfants seuls. Surtout les trois premiers. Le second reste le chef-d'œuvre du lot, mais aussi celui qui s'est le mieux vendu (près de dix millions d'exemplaires). "Paranoid" est également le disque qui contient les trois chevaux de bataille scénique du quatuor chevelu existentiel, réunis en une seule et même face. La première est un monument anthologique, un peu comme les pyramides d'Egypte, mais en metal.

La métamorphose

De l'histoire ancienne désormais. Entre 1968 et 2017, Black Sabbath a eu une belle trajectoire et ne se reformera pas. Ozzy Osbourne ne veut plus, n'en peut plus. Seul membre à figurer sur les dix-neuf albums du groupe, Tony Iommi incarne la vision et le cœur de cette histoire, mais aussi ses doigts. A la fin des années soixante, le guitariste de dix-sept ans perd deux phalanges en bossant dans une tôlerie. Inspiré par Django Reinhardt, Iommi se fabrique d'abord deux prothèses faites de plastique et de cuir, avant de les remplacer par des embouts en silicone. Il opte pour des cordes de banjo, plus souples, et accorde sa guitare un ton et demi en dessous pour obtenir ce son très grave qui va devenir sa marque de fabrique. En 1968, il joue avec le batteur Bill Ward dans Mythology. Ozzy Osbourne et Geezer Butler les rejoignent. Le premier est dyslexique et ne sait pas franchement chanter, l'autre passe de la guitare à la basse. Polka Tulk Blues Band est né. Le groupe tourne pendant un an avant de se métamorphoser en Earth, et joue essentiellement de la musique soul, celle de Wilson Pickett, Otis Redding et Sam & Dave. Black Sabbath n'a pas de noir que le nom, et l'on s'étonnera à peine d'entendre les membres du groupe s'adjoindre les services d'Ice-T, Ol'Dirty Bastard ou Post Malone quelques années plus tard. A l'époque, pendant un court moment, Tony Iommi rejoint Jethro Tull (on peut le voir dans

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Photo DR

le film “The Rolling Stones Rock And Roll Circus”), mais ça ne le fait pas, et il revient fonder l’année suivante Black Sabbath. Le nom fera le son, le reste l’histoire. Celle de la paranoïa, donc.

Un rythme barbare

En 1970, après Cream et Jimi Hendrix, il fallait tenir la route pour se faire entendre l’opposé de 2020 en fin de compte, où le contenu s’efface souvent derrière le contenant. Il y a cinquante ans sortaient des disques comme “Band Of Gypsys”, “Bitches Brew”, “Get Yer Ya-Ya’s Out!”, “Fun House” ou “ The Man Who Sold The World”. Avec une puissante approche monolithique, Black Sabbath va proposer quelque chose de plus lourd que Steppenwolf, Grand Funk Railroad et Mountain réunis, et représenter la quintessence même de l’âme metal. L’alchimie entre les quatre prolos de Birmingham est unique en son genre. Un processus bien huilé où Tony Iommi s’impose comme le grand pourvoyeur de riffs doom et stoner, avec une guitare lentement percutante et une approche classique. Sur des rythmes chaloupés sous influence tzigane, l’homme qui ressemble étrangement à Vlad l’Empaleur décline son effrayant et fameux riff lors de jams grinçantes, sur laquelle rebondissent les quatre cordes agiles de Geezer Butler. Derrière le grondement, Bill Ward martèle un rythme barbare, mais avec swing. Le batteur évoquait volontiers un cinquième membre invisible qui jouait avec le groupe : une entité propulsée par une force créatrice qui plongeait l’auditeur dans un terrifiant tsunami. Au-delà de tout, il y a bien sûr Ozzy. Tout un poème, mais “Paranoid” se situe bien avant qu’Osbourne ne fasse rire en famille à la télé, ou en tout cas pas du même rire. Le futur Prince des Ténèbres a, comme les autres membres du groupe, une petite vingtaine d’années, et sonne pourtant sur disque comme s’il en avait soixante-dix passés. Le hurlement à la lune est déjà bien présent, pourtant Ozzy marche à l’économie. Le vocaliste chante de fait assez peu dans Black Sabbath, et ne constitue qu’une des quatre pièces du puzzle. Considéré comme l’acte de naissance du heavy metal, le premier album sort en février 1970. Managé de main de maître par Jim Simpson, de Big Bear Records, le groupe développe un son discordant, gothique, marécageux. Le sinistre titre éponyme heavy blues d’ouverture, aux arrangements dépouillés, sera qualifié par Rob Halford, de Judas Priest, de *“chanson la plus malfaisante jamais enregistrée”*, et collera même la trouille à Marilyn Manson. Comme souvent avec ce genre de coup d’éclat novateur, les critiques de l’époque snobent le disque (Lester Bangs et Nick Tosches le descendent), mais le succès est au rendez-vous. Que sortir après pareil truc ? Le plus grand album metal de tous les temps ? Peut-être pas, mais assurément l’un des plus emblématiques.

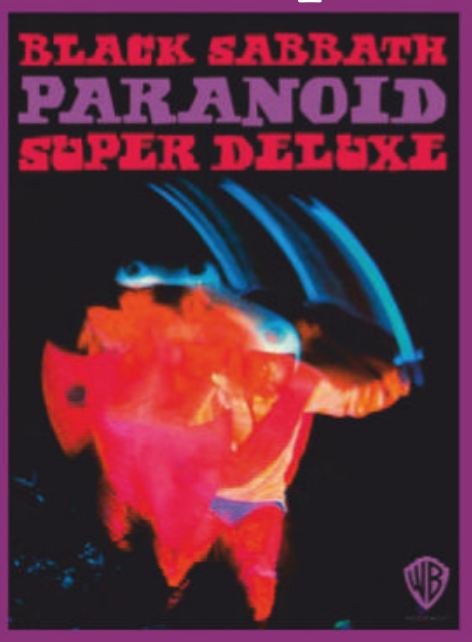
A l’origine du nom

Intrigué par la fascination qu’exerçaient, dans les années soixante, les films d’horreur sur le public, Geezer Butler va voir au cinéma “Les Trois Visages De La Peur”. Ce film à trois volets du génial réalisateur italien Mario Bava, dont le plus marquant demeure sans conteste “Les Wurdalaks” (inspiré par une nouvelle de Tolstoï), met en scène Boris Karloff. L’interprète original de la créature de “Frankenstein” joue ici, pour la première et dernière fois, le rôle d’un vampire. En Angleterre, le film sort sous le titre de “Black Sabbath”. La suite est toute trouvée, et la messe dite.

Hit stoner éternel

Suite au succès de “Black Sabbath”, “Paranoid” est publié sept mois plus tard et voit le groupe s’enfoncer dans sa veine horrifique. Les chansons ont été composées au moment du premier album. Le groupe qui carbure alors à la cocaïne et à la méthaqualone se montre très productif. Dès sa sortie le 18 septembre 1970, jour de la mort de Jimi Hendrix, cette seconde livraison devient un talisman à l’imagerie apocalyptique. Enregistré comme le premier aux studios Regent Sound, avec Rodger Bain, “Paranoid” a été mis en boîte en trois jours. En référence à la guerre du Vietnam, l’album devait initialement s’intituler “War Pigs”, sauf que la maison de disques juge à la dernière minute le nom trop provocateur en ces temps belliqueux, et le rebaptise “Paranoid.” Du coup, la pochette qui représente un type en justaucorps rose avec une épée et un bouclier à la main n’a plus rien à voir avec le titre. Un demi-siècle après, la dichotomie entre visuel et intitulé ajoute finalement une aura surréaliste à cet objet de culte. “War Pigs”, la chanson controversée et anti-guerre en Asie, ouvre le bal luciférien, en témoignant d’une époque et d’une actualité brûlantes. Derrière le décorum grand-guignolesque, le sabbat des sorcières et tout ça, les chansons se révèlent bien plus politiques qu’elles n’y paraissent. Comme sur l’intro du premier album, le groupe prend son temps pour développer l’ambiance de “War Pigs”, qui parle surtout de chair à canon, de finance, de mort et de destruction, avec les rizières et le napalm en toile de fond. Le quatuor prend l’exact contre-pied du flower power et toutes ces âneries avec un plaisir malin en huit minutes génialements vertigineuses. L’histoire derrière la chanson suivante est encore plus surprenante. Destinée à boucher un trou sur l’album, Geezer Butler en écrit les paroles en cinq minutes et “Paranoid” se voit pliée en moins d’une demi-heure. Le titre était censé parler de dépression, ce trouble mental que Butler confondait

Cinquante ans de parano



Black Sabbath a vu les choses en grand pour célébrer ses cinquante ans de parano. Une nouvelle édition limitée sort aujourd'hui en boîte Super Deluxe. L'intemporel album remasterisé supporte bien la patine du temps, et sonne toujours comme le fléau de Dieu. La version quadriphonique sortie en 1974 de "Paranoid", seul album du groupe à avoir bénéficié d'un tel traitement, annihile toute velléité d'écoute sur son portable, et c'est tant mieux. Nul besoin de contextualiser davantage, d'avoir lu l'œuvre complète de JRR Tolkien ou les romans de Dennis Wheatley. On retrouve aussi dans ce coffret deux fantastiques bootlegs enregistrés en Europe. Le 31 août 1970, Black Sabbath est à Montreux, deux ans avant Deep Purple. La voix d'Ozzy est un peu trop en avant dans le mix, mais le son est parfait. L'autre concert est enregistré à Bruxelles, le 3 octobre 1970. L'influence de Django Reinhardt résonne sur les deux minutes d'intro de "Black Sabbath", la chanson.
On peut aussi y entendre d'autres titres du premier album comme "N.I.B." ou "Behind The Wall Of Sleep" et son improvisation jazz. Avec ses grosses croix autour du cou, le groupe joue à un volume déraisonnable, traumatique, comme s'il essayait vraiment d'accoucher de Satan. Tout est là, dans ce coffret de cinq LP ou quatre CD, avec un beau livret relié contenant des interviews de chaque membre du groupe, où les quarante-deux minutes de l'album se voient étirées en cent trente. Une exploration de fond de cet album mythique, l'un de ces rares disques de heavy qu'on puisse écouter plus de 666 fois sans se lasser.

L'alchimie entre les quatre prolos est unique en son genre

avec la paranoïa, terme en vogue à cette époque enfumée. Ozzy, qui ne prononce pas une seule fois le terme "paranoid", chante comme s'il essayait de résister à un ensorcellement. Lorgnant du côté syncopé de "Communication Breakdown" de Led Zeppelin, "Paranoid" deviendra un hit stoner éternel, mais aussi le seul album que Black Sabbath placera en tête des charts. Ça n'est que quarante-trois ans plus tard, avec la sortie de l'ultime album "13", que le groupe retrouvera la place qui lui est due. Totalement inattendue au milieu du déluge, "Planet Caravan" est ensuite une chanson psychédélique plus calme, rêveuse sans mièvrerie, avec la voix d'Ozzy pleine de vibrato. "Iron Man", initialement baptisée "Iron Bloke", continue à couvrir l'actualité béante : autre chanson anti-Vietnam, ce deuxième single cause d'abus narcotiques, de stress post-traumatique et d'annihilation nucléaire. Son riff distordu à la SG, *"l'un des plus mémorables"* selon Lemmy de Motörhead, joue les rouleaux compresseurs et épaissit l'atmosphère glauque du tout dont il est extrait. Le groupe insuffle une bonne dose de réalité à la Dickens en osant poser des questions liées à un conflit inutile.

Une infirmière se suicide

La face A passée, on retourne le disque pour se prendre en pleine tête "Electric Funeral", festival de riffs monstrueux avec une wah-wah extravagante. Suit "Hand Of Doom" qui évoque les vétérans ultra-dépendants aux drogues : un phénomène dont personne ne parle, mais que le groupe observe en jouant sur deux bases américaines. Anti-drogue, la chanson au groove funky hypnotique sera reprise par Slayer, Danzig ou Orange Goblin, sans que personne ne surpasse jamais la version originale. Le groupe sent le soufre, dérange. Au début des années soixante-dix, une infirmière américaine se suicide à son domicile et l'on retrouve "Paranoid" sur sa platine, ce qui crée un scandale comme seul le metal sait alors en déclancher. Destinée elle aussi à combler le vide, "Rat Salad" est un solo de batterie de jazz de deux minutes trente de Bill Ward, dont le titre renvoie à la coupe de douilles du batteur. Et sur un riff dur mais qui swingue d'enfer, "Fairies Wear Boots" narre une sale rencontre de Tony Iommi avec des skinheads. Ainsi s'achève la version officielle de "Paranoid", l'un des albums les plus influents du heavy metal. Ce chaudron noir qui pousse les extrêmes dans leurs derniers retranchements a entraîné du monde dans son sillage. Quelques noms ? Iron Maiden, Joy Division, mais aussi Soft Cell, Mötley Crüe, Red Hot Chili Peppers, Soundgarden, Nirvana, Queens Of The Stone Age, Ty Segall, King Gizzard & The Lizard Wizard — entre autres... jusqu'aux délires de Beavis et Butt-Head et des braillards du death metal scandinave : tous s'avouent marqués au fer rouge par Black Sabbath, leurs Beatles des années soixante-dix. Plus qu'un genre, une industrie d'un metal lourd comme l'enfer. ★

Coffret *"Paranoid : Super Deluxe Edition" (BMG)*

Un suicide infiniment triste plutôt que rock'n'roll

NEAL CASAL

Le guitariste est mort il y a un peu plus d'un an. Il s'était réinventé en comparse de luxe, au sein des Cardinals de Ryan Adams, puis du Brotherhood de Chris Robinson, un cas rare d'artiste solo accompli devenu premier lieutenant dans les groupes des autres. Vingt-cinq ans après, la planète rock (& folk) redécouvre stupéfaite "Fade Away Diamond Time" (1995) le premier de ses dix disques solo, celui qui aurait dû le faire roi, mais l'a transformé en éternel regret.

PAR LÉONARD HADDAD

IL EST LA, A LA GAUCHE DE LA SCENE. Le type avec la Telecaster, les lunettes noires, la barbe poivre et sel et le projecteur qui se braque sur lui au moment des solos. Voilà, c'est lui, Neal Casal, l'arme fatale, l'atout dans la manche. Tout ce qui se fait de mieux dans le rock américain du dernier quart de siècle s'est arraché ses services. Ils l'ont eu sur disque, ils l'ont eu sur scène, ils l'ont eu dans leur groupe comme membre officiel ou officieux, ils l'ont utilisé aux chœurs, à la rythmique, au piano, à la basse, comme s'il pouvait ressusciter à lui seul une certaine idée du Wrecking Crew des années soixante, ces types à tout faire — et à tout *faire sonner* — merveilleusement. Les Jayhawks, Lucinda Williams, Beachwood Sparks, James Iha, Fruit Bats, Cass McCombs, Willie Nelson, Vetiver, Ryan Adams, Chris Robinson… Neal Casal les a tous accompagnés, comme un bon soldat, avec son espèce de talent tranquille, sur le bout des doigts et la pointe des pieds. Et puis, sa mystique a commencé à grandir, son aura s'est nimbée de mystère. On se passait le mot. Lui, là, dans le coin de la scène, c'est Neal Casal, il paraît que ce n'est pas n'importe qui… On ne croyait pas si bien dire. Non, vraiment, pas n'importe qui du tout.

Un message déchirant

26 août 2019. Les RIP fleurissent sur les forums musicaux mondiaux. Le lendemain, les dépêches tombent. *"Le guitariste américain Neal Casal est mort."* Un suicide que l'on qualifiera d'infiniment triste plutôt que de rock'n'roll. Les fans du Chris Robinson Brotherhood, dont il était le *guitar hero*, sont en deuil. Ailleurs, les Deadheads encore mobilisés sont eux aussi dévastés : débauché pour écrire de la musique d'entracte pour un festival organisé par les *grateful undead* (les survivants Phil Lesh, Bob Weir et Bill Kreutzmann), Casal avait réuni un nouveau groupe, bientôt appelé Circles Around The Sun, dont le culte s'était ensuite propagé chez les adeptes de jam rock. Dans le petit monde de la musique californienne, même chose, la consternation est générale, Casal étant l'un des piliers de GospelbeacH, qui porte haut l'étendard d'une country-pop à air chaud pour décapotable. Effondré, Ryan Adams publie un message déchirant sur Instagram. *"Oh bon sang… J'ai le cœur brisé. C'est trop pour moi. Quel honneur de t'avoir connu, porteur de flamme. Je t'aime, pour toujours. Go easy, brother. Go easy."* Sorte de petit cousin musical de Casal (de six ans son cadet), Ryan Adams l'avait enrôlé dans son aventure Cardinals pendant une bonne partie des années deux mille, avant que Chris Robinson ne lui fasse tourner la tête avec sa séduction sudiste et ses promesses — tenues — d'échappées hippies. Au croisement exact de ces scènes americana, blues, californienne et jam rock, le coup est tout aussi rude pour le collectif Hard Working Americans, mené par Todd Snider, avec les types de Widespread Panic à la session rythmique et un certain Neal Casal aux solos de guitare. "Hard working american", l'expression lui allait comme un bottleneck. Un type au talent tellement multicarte qu'il allait finir par voler de ses propres ailes, c'était écrit. Quand on joue de la guitare comme ça, que l'on chante comme un dieu et qu'on a une aussi belle gueule, franchement ?

Grand type timide

27 août 2019, en France. Quelques clics matinaux, et c'est tout un autre petit peuple qui pleure. Ni Deadheads, ni nostalgiques des Black Crowes. Pour ses fans français, Neal Casal n'est pas le nom d'un sherpa talentueux avec l'avenir devant lui, mais celui d'un artiste solo considérable, avec déjà de grands souvenirs derrière lui. Un artiste qui, bien avant de se multiplier aux quatre coins du spectre musical US, avait publié pas moins de dix albums sous son nom, entre 1995 et 2011, la plupart sortis exclusivement en Europe. Au début des années quatre-vingt-dix, dans la foulée du grunge, le rock américain s'est réconcilié avec lui-même. On a réécouté les Byrds, Neil Young est sorti de sa période has been, REM est devenu mainstream grâce aux mandolines de "Out Of Time", Tom Petty a enchaîné le carillonnant "Into The Great Wide Open" avec le monumental "Wildflower" (1994). Tout repart comme en 1968. Comme pour prouver qu'il est justement né cette année-là, Neal arbore de somptueux cheveux longs filasse, une allure de grand type timide et un regard infiniment doux, qui évoque le James Taylor des années héroïne. Il chante comme

Photo DR

un mélange divin entre Gram Parsons et Jackson Browne. A la guitare, il est sur sa planète à lui, le genre d'endroit où seuls des gens comme Mick Taylor et Peter Green sont autorisés à prendre la parole.

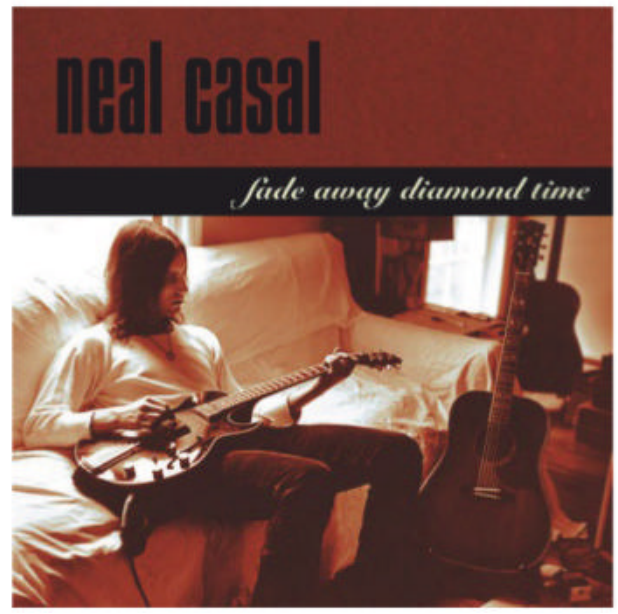
Séances idylliques

A douze ans, tout est parti d' "Exile On Main St.", reçu au même Noël que sa première guitare. On pourrait dire que l'ensemble de son œuvre de singer-songwriter se situe quelque part entre "Sweet Virginia" et "Shine A Light" (qu'il reprendra dûment sur un single en 2011). Souvent produit par de très gros cadors (dont Jim Scott, *lire interview ci-contre*), Neal Casal passe plus de quinze ans à enchaîner les disques et les grandes chansons. Qui écrit des splendeurs country rock comme "Real Country Dark" en 1998 ? Qui a le secret de perles pop comme "Fell On Hard Times" en 2000 ? Qui s'autorise encore des slows stoniens aussi grandioses que "Too Much To Ask" ou "Freeway To The Canyon" au vingt-et-unième siècle ? Comment expliquer alors qu'entre Bryan et Ryan Adams, la scène US n'ait pas su lui faire la moindre place ? Un seul disque, le premier, intitulé "Fade Away Diamond Time", aura eu sa chance au pays. Neal n'a pas vingt-cinq ans lorsqu'il est repéré par Jim Scott, ingénieur du son et producteur clef de l'Americana alors en plein essor. Il signe un contrat d'enregistrement avec le label Zoo. Les séances sont idylliques, les musiciens intouchables. Autour de Casal et de son comparse organiste John Ginty, du New Jersey comme lui, Scott réunit les vétérans Don Heffington (batterie, ex-Lone Justice) et Bob Glaub (basse, ex-toute la scène californienne), le genre de monstres qu'on appelle à la rescousse à chaque fois que les membres des Heartbreakers sont trop occupés à accompagner Tom Petty pour se libérer. Casal est alors assis sur un paquet de compositions sensationnelles, auxquelles il va s'agir de donner un ancrage mythologique (orgue, pedal steel, son sec et lourd, enveloppant, implacable), avec "Everybody Knows This Is Nowhere" de Neil Young comme boussole et horizon. Le groove insistant de "Free To Go" évoque "Down By The River", des chansons aussi intemporelles que "Maybe California", "These Days With You" ou "Sunday River" sont dignes du "Hollywood Town Hall" des Jayhawks, publié deux ans avant. Mais comme ses héros Alex Chilton ou Townes Van Zandt (à la mémoire duquel il dédiera la sublime "Highway Butterfly"), Neal est emporté avec les eaux usées de son label sinistré. Le disque sort à peine, sans promo, sans budget, et disparaît aussitôt. Revenu de tournée, Casal est mis à la porte, le label déposant le bilan quelques mois plus tard. Ce qui s'appelle être là au bon moment mais au mauvais endroit... Il ne reste plus à l'artiste que sa guitare sèche pour pleurer dans des bars où, confiera-t-il un jour : *"J'ai appris à jouer doucement. Si tu y vas trop fort, les gens haussent la voix pour continuer à parler. Si tu joues tout bas, tu as une chance qu'ils tendent l'oreille pour t'écouter."* Son repêchage passera par l'Europe, notamment par le label parisien Fargo. Le disque d'après, "Rain, Wind And Speed" (1996), est entièrement acoustique, dénudé, d'une tristesse totale. Par la suite, "Basement Dreams" (1998), "Anytime Tomorrow" (2000) ou "No Wish To Reminisce" (2006) rebondiront très haut, mais sans que les USA ne fassent mine d'essayer de rattraper la balle — ou leur erreur. Pendant plus de dix ans, Fargo tient Casal à bout de bras, essayant de lui inventer une carrière européenne à la Calvin Russell ou Elliott Murphy. Lors de ses concerts parisiens, Casal aura sinon sa revanche, au moins la consolation de salles combles, remplies par lui, *pour lui,* par des gens qui connaissent ses chansons par cœur. Des chansons aux titres déchirants, quand on les relit aujourd'hui au dos des vieux CD. "Today I'm Gonna Bleed", "Death Of A Dream", "The Cold And The Darkness", "The Losing End Again", "Need Shelter"…

Tant de rendez-vous manqués

A partir de 2004, les albums deviennent presque secondaires, vu qu'il s'est — enfin — mis à gagner sérieusement sa vie en tournant avec Ryan Adams. En concert avec les Cardinals, il aura parfois encore droit à un titre en vedette, "You Don't See Me Crying", une complainte dépressive à un coup de piolet des Everest du "No Other" de Gene Clark, tapissée d'un ahurissant wall of sound d'orgues et de guitares spatiales. Une facette de son style toujours plus isolé au milieu du grand nulle part d'une industrie musicale en mutation. Lorsque Fargo fermera ses portes, Casal n'aura plus de maison de disques pour ses chansons à lui. On ne l'entendra plus chanter, du moins en studio. *"I tried to save them all but I couldn't save myself"*, disait-il dans "Too Far To Fall", sa chanson de défaite en 2006, bouleversante de lucidité. Contrairement aux apparences, sa période Zelig de la guitare ne sera pas une manière d'occuper le terrain mais d'organiser symboliquement son silence. Sa façon à lui de s'effacer doucement. De *"fade away"*, comme le prophétisait le titre de son premier album hors du temps. John Ginty, dont le Hammond B3 est l'une des constantes du son Casal, le résume bien : *"Neal avait tout vu, tout juste. Le retour des singer-songwriters, du son 70's, ce qu'on a appelé l'*Americana*. C'était juste un poil trop tôt, ou trop tard. Et en musique, il n'y a que ça qui compte : le bon moment..."*
Vingt-cinq ans après, ce diamant invisible, englouti, est enfin réédité. Dans les tuyaux depuis de longues années, cette ressortie arrive quatorze mois après le suicide de Casal, au lendemain de son dernier concert avec Circles Around The Sun, où personne n'avait senti le coup venir. On dira qu'il n'est jamais trop tard pour avoir des regrets... Après tant de rendez-vous manqués, avec le succès, avec son époque, avec son pays, la (re)découverte de "Fade Away Diamond Time" est une expérience à la fois magique et douloureuse. S'y entend quelque chose qui commence, une naissance, des promesses, alors que le film est déjà fini et qu'il ne reste plus que des flash-back, et beaucoup de nostalgie. Car voilà : ce n'était qu'un début. ★

"Fade Away Diamond Time" est une expérience à la fois magique et douloureuse



Album *"Fade Away Diamond Time" (Fargo)*

Photo DR

Neal Casal

Jim Scott

Le producteur, ingénieur, mixeur star de la crème du rock US (Tom Petty, Lucinda Williams, Wilco), revient sur l'enregistrement de **"Fade Away Diamond Time"** et sa relation avec Neal Casal, qu'il a lancé et suivi tout au long de sa carrière. Interview.

RECUEILLI PAR LÉONARD HADDAD

Rock&Folk : Neal Casal parlait de vous comme de son mentor. Comment l'aviez-vous découvert ?
Jim Scott : Je produisais un groupe de metal pour Megaforce, un label du New Jersey pour lequel son ami Gary Waldman bossait. C'est lui qui m'a passé la cassette avec les premières démos de Neal.

R&F : Vous le voyiez alors plus comme un songwriter ou comme un guitariste ?
Jim Scott : Oh, un songwriter, sans hésiter. Guitariste, bien sûr qu'il était bon ! Mais un type qui veut juste jouer des solos de guitare n'écrit pas des textes pareils. Les lire maintenant, avec le recul, est déchirant.

Un disque frontal

R&F : Aux USA, pourtant, les gens ignorent souvent qu'il a fait des disques sous son propre nom...
Jim Scott : C'est vrai. Après "Fade Away Diamond Time", le label l'a lâché. Neal s'est installé en Californie et je l'ai pris comme *session man* sur les disques que je produisais. Une bonne vingtaine. C'est ainsi qu'il s'est rapproché de gens comme James Iha ou Ryan Adams, et qu'il a développé son style.

R&F : Pour "Fade Away Diamond Time", vous aviez une "vision" de la façon dont ça devait sonner ?
Jim Scott : Franchement, non. On était en mode guérilla, on trimbalait le matériel dans mon van, l'orgue Hammond, les consoles… On s'est retrouvé dans une maison pas loin

"Je pensais qu'il serait énorme"

de Los Angeles, on a branché les instruments, et c'était parti. De manière générale, j'aime les disques où tout est clair, bien délimité. "Fade Away…" est un disque frontal. "Maybe California", "These Days With You"... quand Neal les jouait seul à l'acoustique, elles sonnaient presque comme sur l'album.

R&F : Vous considérez "Fade Away Diamond Time" comme un album de country-rock ?
Jim Scott : Disons qu'il appartient à l'univers étendu de ce qu'on appelle l'Americana. Pour moi, entre la guitare et la voix de Neal, le Hammond et le son sec qu'on a obtenu sur la batterie et la basse, "Fade Away..." est surtout un sacré disque de rock. Ce qui m'a toujours frappé avec ses albums, c'est que même sur enceintes, tu as l'impression de les écouter au casque. Ils ont une présence et une clarté extraordinaires.

R&F : Vous aviez l'impression de faire un disque important ?
Jim Scott : Je pensais que ça allait être énorme ! Et ce n'est pas quelque chose que l'on ressent souvent. Neal faisait le lien avec le songwriting classique de l'âge d'or, qui avait été englouti par le disco, le punk ou la new wave. C'est cette simplicité imparable qui faisait qu'on y croyait aussi fort.

R&F : Quelle a été votre réaction quand les choses ont déraillé ?
Jim Scott : J'étais très mal. On avait tant d'ambitions... J'ai vu ça pour pas mal de groupes, ils enregistrent, partent en tournée et à leur retour, *pschiitt,* tout part en fumée. C'est terrible, dévastateur. Beaucoup ne s'en remettent jamais. Mais Neal, lui, a refait un album tout seul presque dans la foulée.

R&F : Mais celui-là, comme les suivants, n'est jamais sorti aux USA. C'est tout de même insensé...
Jim Scott : Je n'ai jamais rien compris à cette industrie... Chez nous, on dit : *"It's not show friends, it's show business..."* Heureusement qu'il y avait l'Europe et vous, les Français. Même maintenant, pour cette interview, ça me touche beaucoup que vous portiez le flambeau. Il le mérite. ★

La banlieue américaine vient de la violence

ARCADE FIRE

Sorti il y a dix ans, **“The Suburbs”**, troisième opus d’ Arcade Fire, alliait dystopie, nostalgie et analyse sociétale à travers le mythe de la banlieue US.

RECUEILLI PAR THOMAS ANDRÉI

Photo archives Rock&Folk - DR

ARCADE FIRE

LES REGARDS DE QUATRE ADOLESCENTS TRAVERSENT LES MAILLES D'UN GRILLAGE SURMONTÉ DE BARBELÉS. Dans leurs dos, un pavillon avec un garage et une pelouse impeccable. Les violons de l'épilogue de "The Suburbs" s'élèvent. Du ciel, la caméra offre le spectacle de trois hélicoptères survolant de vertes vallées d'où s'échappe une fumée noire, qui suggère un incendie ou une explosion. "*Quand je repense à cet été, je pense peu à l'armée*, narre la voix du leader d'Arcade Fire, Win Butler, à l'orée de la mélancolie. *Il y avait toujours une forme de conflit. Des villes s'affrontaient à cause d'un parcours de golf construit trop près d'une frontière ou de la pollution lumineuse d'un centre commercial.*" Ses mots servent de mise en bouche à "Scenes From The Suburbs", court-métrage de Spike Jonze sorti en 2011 qui étale l'âme du disque sur une demi-heure. On observe une bande d'ados vider des bières à une *house party*, manger des nuggets dans un fast-food, parler sexe dans des bâtisses en construction. Ils font glisser leurs bicyclettes au milieu de résidences qui se ressemblent toutes, tirent au fusil à billes sur un routier qui sollicite les services d'une prostituée sur un parking de station-service. Ils vivent un été banal lorsque des soldats débarquent avec de véritables armes. On arrête leur famille. Leur univers, cette banlieue aux faux airs de perfection, s'écroule comme dans un livre de JG Ballard. Romancier du "*présent visionnaire*", le Britannique fut cité à plusieurs reprises lors de la sortie de "The Suburbs". Mort un an plus tôt, celui qui a inspiré Klaxons, Hawkwind et Joy Division voyait le monde comme un décor de théâtre qui pouvait à tout moment s'effondrer et laisser place à la réalité, à la nature véritable de la race humaine, à la violence.

Le film de leur enfance

Puis c'est le titre inaugural de l'album qui retentit. "*In The Suburbs I*", démarre Butler *(Dans la banlieue, je…)*. Le mot est laissé en suspens avant d'être répété. Il ne s'agit que d'une seule lettre mais elle est ici comme le poste de péage d'une autoroute vers un monde imaginaire infini. Ce monde est, dans sa forme réduite, celui de la banlieue américaine. En élargissant sa perception, la trame de l'œuvre pourrait se dérouler dans des milliers d'endroits reproduits à la chaîne par le mode de vie occidental. Cela pourrait être une cité-dortoir au bord de la M25, le cercle d'asphalte qui entoure Londres, comme la commune où se fixait l'ultime roman de Ballard, "Kingdom Come" qui inventait la révolte du "*peuple des autoroutes.*" Cela pourrait être la France des ronds-points, celle des Gilets jaunes, tout comme une station balnéaire corse bon marché, vide culturel abandonné aux voyous, au béton et à la mauvaise cocaïne. Cela peut être tout espace sans direction, où l'on s'ennuie à mort. Pour leur part, Win Butler et son petit frère Will ont été élevés dans une banlieue de Houston, Texas, au nom poétique de The Woodlands. "*Quand j'étais petit, il y avait beaucoup de pistes cyclables et d'aires de jeu*, se souvient le cadet, au téléphone, un brin de sarcasme dans la gorge. *Des culs-de-sac, plein d'arbres, des parcours de golf. Tu faisais du vélo jusque chez ton pote, à mi-chemin avant d'atteindre les bois. Rien ne se passait jamais là-bas.*" Il marque une pause et s'esclaffe : "*Ce qui est marrant, parce que plein de choses se passaient partout au Texas. Mais jamais rien aux Woodlands !*" C'est un simple e-mail qui a fait sauter le barrage de l'inconscient créatif du grand frère. En pièce jointe, un cliché envoyé par un camarade de classe, souriant, sa fille sur les épaules, "*au centre commercial près de là où nous habitions*", précise-t-il. Une combinaison "*qui a ravivé beaucoup de sentiments de l'époque*, dévoilait le parolier à *NPR*. *Je me suis retrouvé à essayer de me rappeler la ville où nous avions grandi, à retracer autant de souvenirs que possible.*" D'autres membres d'Arcade Fire se replongent dans leurs origines banlieusardes, revisitant le plateau de tournage du film de leur enfance, dont il ne reste plus grand-chose. Ils tombent sur des immeubles condamnés, ou détruits, des routes nouvelles, des cours d'eau sortis de terre comme par magie, qui altèrent un paysage dont ne demeurent que des images, des souvenirs à la clarté estompée par le temps.

De petites boîtes sur la colline

La banlieue américaine vient de la violence. Dans "The Suburbs", un livre sur l'album publié en 2017, Eric Edelstein rappelle que c'est sur les cendres de la Seconde Guerre mondiale que le gouvernement fédéral encouragea l'émergence d'un "*étalement urbain massif*" ("*a massive urban sprawl*"). Objectif ? Que les 16 millions de vétérans du conflit aient une chance de s'insérer dans la vie civile et un foyer où

Photo archives Rock&Folk - DR

rentrer après le boulot. Enfin, presque tous. Cette banlieue n'est pas la banlieue française. Elle est un espace aisé et un idéal blanc dont sont exclues les familles noires, auxquelles on refuse alors de vendre des biens. En banlieue, rien ne doit dépasser, même pas le gazon, que des associations de quartier veillent à conserver à une hauteur maximale, comme dans "Little Fires Everywhere", série avec Reese Witherspoon sortie cette année. Dans la chanson-titre, le narrateur apprend d'abord à conduire pour s'évader de la zone, avant de chanter *"And you told me we'd never survive"*. Mais survivre à quoi ? Dans sa satire "Little Boxes", Malvina Reynolds critiquait déjà en 1962 le développement de la banlieue et du conformisme bourgeois qui l'accompagnait. Les paroles parlent d'une Amérique qui fabrique ses citoyens dans de petites boîtes identiques les unes aux autres. Ils vont à l'université, où on les pousse dans des cases dont ils sortent tous identiques. *"Conduisant dans les banlieues allemandes des 70's, je pouvais voir que tout était contrôlé,* notait JG Ballard. *Même une feuille qui volait paraissait déplacée. Une fois que tu déménages en banlieue, le temps s'arrête. Les gens mesurent leur vie à travers des produits de consommation, les rêves que leur argent peut offrir. Je pense que c'est dangereux."* Au supermarché, l'écrivain aimait observer ses voisines pousser leur chariot. Il imaginait que derrière leurs traits tirés, les ménagères, comme toute la banlieue, rêvaient de violence. Entre les murs des maisons jumelées, il sentait la psychose macérer dans la torpeur dans laquelle la société de consommation aurait noyé le monde occidental. *"J'ai lu Ballard, mais j'étais trop petit pour constater ce genre de violence,* reprend Will Butler. *Cela dit, je sentais un manque de lien. C'était un endroit vague, sans aucune racine historique. Les rues avaient des noms de fleurs."* Dans la chanson de Reynolds, les banlieusards jouent au golf et boivent des martinis dry. La banlieue n'est pas excitante, mais elle peut être agréable. Elle incarne confort et sécurité. Une ambivalence qui a permis à l'Amérique de faire de la banlieue sa table de dissection favorite. Depuis des décennies, elle s'y étudie elle-même, avec le cinéma, la littérature et les séries télé en guise de scalpels. Il est plus confortable de regarder une famille aisée manger ses céréales dans une cuisine rococo que des personnages de Ken Loach faire la queue à la soupe populaire.

"Desperate Housewives" traitait littéralement de ce qui se tramait derrière les façades propres des demeures bourgeoises de la banlieue américaine

L'opulence réconforte, la pauvreté défie. De 2005 à 2012, "Little Boxes" servit de générique à la série "Weeds", sur une mère de banlieue contrainte de devenir dealer d'herbe, avant que l'idée soit reprise version crystal meth dans "Breaking Bad". Dans "The Leftovers", une petite ville normale était confrontée à un mystère cosmique insolvable. "The Sopranos" dépeignait la vie d'un parrain de banlieue et "Dexter" les nuits meurtrières d'un discret employé de police. Œuvre ultra-populaire, "Desperate Housewives" traitait littéralement de ce qui se tramait derrière les façades propres des demeures bourgeoises de la banlieue américaine. Dans chacune de ces œuvres, la banlieue tue.

Construire pour détruire

Mais "The Suburbs" va plus loin, prédisant l'avènement d'une société qui verrait les banlieues entrer en guerre les unes contre les autres. *"Je voulais aussi écrire sur le présent et sur cette appréhension d'une apocalypse qui vient, qui semble toujours présente sur nos disques,* exposait Win à "Mojo". *Il existe une relation entre les perspectives d'apocalypse et la banlieue."* Dans "City With No Children", Butler part du principe qu'un troisième conflit mondial finira certainement par éclater. Il invente, par le rêve, une autoroute souterraine dénuée de lumière. Il chante son impression d'avoir vécu dans une cité sans enfants, un jardin laissé en friche par un millionnaire dans une villa privée. "Sprawl I" sonne comme le chant du cygne de l'ultime défenseur de l'étalement urbain, un chant antique conjugué au futur proche. Hormis cette ligne *("the last defender of the sprawl")*, le morceau évoque surtout une virée existentielle en bagnole dans la banlieue de l'enfance du narrateur, où des souvenirs jaillissent à chaque coin de rue. Il se revoit à vélo, interrogé par des flics invoquant un couvre-feu qui n'existe pas. On ne sait pas si la dystopie est passée, présente ou future. Le morceau introductif brouille encore davantage les pistes en se faisant prophétique, avec deux vers préfigurant la relation actuelle aux chaînes d'infos. *"By the time the first bombs fell, we were already bored."* Un drame se produit, des bombes viennent juste de tomber que l'on s'en ennuie déjà. L'univers de "Half Light II" est plus clairement contemporain à l'album. Avec l'effondrement des marchés, le conducteur a tout perdu et retourne en banlieue, où tout a changé. Pour Edelstein, c'est seulement sa perception qui est altérée. Il est un produit défectueux de la banlieue qui découvre des malfaçons de retour à l'usine. Sommet dansant, "Sprawl II" jette des ponts entre un monde ancien et la banlieue. Les centres commerciaux sortent de terre comme des montagnes derrière d'autres montagnes. On s'y sent claustrophobe. Le personnage de Chassagne chante,

Ce souvenir de se sentir différent

on lui demande de la fermer, d'oublier l'art et de se mettre à bosser. Sa vie n'a aucun sens. Elle se demande si le monde est trop petit, s'il ne serait pas, finalement, qu'une banlieue infinie. Peut-elle s'en échapper ? Le mot *"small"* s'étire dans un cri, comme l'agonie d'une gamine qui ne voit plus la fin de son adolescence. Sur "The Suburbs", Butler évoque lui aussi la vacuité de l'existence. *"And all of the houses they built in the seventies finally fall. Meant nothin' at all."* On construit des maisons pour rien, qui finissent par s'effondrer, et la vie ne veut rien dire. Même idée sur "Rococo" : *"They build it up just to burn it back down."* On élève des monuments pour pouvoir les brûler. Certains ont pu avoir cet air en tête quand les flammes ravageaient Notre-Dame. *"The wind is blowing all the ashes around."* Et le vent disperse les cendres.

Ode aux heures gâchées

En 2012, Butler assurait au "NME" que si l'album n'était pas une lettre d'amour à la banlieue, il n'était pas non plus une mise en accusation.

Will Butler

Dix ans après "The Suburbs", le plus jeune des frères d'Arcade Fire sort **"Generations"** un album qui questionne sa place dans l'Amérique présente et passée.

ROCK&FOLK : Durant la promo de votre album précédent, "Policy", vous racontiez être quelqu'un d'optimiste. Dans le clip de votre nouveau single "Surrender", vous dites avoir toujours de l'espoir, mais ne plus être optimiste. Qu'est-ce qui a changé ?

Will Butler : L'élection de Trump a forcément eu un impact là-dessus. C'était un an après "Policy". On ne pouvait s'empêcher de penser que les quatre années suivantes seraient horribles, que des gens souffriraient. Et ça a été des années assez sinistres.

R&F : Vous avez récemment organisé des réunions publiques dans plusieurs villes américaines afin d'y débattre de sujets de société. Comment cela vous est-il venu ?

Will Butler : J'ai obtenu un master en politique publique à Harvard au printemps 2017, alors qu'on enregistrait "Everything Now" avec Arcade Fire. Mes camarades de classe bossaient pour le gouvernement mexicain, pour les Nations Unies au Pakistan ou en Iran. C'était très enrichissant. On ne se rend pas assez compte comme c'est incroyable de réunir des gens dans une pièce. Lorsqu'on fait un concert, certains viennent de loin pour nous voir, mais on joue surtout devant 5 000 personnes qui vivent dans un rayon d'une heure. L'art est important en soi, mais je savais que parmi ces gens, certains étaient forcément intéressés par la politique. À la fin des concerts, on joue "Wake Up" et ces gens vivent une expérience extatique. Je me suis dit qu'on pourrait les amener dans une autre pièce, plus intime, pour parler. On est en Floride ? Invitons ceux qui essaient de faire en sorte qu'à Tampa, on puisse voter après avoir fait de la prison. Environ 25% des Noirs de Floride ne peuvent pas voter. C'est pour ça que cette loi a été votée, et elle perdure. À New York, on a invité un élu pour parler de la prison de Rikers Island, où on envoie les gens qui sont arrêtés et en attente d'un procès. Des milliers de personnes qui n'ont commis aucun crime pourrissent là-dedans. Ça ne devrait pas exister. J'ai découvert que les gens qui viennent à nos concerts veulent changer les choses sans vraiment savoir comment. Ils ne veulent pas changer les choses à la John Lennon dans "Imagine". Ce n'est pas du rêve. Ils veulent un changement maintenant, pas seulement pour les générations futures. Cette génération a beaucoup de problèmes et c'est du boulot de découvrir comment les régler. Mais dans tous les comtés américains, des gens travaillent à ça.

Photo DR

R&F : Comment ces discussions ont-elles nourri votre album ?

Will Butler : La chanson "I Don't Know What I Don't Know" regarde ces rencontres du côté du verre à moitié vide. Elle exprime un désespoir pur. Elle parle d'être submergé par l'état du monde, par le fait qu'on ne sait plus quoi faire. C'est une émotion que je comprends et je prie pour qu'elle ne prenne pas le contrôle de trop de vies. "Close My Eyes" est l'étape suivante : plus ou moins, savoir quoi faire mais se dire que si on ne fait rien, après tout, ce n'est pas bien grave. Alors on n'est pas sûr de vouloir faire quoi que ce soit. Les thèmes des chansons se concentrent sur la tristesse et la désolation, et la musique vient contrebalancer cet aspect sinistre. Et ce contraste est directement inspiré des moments que j'ai passés avec ces gens. On parlait de désespoir, mais je pouvais sentir leur énergie.

R&F : L'ultime morceau, "Fine", fait référence à "The Lonesome Death Of Hattie Carroll" de Bob Dylan. En 1963, il expliquait le concept de privilège blanc à travers l'affaire William Zanzinger, un riche jeune Blanc, qui a tué Hattie Carroll, une serveuse noire. Sans raison. Il n'a pris que six mois de prison. Vous chantez que votre vie est "plus Zanzinger que Carroll." Vous vous en sentez coupable ?

Will Butler : Pas coupable, non. C'est un simple fait. Ce n'est pas ma seule manière de mesurer ma place dans la société, mais j'ai beaucoup plus de chances de ne pas aller en prison si je commets un crime que d'être tué sans raison. Je trouve que c'est important d'en avoir conscience. Je pense qu'on doit connaître la vérité et l'Histoire. Et on devrait se sentir

"Il s'agit juste d'une lettre qui vient de la banlieue." Le disque est traversé par une tendresse pour le passé, ce temps où l'on attendait encore des lettres ("We Used To Wait"). Le morceau le plus nostalgique s'intitule paradoxalement "Suburban War". Le narrateur pense aux amis d'enfance qu'il a perdu de vue. Il cherche leur visage dans chaque véhicule qu'il croise. Tous se sentent seuls. Butler paraît nostalgique de l'âge auquel ils avaient le temps — et le privilège — d'inventer une guerre des banlieues. "Wasted Hours" parle d'étés passés à regarder à travers la fenêtre, à se laisser porter par le vent. Il le confesse, lui et les siens sont toujours *"des enfants dans un bus en attente d'être libres."* Sur le final, Butler parle plus qu'il ne chante. *"Si je pouvais retrouver ça. Tout ce temps que nous avons gâché, je le gâcherais encore."* "The Suburbs" émeut car il évoque des images douces et fait d'un sentiment adolescent une œuvre d'art. Il valide ce souvenir de se sentir différent, d'avoir l'impression d'appartenir à un autre monde que sa banlieue ou sa station balnéaire chiante. Il évite de trop moquer l'adolescence, cet âge avant le moule où l'on est censé pouvoir choisir qui devenir. Ces histoires de guerres de banlieue ont beau sonner comme des analyses sociétales, elles sont surtout des rêveries d'ado. Elles sont une mise en danger fictive qui permet le réconfort et l'appréciation de son environnement. Comme la robe d'un saule pleureur permet de s'abriter d'une averse. Voilà peut-être pourquoi la banlieue US vote souvent républicain, pourquoi elle aime se faire peur avec des histoires de terroristes sur Fox News. Elle aime se faire peur pour ne pas s'ennuyer et pouvoir se réconforter. Personne ne recherche la sécurité s'il n'a jamais senti le danger. ★

coupable quand de terribles choses sont commises. Je ne crois pas particulièrement au péché originel, mais les gens commettent leurs propres péchés et nous avons la responsabilité de les réparer. Je ne me sens pas coupable mais je me sens responsable. J'ai tiré des bénéfices du système, mais le système baise beaucoup de monde. Il faut changer ça.

Ségrégation résidentielle

R&F : On parle parfois de l'esclavagisme comme du péché originel des Etats-Unis. Le premier vers de "Fine" évoque les esclaves du père fondateur George Washington. Le problème, c'est aussi le manque de nuances dans la manière dont on a raconté l'Histoire ?

Will Butler : Bien sûr. Dans la chanson, je cite Harry Washington, un des esclaves de George Washington. Né en Afrique de l'Ouest, emprisonné, emmené en Virginie, il s'est enfui et a combattu les Américains pendant la guerre d'indépendance, côté britannique. Parce qu'il voulait la liberté. Il a perdu. Il est allé vivre en Nouvelle-Écosse, au Canada. Mais les Britanniques le traitaient comme de la merde. Alors, avec mille de ses compagnons d'infortune, il est parti en Sierra Leone où il a fondé une ville. Le dernier morceau d'Histoire à son sujet, c'est qu'il a lancé un soulèvement contre les Britanniques là-bas. On l'a attrapé, envoyé en exil et il a disparu. C'est une histoire importante que l'on devrait connaître. Plutôt que de vouer un culte aveugle à George Washington.

R&F : Dans le clip de "Surrender", vous citez George Floyd et d'autres victimes noires de la police américaine. "The Suburbs" étudiait la banlieue américaine, qui s'est en partie construite en excluant les familles noires. Quel rôle jouent les banlieues dans le racisme aux États-Unis ?

Will Butler : Elles sont une expression et une continuation du racisme. La politique de banlieue découle de la même source que toutes les autres politiques raciales. C'est un mal profond. Il y avait quelques familles noires où j'ai grandi, mais j'avais très peu de camarades de classe noirs ou latinos. La ségrégation résidentielle est encore en vigueur. New York est une des villes où cette ségrégation est la plus évidente, notamment au niveau des écoles.

R&F : Comment expliquez-vous que les banlieues fascinent autant ? Qu'on y situe autant de films, de séries, de livres de Stephen King ?

Will Butler : Un élément de réponse serait que c'est associé aux nouveaux riches, une catégorie de gens que personne n'a jamais aimés dans l'Histoire. Ce ne sont pas des aristocrates qui sortent de Princeton. Ce sont des gens sans histoire. Les gens sont parfois troublés par les endroits sans aucune histoire. Comme si ces lieux n'existaient pas totalement. J'ai aimé grandir en banlieue mais je sentais que c'était un lieu qui manquait d'Histoire. Je suis heureux d'élever mes enfants à Brooklyn, mais en fait, je suis dans le sud de Brooklyn. C'est plus proche de la plage que de Williamsburg. D'une certaine manière, c'est banlieusard…

> J'ai beaucoup plus de chances de ne pas aller en prison si je commets un crime que d'être tué sans raison

Remplacer la peur par la colère

R&F : Comment la banlieue américaine a-t-elle vécu le confinement ?

Will Butler : Pendant le confinement, il y a surtout eu beaucoup de manifestations Black Lives Matter. Qu'il y en ait même en banlieue, c'était dingue. On est à un moment politique qui pourrait changer ma vision des banlieues. Il y a des gens comme ça partout, mais mon expérience de la banlieue jusqu'à présent est qu'on y trouve plutôt des gens qui s'intéressent à leur propre argent et leur propre bien-être. Je suis curieux de voir ce qui va se passer lors des élections…

R&F : Sur "Not Gonna Die", vous intimez aux gens d'arrêter de penser qu'ils risquent d'être tués par un terroriste, une bombe ou un réfugié, sachant qu'ils mourront plus probablement à l'hôpital. Comment ce titre est-il né?

Will Butler : Ça vient des attentats du Bataclan. Des amis d'amis étaient présents. Depuis ce jour, on pense à ce genre de choses à chaque concert. Quelques semaines plus tard, je faisais mes courses de Noël à New York, sur la 5ème avenue. J'allais chez Sephora acheter un cadeau pour ma femme et sa sœur. Il y avait beaucoup de monde et je me suis dit : *"Et si quelqu'un commençait à tirer sur tout le monde ?"* Ça m'a rendu furieux. *"Putain, ça a marché. J'ai peur. Ça y est."* Certains partis politiques faisaient encore plus peur aux gens en expliquant que c'était pour ça qu'il ne fallait plus accueillir d'immigrés. Et… je ne pouvais pas avoir seulement peur. Pour continuer à fonctionner, j'ai dû remplacer la peur par la colère. Ce n'est pas terrible comme fonctionnement, mais ça a donné ce morceau.

R&F : Sur "Close My Eyes", vous chantez *"I'm tired of waiting for a better day. But I'm scared, and I'm lazy, and nothing's gonna change."* Que pouvez-vous faire, vous, pour rendre le monde meilleur ?

Will Butler : Déjà, bien élever mes enfants. Aussi conservateur que cela puisse sonner. Puis améliorer mon quartier, ses écoles. Et même ça, c'est très compliqué. Partout dans le monde, des gens meurent aussi pour des raisons totalement idiotes. J'essaie de voir comment faire en sorte que moins de gens meurent pour des raisons idiotes. Je pense que c'est un bon début.

RECUEILLI PAR THOMAS ANDRÉI

PEOPLE
FOR
PEACE

“Double Fantasy” est paru le 17 novembre 1980, John Lennon a été assassiné le 8 décembre

JOHN LENNON
L’ÂGE DE VÉRITÉ

Anniversaire oblige, les chansons de John Lennon, né il y a huit décennies et abattu en bas de chez lui il y aura bientôt quarante ans, font l’objet d’une **nouvelle compilation**. Une piqûre de rappel pour les fans collectionneurs et une belle entrée en matière pour les plus jeunes.

PAR JEROME SOLIGNY

ON NE DIRAIT PAS COMME ÇA, MAIS LE 9 OCTOBRE 2020, JOHN LENNON AURAIT DU AVOIR QUATRE-VINGTS ANS. Universal, qui détient les droits de son back-catalogue depuis la chute de l’empire EMI, n’allait pas passer sous silence cet anniversaire et a publié, ce jour-là, “Gimme Some Truth”, un best of qualifié de *définitif*. Sauf qu’ici, les fans du fondateur des Beatles ont régulièrement payé pour le savoir (depuis “Shaved Fish” en 1975, une bonne douzaine de compilations de taille variable ont été commercialisées), le terme *définitif* est trompeur. Pour ne pas écrire franchement abusif. Tant que la musique se vendra et que les mélomanes se souviendront de lui, les chansons de John Lennon seront réagencées, repackagées et remises sur le marché. Les visuels changeront, le son sera amélioré, les textes accompagnateurs seront peut-être meilleurs, mais le jeu en vaudra la chandelle. Car Lennon, qui a beaucoup fasciné les amateurs de rock, continue de briller. Il faut dire que l’enfant bien élevé de Liverpool, le rock’n’roller en cuir de Hambourg, le leader sarcastique en costume-cravate du plus fantastique groupe pop de l’histoire du genre, le baba rondement lunetté des années studio, le génie fumeux de la fin des années soixante, le gauchiste (à plumer) du début de la décennie suivante, l’amour de la vie de Yoko Ono en qui il avait (re)trouvé toutes les femmes qui l’avaient subjugué (à l’exception notable de Brigitte Bardot) et bien d’autres encore, le pochtron du “Lost Weekend”, le rangé des spotlights à la naissance de son deuxième fils et le plus célèbre des artistes de la musique assassinés (alors qu’il remettait sa carrière sur les rails) était tout un poème. Un roman, même. Et d’ailleurs, la dernière fois que la rédaction de ce magazine lui a accordé la place qu’il mérite, c’était dans un hors-série (le numéro 21, paru en 2005). Mais pour l’heure, histoire de sortir des sentiers battus et d’éviter le survol de trop haut (dont on revient le plus souvent mécontent car on n’a rien pu voir), le choix a été fait de privilégier trois angles ; des détails qui bien sûr n’en sont pas car chez lui, rien n’était anodin.

La discothèque (idéale)

Grande gueule au micro des journalistes pendant l’ascension des Fab Four, conférencier en pyjama qui donnait audience avec sa douce (et guitare en pognes), dans des chambres d’hôtel enfumées, et recordman des interviews qui traînaient en longueur à la fin de sa vie, John Lennon n’a jamais caché qu’à l’adolescence, comme un paquet d’apprentis-musiciens british de la génération qui était la sienne, c’est surtout les singles d’Elvis Presley qui lui avaient tourné les sangs. On le croit, mais en rappelant que l’Ecossais Lonnie Donegan, roi du skiffle outre-Manche dans les années cinquante, a été le premier à trouver grâce à ses oreilles de mélomane pressé de reproduire sur sa première guitare (une Gallotone Champion livrée par la poste, accompagnée d’une méthode) les accords des chansons dans le vent. Improbable mélange de blues, de jazz et de folk, le skiffle avait l’avantage de se jouer sur des instruments rudimentaires, ce qui a bien évidemment contribué à sa popularité chez les gamins anglais de l’après-guerre ; ceux qui — comme les futurs Beatles — n’ont pas connu la faim, ne disposaient, évidemment, que de peu d’argent de poche.

Photo Ron Howard/ Getty Images

Lennon estime qu'il est temps de retourner en studio

Que la capacité de Paul McCartney et George Harrison à jouer des chansons que John possédait généralement en disque (mais que, n'en connaissant pas les accords ou les paroles, il ne maîtrisait pas lui-même) lui ait permis de rejoindre les Quarrymen en dit long sur la personnalité opportuniste de Lennon. Ainsi, à l'été 1957, à la fête de St Peter's Church à Woolton, alors qu'il était à peu près capable de se débrouiller avec "Baby Let's Play House", popularisée par Elvis Presley (mais écrite par Arthur Gunter), ou "Come Go With Me" des Del-Vikings (signée Clarence Quick), Lennon ne s'est pas frotté à "Lucille" (Little Richard). A la six-cordes, McCartney, qui lui a été présenté ce 6 juillet-là, les connaissait déjà sur le bout des doigts. Quelques mois après, les deux amis allaient fouler la même scène et, cette fois, Paul, qui ne deviendra bassiste que plus tard (à la défection de Stuart Sutcliffe) va impressionner John en jouant parfaitement "Guitar Boogie", l'instrumental composé par Arthur Smith onze ans plus tôt. Au passage, alors que McCartney est généralement considéré comme *le* fan de Buddy Holly au sein des Beatles (il fera l'acquisition de la part éditoriale générée par l'exploitation du catalogue du binoclard de Lubbock en 1976), il faut préciser que John n'en était pas moins dingue. Et aussi, l'Américain assumait sa myopie (il portait des lunettes sur scène et sur les photos), ce que l'Anglais, pas emballé par son physique et qui n'avait pas envie d'en rajouter, ne fera que quelques années plus tard. Si certains passaient à la radio, les singles américains (qui tournaient encore en soixante-dix-huit tours et étaient vendus dans de vulgaires pochettes en papier), mettaient parfois des semaines à traverser l'Atlantique. Composé par Bill Justis et Sidney Manker, l'instrumental "Raunchy", paru fin 1957 aux USA, n'est parvenu aux oreilles de John Lennon qu'au début de l'année suivante. Après avoir constaté que George Harrison, un copain de Paul McCartney qu'il trouvait un peu trop jeune, était capable de jouer ce titre les doigts dans le nez et de la malice plein les yeux, l'aîné des trois a recruté le gamin à condition que — on n'allait l'apprendre que plus tard — sur le plan du songwriting, il ne s'implique qu'à dose homéopathique. Coup du sort, lors de leur première séance d'enregistrement, l'été suivant (aux rudimentaires Phillips Sound Recording Services, à Liverpool), le titre original que les Quarrymen enregistreront sera "In Spite Of All The Danger", attribué à McCartney et... Harrison. De même, quand les Beat Brothers (presque les Beatles mais pas tout à fait — Pete Best était encore à la batterie), alors backing-band de Tony Sheridan, enregistreront avec lui en Allemagne en juin 1961, c'est "Cry For A Shadow", un instrumental (un pastiche du groupe de Cliff Richard en vérité) de John Lennon et du *petit* George Harrison, qu'il mettra en boîte pour son compte.

Par ailleurs, il faut se souvenir que si la discothèque (idéale) de John et leur passion commune pour le skiffle et les pionniers du rock ont été le ciment des fondations des futurs-Beatles, les jolies filles et l'humour ont aussi contribué à le rapprocher de Paul et George. Pour eux et en ce temps-là, la femme parfaite était notre Brigitte Bardot, que Roger Vadim avait créée en 1956 en chamboulant tous les codes de la sexualité au cinéma, et John demandera à Cynthia Powell — sa petite amie d'alors, puis première épouse (et mère de Julian) — de ressembler, au moins sur le plan de la coiffure. Enfin (et, une fois encore, comme d'autres jeunes gens de sa génération), Lennon, à l'instar de McCartney et Harrison, a passé son adolescence à se marrer en écoutant The Goon Show, l'émission comique de Spike Milligan, Harry Secombe et Peter Sellers, diffusée par la BBC, qui inspirera fortement les Monty Python. Les Beatles, John en tête, citeront régulièrement le show et ses trois humoristes comme influences majeures, et si la drôlerie n'a caractérisé qu'assez peu de chansons du groupe, la plupart de leurs conférences de presse, en pleine beatlemania, ont été prétextes à se fendre la poire, d'abord entre eux (pour adoucir le pensum), et tant mieux si les journalistes présents goûtaient leur humour. Par la suite,

Photo Tom Hanley © Yoko Ono - DR

les Beatles sympathiseront avec Peter Sellers (Ringo Starr fera même le guignol au grand écran avec lui), un rapprochement naturellement facilité par le fait que George Martin produisait les enregistrements du comique (de sketches et de chansons), dont les prestations au cinéma, en tant qu'inspecteur Clouseau, allaient rosir les années soixante.

Un genre de confinement parmi les vivants

Une orchidée

Si on en sait beaucoup à propos de "Plastic Ono Band" et "Imagine", les deux premiers albums de John Lennon après les Beatles — les enregistrements expérimentaux de la fin des années soixante étaient attribués au couple —, coproduits avec Phil Spector et Yoko Ono, respectivement parus en 1970 et 1971, et qui ont fait l'objet de documentaires disponibles en DVD (le premier dans la série "Classic Albums" chez Eagle, et le second, "Gimme Some Truth", agencé par Andrew Solt en 2000), un flou plus ou moins artistique caractérise la confection de "Double Fantasy". Œuvre commune également, ce disque est toutefois considéré comme le dernier de John paru de son vivant.
En 1980, après s'être consacré quasi exclusivement pendant cinq ans, dans leur appartement avec vue imprenable sur Central Park, à son fils Sean, Lennon estime, histoire de mettre en boîte la poignée de chansons esquissées au cours d'un séjour aux Bermudes, qu'il est temps pour lui de retourner en studio. De son côté, Yoko, restée à New York, a aussi amassé des bribes de morceaux prêts à être développés. En constatant que les B-52's avaient cartonné avec "Rock Lobster", dont les similitudes vocales avec certains enregistrements de son épouse sont flagrantes, John a considéré qu'en tant que singer-songwriter, elle devait être aussi de la partie. A la (co) production, le couple choisit Jack Douglas (Aerosmith, Cheap Trick) dont le challenge, selon lui, sera de faire sonner les chansons, avec des musiciens et à Hit Factory (à New York, ville préférée par Yoko à Los Angeles où John avait dérivé grave pendant son "Lost Weekend"), mieux que les démos qu'il a trouvé superbes. A la demande de John Lennon, le producteur va monter un groupe de requins talentueux dont Yoko Ono a exigé de connaître la date de naissance. Certains, au thème astral jugé douteux, vont être évincés. Hugh McCracken (qui a travaillé avec Paul McCartney, mais a refusé d'intégrer Wings) et Earl Slick sont aux guitares (celles que John ne joue pas...) et Andy Newmark, qui tournait avec Roxy Music lorsqu'il a appris que ses services étaient requis, tient la batterie. Pressenti à la basse, Willie Weeks, alors en plein enregistrement avec George Harrison, a été remplacé par Tony Levin. Après quelques répétitions, en partie au Dakota, dans l'appartement très spacieux des *Lennono*, les séances de studio démarrent

dans la bonne humeur début août et vont se poursuivre jusqu'à l'automne. Le groupe tourne bien et joue live (John demandera souvent à Newmark de *"frapper comme Ringo"*), le patron est concentré sur son objectif et Jack Douglas réalise très tôt qu'il y a plusieurs tubes potentiels dans le lot de chansons, dont les deux premières qui sortiront en single : "(Just Like) Starting Over", la bien nommée, et "Woman". Bien sûr, les morceaux de John sont les plus cohérents du disque, et ceux de Yoko ont un côté avant-gardiste qui n'enchantera pas les fans les plus conservateurs de l'ex-Beatle. Mais ce choix était le leur et, à en croire les musiciens présents, chacun des deux a soutenu l'autre au moment de travailler sur leurs chansons respectives. Egal à lui-même, Lennon ne va pas aimer entendre sa voix isolée sur les pistes et ne consentira à l'écouter qu'une fois doublée (voire triplée...) et avec, dessus, ce delay à la Presley qu'il affectionnait. A la fin des séances, après s'être assuré que le travail du jour était terminé, il fume un peu d'herbe, prouvant à tous que sa vie d'excès de folie était bien derrière lui. Au final, aucun guest ne se distingue sur "Double Fantasy", mais deux membres de Cheap Trick (Rick Nielsen à la guitare et le batteur Bun E Carlos) ont été invités à enregistrer les premières versions de "I'm Losing You" (de John) et "I'm Moving On" (de Yoko). Les raisons de leur éviction du disque sont assez obscures (le groupe de "Double Fantasy" a rejoué les deux titres avec les prises des Cheap Trick dans le casque), mais il se raconte que John aurait été agacé par le fait que les deux musiciens déclarent à "Rolling Stone" qu'ils avaient participé à ces séances qu'il souhaitait discrètes. Quant à Yoko, elle aurait estimé qu'associer son mari à ce groupe de l'Illinois était faire trop d'honneur à ce dernier. "Double Fantasy", dont le titre est le nom d'une orchidée, est paru le 17 novembre 1980 sur le label de David Geffen. Il s'est classé en tête des charts de chaque côté de l'Atlantique. John Lennon a été assassiné le 8 décembre. Puisqu'il avait finalement obtenu sa fameuse carte verte, une tournée était prévue, et même des enregistrements, en Angleterre, l'année suivante. Le meurtrier (dont on évite toujours d'écrire le nom car il ne le mérite pas) est toujours derrière les barreaux d'une prison, quelque part à l'est de Buffalo. Yoko, qui, côté santé, fin 2020, n'est pas au top, a œuvré pour qu'il en soit ainsi.

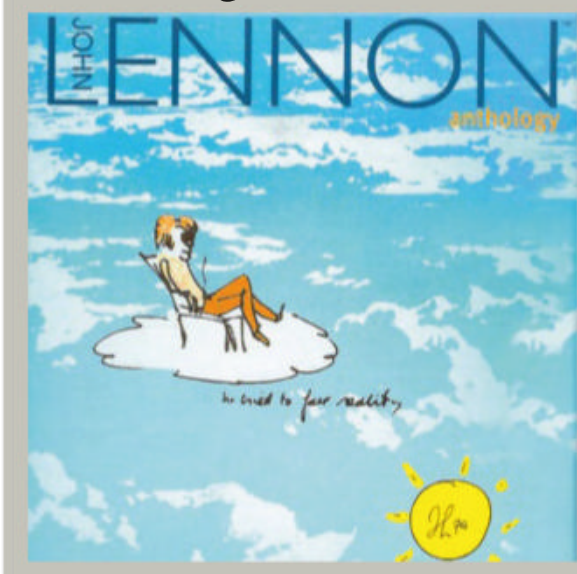
La liste des ordures

John Lennon n'était pas Nostradamus, mais il avait incontestablement du pif. Ses préoccupations des années soixante-dix, tapies dans beaucoup de textes de chansons de "Gimme Some Truth", cinglent encore aux oreilles et aux esprits aujourd'hui. D'abord, et même s'il se voyait comme une sorte de Howard Hugues et non pas victime d'une pandémie vicelarde, John, comme rappelé plus haut, a bel et bien vécu un genre de confinement durant la seconde moitié de sa dernière décennie parmi les vivants. Il sortait très peu et, lorsqu'on sonnait à sa porte, il lui arrivait de ne pas répondre. Il était occupé, entre ses quatre murs, à paterner. Il avait, aux sens propre et figuré, bien assez de pain sur la planche. Ironiquement, "Instant Karma!" de 1970, alors que Lennon n'incitait évidemment pas au respect des gestes barrières, était un appel à la responsabilité de chacun par rapport au fait qu'un acte a, le plus souvent, des conséquences immédiates. En chantant, dans "Cold Turkey", l'héroïne nocive alors réservée à une élite, il ne se doutait pas qu'elle ferait des ravages incoercibles partout dans le monde un demi-siècle plus tard. Souvent confus (dans "Revolution", des Beatles, il hésitait à prendre parti), le positionnement politique de John Lennon attestait de son scepticisme : sur le papier *"donner le pouvoir au peuple..."* apparaissait comme une riche idée, mais il laissait aussi entendre : *"...à condition qu'il s'en montre digne."* Terriblement d'actualité. Quant à *"donner une chance à la paix"*, c'était un slogan/ vœu tellement pieux qu'il a préféré le balancer sur un air de comptine. Dans une de ses dernières et plus belles confessions, John demandait effectivement que le monde soit moins hypocrite (qu'on lui *"donne de la vérité"*), mais il reconnaissait devoir commencer par effectuer ce travail sur lui-même. Et puis, les jeux de la vie et de l'esprit ("Mind Games") qui l'ont turlupiné jusqu'à la fin, ainsi que ses déclarations d'amour sans filtre ("Woman", "Oh My Love", "Beautiful Boy"…), avaient un parfum d'éternité qu'elles ont conservé. Après une enfance troublée, avoir mené les mythiques Beatles et surfé sur des lames de fond, John Lennon avait trouvé une forme de paix (en *"regardant les roues tourner"* de haut) et si on ne peut exclure, de son avenir escamoté, un éventuel retour sur scène, pour une bonne cause, avec ses fils, et pourquoi pas les trois autres de Liverpool, on devine qu'il aurait simplement aimé *"devenir vieux"* avec sa brune, vivre des *"Joyeux Noël"* (tout en doutant que les guerres cessent un jour) avec les siens. Et puis, on imagine, même sans piano blanc et sans Yoko pour tirer les rideaux, qu'il aurait très certainement gueulé à la face de tous les pollueurs, politicards véreux, racistes, intégristes, violeurs d'enfants, cogneurs de femmes *("les négresses du monde"* les appelaient-ils), etc. La liste des ordures est longue et on se demande, jusqu'à aujourd'hui, comment elles font pour dormir aussi bien, voire mieux, que Paul McCartney. ★

Album *"Gimme Some Truth" (Universal) - CD, double CD (+ Blu-ray audio), Blu-ray, double et quadruple vinyle*

Le positionnement politique de John Lennon attestait de son scepticisme

La fièvre John



"Gimme Some Truth" possède des qualités, notamment sur le plan sonore, mais à ce jour, la "John Lennon Anthology", publiée par Capitol/ EMI en 1998, reste la compilation la plus attrayante et incontournable de l'ex-Beatle. Elle abrite quatre CD agencés de façon chronologique (par période de la carrière de John) et un épais livret dans lequel Yoko se livre. De nombreuses démos, prises alternatives et chansons rares sont proposées dont les versions de "I'm Losing You" et "I'm Moving On", signalées dans l'article et jouées avec deux membres de Cheap Trick. A noter également qu'en 2010, EMI avait déjà publié une compilation quatre-CD intitulée "Gimme Some Truth" et que l'imposante "John Lennon Signature Box", le coffret blanc incluant *la totale* (huit albums officiels plus deux CD complémentaires), disponible la même année, ne l'est plus depuis que la major a coulé.

Photo Peter Fordham © Yoko Ono - DR

“Les Français ont dû trouver cela exotique ! ”

THE DIVINE COMEDY

Un coffret monstrueux, réunissant rien de moins que **vingt-quatre CD** truffés d’inédits et de raretés, englobe trois décennies de musique merveilleuse. Trente ans de bonheur avec The Divine Comedy. Retour sur une carrière exemplaire avec **Neil Hannon**, par téléphone, Covid oblige...

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

DE LA GÉNÉRATION BRITPOP, NEIL HANNON A ÉTÉ LE PLUS GRAND AVEC JARVIS COCKER. Mais The Divine Comedy, moins rock et moins glam que Pulp, est allé plus loin dans la délicatesse. Des cordes partout, des mélodies sophistiquées et des paroles à faire pâlir Ray Davies en personne, ce fut, à quelques rares exceptions près, un parcours sans faute. Vénéré par les fous de pop orchestrale et ambitieuse, Neil Hannon évoque sa carrière sans équivalent. Derrière ses airs de dandy romantique l’Irlandais est en fait un homme simple qui aime se moquer de lui-même et finit chacune de ses phrases par un grand éclat de rire : il n’est pas du genre à se prendre au sérieux. Mais sa discographie, de “Liberation” à “Foreverland” en passant par “Promenade”, “Casanova” ou “Absent Friends”, est tout sauf une blague.

Photo Raphael Neal - DR

ROCK&FOLK : Ce coffret célèbre trente ans de The Divine Comedy. Peu de musiciens peuvent se targuer d'avoir connu une carrière aussi longue…
Neil Hannon : Je pense que si j'ai eu une aussi longue carrière, c'est parce que j'ai refusé de disparaître. A mon avis, beaucoup de musiciens abandonnent trop facilement. Je suppose que j'ai sorti des albums suffisamment idiosyncratiques pour développer un socle de fans fidèles. Et ces fans ne sont jamais partis. Donc, j'ai eu de la chance.

R&F : Particulièrement en France…
Neil Hannon : Oui, je ne sais pas trop pourquoi, sans doute parce que mon esthétique est très européenne, et que je chante des choses très anglaises. Les Français ont dû trouver cela exotique !

R&F : Retour au début : quelle musique écoutiez-vous adolescent ?
Neil Hannon : Je suis passé par plusieurs phases, comme la plupart des adolescents. J'ai commencé avec Nik Kershaw, puis je me suis acheté "Lexicon Of Love" de ABC. Ensuite, je suis devenu obsédé par Peter Gabriel en solo. Après, il y a eu "Hounds Of Love" de Kate Bush, un album que j'ai écouté en boucle et qui a énormément compté pour moi : c'est le disque le plus important de ma vie. Il m'a appris qu'on pouvait faire de la pop avec des cordes, presque de la musique de chambre. Cela a totalement changé mon sens des perspectives. Et il y a eu U2 — j'avais quinze ans —, qui m'a fait découvrir le rock avec des guitares, après quoi je suis passé à REM, My Bloody Valentine, les Smiths et les Pixies, que j'ai adorés. Et j'ai également eu ma phase shoegazing : j'aimais beaucoup Ride et Slowdive.

Seul avec mon gin tonic

R&F : On vous aurait plutôt imaginé écouter les Kinks, les Walker Brothers ou Burt Bacharach…
Neil Hannon : Il m'a fallu beaucoup de temps avant de découvrir tout cela. Mais j'ai voulu tout explorer. Je pense que si j'ai fini par faire les disques que j'ai faits, c'est parce que je voulais créer une musique que je n'avais jamais entendue.

R&F : Quand est sorti "Liberation", c'était l'époque du grunge et de la Britpop, avec beaucoup de grosses guitares alors que vous utilisiez du violoncelle, du clavecin et des quatuors à cordes… Vous êtes-vous senti isolé ?
Neil Hannon : Je l'étais (*rires*) ! Le grunge ne m'a jamais intéressé. En Angleterre, il y avait le premier Suede, que je trouvais brillant, et Saint-Etienne, qui était un grand groupe, mais trop cool pour l'époque. Et puis Blur est arrivé, ensuite, Oasis. Et moi j'avais "Liberation" et

"Je voulais créer une musique que je n'avais jamais entendue"

Photo Westenberg - DR

“Les défauts des gens m’intéressent, mais les miens sont ennuyeux…”

“Promenade” et je me suis trouvé mon petit public, mais je ne pouvais pas lutter avec ces poids lourds. Avec “Casanova”, je suis vraiment entré dans la danse. Je voulais en être. Mais il n’y avait pas réellement de camaraderie, et j’étais un solitaire complet, timide, seul avec mon gin tonic dans les fêtes. J’écoutais Scott Walker et aussi Michael Nyman, que j’avais découvert via les films de Peter Greenaway, que je ne pourrais d’ailleurs plus supporter aujourd’hui…

R&F : Il paraît que vous lui avez envoyé “Liberation” pour le supplier de ne pas vous attaquer en justice ?
Neil Hannon : Oui, c’est vrai ! J’étais allé le voir en concert, je lui ai donné mon disque et je lui ai dit : *“Voici mon album, s’il vous plaît, ne me faites pas de procès…”* Et des années plus tard, il m’a dit :*“Mais ça ne ressemblait en rien à mon travail* (rires) !” Pour en revenir à la Britpop, quand j’ai commencé à avoir des morceaux dans les charts, j’ai voulu en avoir d’autres. Mais c’était très conflictuel pour moi parce que je ne voulais pas faire que des tubes, je voulais faire de *l’art*. Le problème, c’est que dans le même temps, j’adorais la pop stupide…

R&F : Sur chacun de vos disques, il y a un équilibre inédit entre mélodrame et humour.
Neil Hannon : Je peux être très sérieux, mais j’ai une tendance à voir le côté drôle des choses. Si on ne distingue pas l’absurdité de la vie, alors on ne voit pas la vie. J’aime la musique dramatique, et il m’arrive d’en écrire, mais dans la vie, les drames me terrifient. Je déteste la confrontation et le conflit. Donc, j’écris sur des petites choses tristes. Comme “Lady Of A Certain Age”. Ce qui m’intéresse, c’est d’évoquer des sujets importants dans des petites circonstances. Les défauts des gens m’intéressent, mais les miens sont ennuyeux…

R&F : Vous avez sorti un album rock en 2001, “Regeneration”, qui détonne dans votre carrière. Qu’en pensez-vous aujourd’hui ?
Neil Hannon : C’est un album beaucoup plus sérieux que les précédents, mais en réalité, la réponse est simple : la Britpop disparaissait, et je ne voulais pas couler avec elle. Alors j’ai pris le producteur à la mode, Nigel Godrich (Radiohead), un type sympa, et un nouveau groupe que j’ai viré ensuite (*rires*) ! Les pauvres musiciens n’y étaient pour rien. Je n’allais pas très bien à l’époque. J’avais voulu laisser plus de liberté au groupe, puis je me suis dit :*“Attends, ce n’est plus The Divine Comedy !”*

R&F : Car The Divine Comedy n’a jamais été un groupe…
Neil Hannon : Non, pas vraiment, c’est le moins qu’on puisse dire (*rires*). Mais “Regeneration” n’a pas fait de The Divine Comedy un groupe de stades. Quand je le réécoute, je ne me sens pas très connecté. Heureusement, j’ai décidé de revenir dans ma maison préférée, qui est celle de Scott Walker.

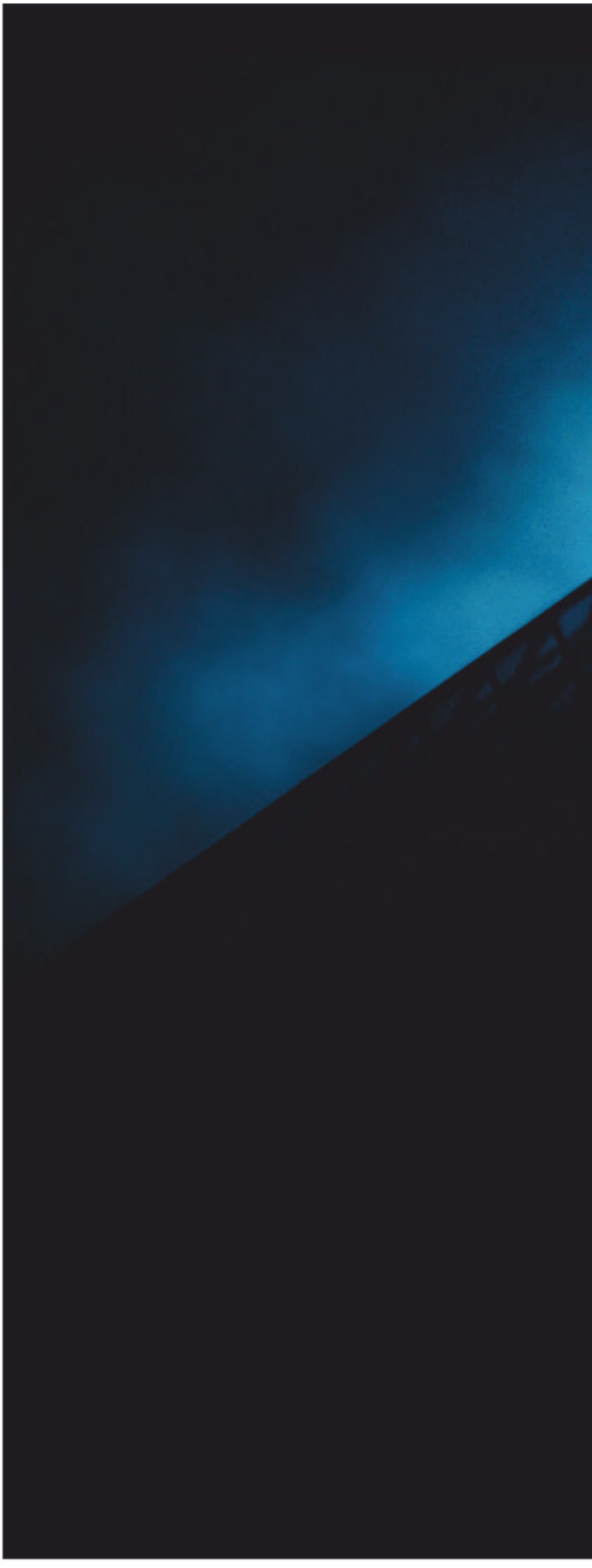


Photo Westenberg - DR

Le Top Ten de The Divine Comedy par Neil Hannon

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photo Ben Meadows - DR

“J’adore la grandiloquence”

“Tonight We Fly”

Le premier classique du groupe, incontournable en concert.

“Je l’ai écrite après avoir vu ‘Le Festin De Babette’, un soir de Noël. Le reste de ma famille était allé se coucher, le feu dans la cheminée s’éteignait, je me sentais bien. J’ai trouvé ces paroles qui allaient parfaitement à la musique que j’avais composée auparavant. Cette chanson me fait toujours penser à mon père qui se plaignait que je jouais toujours la même chose encore et encore. J’adore la suite d’accords, circulaire, qui finit par revenir au point de départ. J’étais en pleine influence Michael Nyman. Et le rythme en cavalcade m’a été inspiré par ‘Poupée De Cire, Poupée De Son’, de France Gall. Je l’ai même repris plus tard pour ‘Something For The Week-End’.”

“Europe By Train”

Instrumental incroyable à l’esprit très Mitteleuropa rythmé par un bruit de locomotive.

“Je sortais de ma phase indé donc c’est plein de bruit de guitares, et cette boîte à rythmes folle qui imite le bruit du train et qui passe à travers une pédale de distorsion. Et quand la mélodie démarre et que la mandoline arrive, ça devient autre chose. J’adore cette suite d’accords, très lente, qui semble ne jamais s’arrêter. Cela m’est venu d’un voyage en train que j’avais fait avec un ami lorsque j’étais jeune, et qui n’avait duré qu’une semaine car nous n’avions pas assez d’argent pour aller plus loin.”

“The Frog Princess”

Un chef-d’œuvre entre grandiloquence et humour, ponctué de sifflements façon Micheline Dax.

“J’aime beaucoup cette chanson, mais je regrette ces paroles brutales adressées à une ancienne petite amie. J’ai du mal à la réécouter aujourd’hui, mais sinon, c’est une bonne mélodie”

“The Booklovers”

Une ode à la littérature qui aurait pu être prétentieuse, mais qui ne l’est jamais.

“C’est la chanson que les critiques m’ont le plus reprochée. C’est peut-être un peu prétentieux quand même (rires). *Mais je n’ai pas lu la moitié des livres que je cite. Il faut dire qu’il y en a une cinquantaine ! J’aime la mélodie et le refrain qui est digne des Walker Brothers, mais cette liste de livres, je la regrette un peu. Pour moi, c’était surtout l’histoire d’un couple qui tombait amoureux dans une librairie, comme cela pourrait arriver dans un film de Woody Allen.”*

“The National Express”

L’un des premiers morceaux de Neil Hannon à avoir percuté les charts anglais.

“C’est sans doute l’un de mes rares morceaux qui ait rencontré beaucoup de succès en Angleterre et en Irlande. Je m’en suis un peu lassé. J’ai une relation amour/ haine avec cette chanson, je dois faire avec. Mais j’ai adoré quand elle est passée à la radio ! Et puis elle a ce truc orchestral très sixties, et la production est très bonne.”

“Absent Friends”

L’un des nombreux chefs-d’œuvre de l’album du même nom.

“J’aime beaucoup cette chanson, sa construction, et je voulais arriver au niveau de Scott Walker lorsqu’il chantait ‘Mathilde’ ou ‘Jackie’. On m’a reproché une approche grandiloquente, mais j’adore la grandiloquence dans la musique. Je n’y peux rien.”

“Our Mutual Friend”

Le morceau le plus émouvant de toute la carrière de The Divine Comedy. Impossible de s’en remettre.

“Ce qui est amusant avec ‘Our Mutual Friend’, c’est que, dans le fond, c’est une chanson pop assez ordinaire, mais c’est tellement épique, les paroles, la musique, qu’elle prend une dimension tragique. C’est comme un petit film. J’adore ce genre de chanson, avec beaucoup de détails, comme Ray Davies savait en faire.”

“Laika’s Theme”

Merveilleux instrumental sur la chienne Laika envoyée dans l’espace.

“Vous aimez les instrumentaux ! Parfois je me sens coupable de mettre un instrumental sur un album parce que cela peut vouloir dire que j’ai raté l’opportunité d’y coller des paroles. Mais là, j’ai viré les textes parce que je pensais que cela allait nuire à la musique.”

“Lady Of A Certain Age”

L’un de ses plus grands morceaux, décrivant l’errance d’une femme âgée sur la Côte d’Azur, qui tente de séduire des jeunes hommes en mentant sur son âge. Le texte est un chef-d’œuvre absolu.

“Pour moi, la musique est très française, et je voulais qu’elle le soit à cause du sujet. Mais encore une fois, c’est comme un film. Les paroles ont été compliquées à écrire, puis lorsque j’ai imaginé que cette femme était veuve, tout s’est débloqué. J’avais envisagé de la donner à Jane Birkin, avec qui j’ai travaillé, mais je me suis dit qu’elle pourrait mal le prendre, alors je l’ai gardée pour moi, et j’ai bien fait (rires) !”

“To The Rescue”

La merveille de “Foreverland”, qui sonne comme une histoire d’amour déchirante même si, manifestement, ce n’est pas le cas.

“A l’origine, ce devait être une chanson très synthpop, puis j’ai décidé d’en faire quelque chose ressemblant plus à ce qu’écrivait Serge Gainsbourg dans les sixties, et cela a parfaitement fonctionné, avec ce petit riff rythmique de guitare un peu comme dans ‘Sous Le Soleil Exactement’. Avec ma femme, nous vivons dans la campagne de Dublin, et elle ne cesse d’adopter des animaux. A tel point que j’en étais jaloux. Alors j’ai écrit cette chanson.”

“Je vais vous laisser pour regarder un peu de football”

R&F : Ce qui a débouché trois ans plus tard sur le chef-d’œuvre “Absent Friends”. En aviez-vous conscience lorsque vous l’avez achevé ?
Neil Hannon : J’ai du mal à parler de mes disques, mais ce qui est certain, c’est que j’ai réussi à enregistrer exactement ce que j’avais en tête, et je suis allé très loin. De ce point de vue, c’est sans doute mon meilleur album. Ce que j’entendais dans ma tête est sur le disque. C’est très rare. Même si je pense que j’aurais dû faire “Billy Bird” différemment.

R&F : Les concerts au Grand Rex étaient grandioses. Il semblait impossible de recréer le disque sur scène et vous y êtes pourtant parvenu.
Neil Hannon : Malheureusement, nous avons dû arrêter très vite car nous perdions de l’argent : il y avait trop de musiciens. Mais c’était fabuleux.

R&F : Avez-vous eu à l’époque l’impression d’avoir atteint un niveau insurpassable ? Le disque suivant a-t-il été difficile à réaliser ?
Neil Hannon : Je n’ai jamais réfléchi comme ça. Tout simplement parce que j’aime vraiment ce que je fais. Si j’avais sorti le plus grand disque de l’histoire de la pop, je n’aurais aucun problème à en attaquer un autre parce qu’en fait, j’adore faire des disques ! Et puis, pour dire la vérité, je m’en fiche un peu de ce que pensent les gens (*rires*). Quand je suis en train d’écrire dans ma petite pièce, je ne pense pas à vous, les gars ! Tout ce qui m’intéresse, c’est de m’amuser en créant des chansons.

Ce disque un peu cinglé

R&F : “Foreverland” (2016) est un grand disque, sorti après six ans de silence. Que s’est-il passé ?
Neil Hannon : J’ai participé à différents projets, je me suis occupé. Et puis j’ai vécu une séparation et rencontré Cathy, ma compagne. Cela a changé ma vie. Mais j’ai écrit une tonne de chansons en deux ans, cela a été sans doute la période la plus productive de ma vie. L’équivalent de “Foreverland” et de “Office Politics”, et de beaucoup d’autres encore. J’ai dû choisir entre les morceaux pour savoir ce que j’allais sortir en premier, et j’ai décidé de publier les plus romantiques, ce qui a débouché sur “Foreverland”. Le disque a été compliqué à enregistrer car l’industrie du disque se portait nettement plus mal qu’à l’époque d’ “Absent Friends”, et que les budgets avaient fondu. C’est assez triste.

R&F : Puis est sorti “Office Politics”, votre dernier album, très synth pop, avec cette pochette comme un pastiche de Heaven 17 qui a déconcerté de nombreux fans… Etait-ce censé être un album pince-sans-rire ?
Neil Hannon : Je ne dirais pas ça. Je voulais faire ce disque un peu cinglé, vous l’acceptez ou non. C’est un album assez ironique qui a été influencé par Donald Trump et le Brexit. Le monde entier est devenu fou, et cela m’a fait réfléchir, j’avais envie de l’exprimer. Mais peut-être qu’un jour je sortirai un autre “Absent Friends”, qui sait ?

R&F : Puisque vous êtes très doué pour l’exercice, qui sont vos paroliers favoris ?
Neil Hannon : Morrissey, Ray Davies, Jacques Brel, Cole Porter, Dan Black, Jarvis Cocker. J’aime beaucoup les chansons d’Elvis Costello, mais je comprends rarement ce qu’elles veulent dire (*rires*).

R&F : Etant l’un des plus grands chanteurs de votre génération, qui sont vos modèles ?
Neil Hannon : Scott Walker et Kate Bush. Mais j’adore aussi les crooners easy listening comme Chris Montez, Matt Monroe, Rosemary McClooney ou Peggy Lee. Dans un autre genre, il y a Prince, qui pouvait tout faire. Bien. Je vais vous laisser pour regarder le cricket à la télé, et ensuite, sans doute un peu de football. ★

Coffret *“Venus, Cupid, Folly & Time — Thirty Years Of The Divine Comedy” (Pias). (voir pages Rééditions)*

Photo DR

Impossible de corriger, de retoucher, d'améliorer

LES STUDIOS, L'ÉPOPÉE !

Des premiers micros à charbon jusqu'à Pro Tools en passant par les 48-pistes, une histoire de l'enregistrement, via ses génies fous et les studios mythiques. **Episode un.**

PAR PATRICK EUDELINE

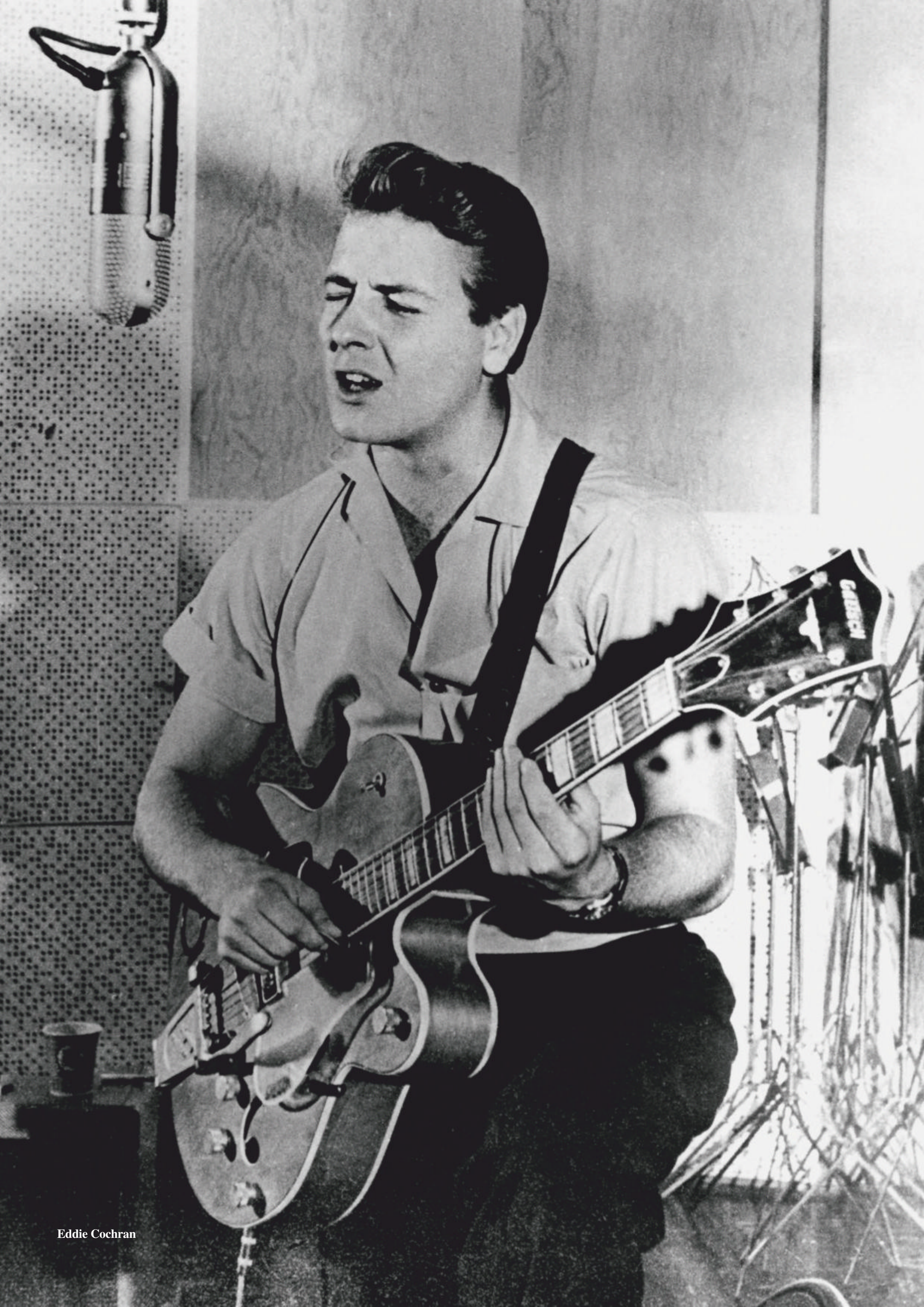
Chambre d'hôtel

Ils louaient deux chambres d'hôtel pour l'occasion. Et quand tu étais noir, comme Son House ou Robert Johnson, par exemple, on ne te laissait pas entrer par la grande porte. Dans la première pièce, un unique micro. A trente centimètres, une chaise. Et à côté du micro, deux lumières. Une rouge pour indiquer le départ. Une autre pour terminer le morceau. Dans l'autre chambre, ce qu'on doit bien appeler la régie. Un simple amplificateur. Le son est gravé directement sur un disque d'étain, puis de cire. Impossible de corriger, de retoucher, d'améliorer. Une erreur, une hésitation et il faut recommencer. C'est une captation pure. Gravée au burin. C'est la pochette Columbia des enregistrements des années trente de Robert Johnson. Pour les orchestres de jazz ou la musique classique, la chambre d'hôtel est remplacée par une boîte de nuit, plus rarement une salle de spectacle : trop de réverbération qu'on ne sait pas encore dompter ou corriger. Il n'y a toujours qu'un seul micro. RCA le plus souvent. Le mix ? Pour le jazz comme pour la musique classique, c'est celui obtenu par la disposition de l'orchestre. Et c'est ainsi que le disque, le 78-tours, inonde le monde dans les années vingt. Trois minutes de musique. Deux faces. L'ancêtre du single, en somme. Sur les labels Okeh, Victor ou Vocalion. "Crazy Blues" par Mamie Smith, "Livery Stable Blues" par Original Dixieland Jass Band lancent la fête. En Europe, Caruso est la star du disque. Incontestée. Le magnétophone et ses possibilités n'apparaîtront que dans les années trente. Il mène à toutes les sophistications. Toutes les possibilités, équalisations et traitements du son. Mais cette révolution est contrebalancée par une autre ! La radio devient universelle. On l'accuse, comme Internet aujourd'hui, de diffuser la musique gratuitement. Et effectivement, les disques se vendent moins. Les formations avec grands orchestres disparaissent. La guerre aide à ce triomphe de la radio. Bientôt, on comprendra que celle-ci est le meilleur moyen de promotion pour la musique enregistrée, plus qu'une concurrence. Parallèlement, les juke-boxes se déploient partout. Tout cela jusqu'aux années cinquante. Et à l'invention du microsillon. Entre-temps, aussi, on a dompté l'électricité. Triodes, lampes, transistors, amplis pour la guitare ou la voix. Les micros sont désormais fabriqués par Neumann ou Shure et d'une qualité et fidélité jamais atteintes jusqu'alors. Peu à peu, on comprend qu'enregistrer, ce n'est pas seulement saisir une performance sur le vif. Que cela peut être un acte créatif. La musique classique, d'avant-garde, d'une certaine manière, a ouvert ce chemin-là, avec les bruitistes, Edgar Varèse ou Pierre Schaeffer et le Groupe de recherches musicales à la RTF, la musique concrète ou électroacoustique. Le magnétophone les avait sortis de l'ornière du néo-classicisme.

Solitaires

Buddy Holly avec Norman Petty, Eddie Cochran pour lui-même. Lee Hazlewood pour Duane Eddy. Les Paul. Joe Meek ! Les premiers *producteurs*. Inventeurs fous et bricoleurs par nécessité. Hazlewood ? Celui-ci sera si fasciné par la réverbe qu'il fera enregistrer Duane dans une cuve à vin profonde de plusieurs mètres. Aucune Plate Reverb disponible alors ou pièce dédiée ne lui semblant assez caverneuse pour la Grestch de Duane. Le seul problème, c'est que la cuve était habitée par les relents de vin et d'alcool qui s'y étaient accumulés depuis des décennies. Et à chaque fois, ou quasiment, Duane Eddy se trouvait trop ivre pour assurer sa prise correctement. Cochran ? Cochran était peut-être le premier rocker *moderne*. Et celui qui eut le plus tôt la prescience du studio. De ce que celui-ci pouvait devenir. Le

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images



Eddie Cochran

Phil Chess, Muddy Waters, Little Walter et Bo Diddley

Photos DR

magnétophone permettait cet acte magique : s'accompagner soi-même, jouer de tous les instruments, être l'orchestre. Il fut, aussi, un des tout premiers à tordre ses notes d'un ton entier, en utilisant des cordes de banjo. Il joue de tout et se trouve, aussi, derrière la — rudimentaire — console. Multitrack, overdubbing, distorsion, compression exagérée depuis le tout début : c'est un affreux cliché mais, oui, le hard rock lui doit tout. Dès "Summertime Blues" tout était dit. Et toutes ces techniques utilisées... composition comme production. Les Paul ? Pionnier de l'overdub, qui enregistrait dans son atelier-garage au milieu de ses fers à souder et jouait avec la vitesse de la bande, inventant probablement au passage le slapback (avec un doigt posé dessus, il ralentissait sa course), technique reprise par George Martin et tant d'autres et devenue le phasing psychédélique. Il accélérait les bandes pour faire croire à plus encore de virtuosité à la guitare.

Meek

Le dernier de ces grands solitaires fut sans doute Joe Meek. Parce qu'il a amené tout cela à Londres. Lui et Norrie Paramor (The Shadows) rêvaient d'Amérique et durent recréer celle-ci à leur sauce, dans une Angleterre encore soumise à une BBC toute puissante. Joe Meek, fan de Buddy Holly, bricoleur fou et visionnaire. Obsédé par l'espace, il imaginait ces synthétiseurs qui n'existaient pas encore et n'hésitait pas à triturer le son à la manière d'un Pierre Henry ou d'un Pierre Schaeffer. Dont il connaissait l'œuvre et à qui il emprunta la pratique du sampling (des copiers-collers de bandes, bruitages, de la mise en boucle, même). Son "I Hear A New World" en témoigne. Joe Meek déménagea plusieurs fois. Mais sa dernière adresse, 304 Holloway Road, Islington, est légendaire : un simple appartement en fait, un home studio construit de ses mains. Là, Jimmy Page, Steve Howe ou Ritchie Blackmore firent leurs premières armes de musiciens de studio. En se donnant le mot : ne jamais se retourner et éviter le cuir et les pantalons moulants. Ils savaient aussi que se teindre en blond était l'assurance d'un travail régulier : tous les poulains de Joe Meek, Heinz Burt et les Tornados y étaient passés. Joe Meek est mort en héros d'un roman qui reste à écrire. Suicide, après avoir assassiné sa propriétaire. Avec le pistolet confisqué à son amant-protégé, Heinz. Joe Meek enterrait des magnétophones à Highgate dans l'espoir d'enregistrer les fantômes et rêvait de spoutniks. Sa musique, avec cette clavioline saturée, la réverbe (sa salle de bains trafiquée), les compresseurs *maison* (on raconte qu'il avait utilisé les circuits électriques d'un vieux frigidaire) — les mélodies à la "Telstar" qu'il composait en sifflant évoquent à jamais l'optimisme de ces early sixties et la fascination pour cet an 2000 promis, ce monde nouveau ! Lui qui, pourtant, était profondément dépressif. Tous ceux-là, les pionniers de la production, à l'exception de Meek, peut-être, avaient un point en commun : ce qui importait, c'était eux. Pas vraiment le lieu où ils exerçaient. Sun fut probablement le premier studio à avoir vraiment sa signature et son adresse, même si c'était celle de Sam Philips. Sun et Chess. Memphis et Chicago. La country et le blues ? Non.

Sun et Chess

Sun et Chess avant d'être des studios étaient des labels. Il faudra attendre les sixties pour que naisse le concept de studio mercenaire, non affilié directement à une maison de disques. Comme Hérouville ou CBE en France. Le son du studio était celui du label. Plus que celui d'un artiste précis. Chez Chess ou Sun, tout le monde bénéficiait plus ou moins des mêmes recettes, du même son. Comme plus tard, chez Tamla Motown. Sun et Chess furent les premiers, finalement, à casser les barrières raciales. Un studio blanc avec des origines et une location plutôt country, un studio *noir* né avec Aristocrat Records (mais tenu par deux frères juifs) et sis en plein Chicago. Memphis et Chicago ! En fait, ils étaient associés et les frontières étaient loin d'être étanches, comme le montre par exemple l'histoire de "Rocket 88", enregistré pour Sun par Ike Turner, revendu à Chess et les premiers va-et-vient d'Howlin' Wolf, artiste blues et black s'il en est et originellement associé à Sun. S'il y avait encore des *race records* (un hit-parade distinct) jusqu'en 1949, le gouffre entre musique blanche et noire n'était pas celui qu'on imagine. Dès les années cinquante, les hit-parades (et les médias, télés comme radios ou juke-boxes) accueillent indifféremment artistes blancs et noirs.

Joe Meek

Sam Phillips

Joe Meek enterrait des magnétophones à Highgate dans l'espoir d'enregistrer les fantômes

Little Richard, Pat Boone ou Elvis Presley... peu importe, du moment que le succès est là. Le tube ! Qu'il fut blues ou crooné. Patti Page y voisine Nat King Cole sans problème. Sam Cooke est aux côtés des Platters. Et un Muddy Waters réussit à placer quinze singles dans le Top 10 Billboard au cours des années cinquante. Le son Chess, on le sait, fascina les Rolling Stones, les Pretty Things et les autres. Les deux frères officiaient avec l'aide de Willie Dixon et, comme chez Sun, il y avait plus ou moins un groupe *maison*. Fred Below, Otis Spann... Même si les stars, comme Little Walter, se battaient pour constituer leur propre formation et leur interdisaient parfois les sessions avec d'autres (ainsi Hubert Sumlin, qu'Howlin' Wolf considérait comme sa quasi-propriété). Mais de Muddy Waters à Howlin' Wolf ou Bo Diddley, l'empreinte Chess est là. Celle de Willie Dixon, notamment, ou des frères Myers aux guitares ou de Below. Pour quel son ? Dès les années cinquante, l'obsession du crunch est là, et pour tous les instruments. Il y a, chez Chess, peu de re-recordings. C'est du blues ! On l'aime donc live, avec de la repisse (les micros dédiés d'un instrument qui repiquent le son d'un autre, trop voisin) et on ne craint pas de flirter avec le rouge des potards. Jusqu'en 1965, en Angleterre, seuls les groupes *stars* comme les Stones, les Yardbirds ou les Kinks auront le droit d'utiliser de tels procédés. Les ingénieurs du son, alors syndiqués et en blouses blanches, refusent aux autres de telles pratiques. Et puis viendra... Phil Spector ! ★

BLACK POWER

L'HISTOIRE DE LA POP CULTURE NOIRE AMÉRICAINE DES *FIFTIES* À NOS JOURS

UN LIVRE DE 192 PAGES AVEC PLUS DE 150 PHOTOS RARES À INÉDITES

+ OFFERTS LES 2 CD CULTES *THE REVOLUTION WILL NOT BE TELEVISED... PLUS* DE **GIL SCOTT-HERON** ET *SILK & SOUL* DE **NINA SIMONE**
+ LE DVD ***I AM NOT YOUR NEGRO*** DE RAOUL PECK (2017)

rock&folk

DISPONIBLE **AU RAYON MUSIQUE**
ÉGALEMENT DISPONIBLE SUR **FNAC.COM**

fnac

Une île au milieu d'un océan pop

Eels

"EARTH TO DORA"

E WORKS/ PIAS

A-t-on besoin d'un nouveau Eels ? Tout a commencé il y a vingt-cinq ans, dans un souffle de légende et une aura de sorcier, quand on avait encore l'habitude d'accoler les mots "génie" et "pop" dès qu'un mélodiste insomniaque s'enfermait dans son home-studio. Mark Oliver Everett avait le physique de l'emploi, avec son allure de zozo lunaire, hésitant entre le sweat à capuche et le costard trois-pièces. Un type mi-freak, mi-geek, selon la phraséologie de son (futur) ami Judd Apatow, grand amateur de ballades pop et de vague à l'âme, précisément ce dont Mark, rebaptisé "E", fera son fonds de commerce. Après deux disques solos dans les bacs de soldes, E(els) écarquille les yeux et les oreilles du bon goût international. Les quatre premiers albums font le tour de la question : un mini-mastodonte MTV "Beautiful Freak", un cri intime jusqu'à la chambre capitonnée "Electro-Shock Blues", un bouquet champêtre au soleil levant "Daisies Of The Galaxy", une escapade cubiste mixant Tom Waits et electronica "Souljacker". Avec ça, le compte est bon. Toute la suite discographique déclinera cette quadruple intuition, avec plus ou moins de nécessité. Il y aura les grandes confessions "The Cautionary Tales Of Mark Oliver Everett", les grands vide-greniers "Blinking Lights And Other Revelations", les grandes déprimes (de longues périodes d'arrêt) et les petits disques en passant. Le label Dreamworks disparaît, une Atlantide, et Eels devient une île au milieu d'un océan pop qui ne le concerne plus vraiment, enfermé dans son petit monde à lui, ses désirs bipolaires, son incommunicabilité, sa grosse barbe, ses guitares, ses cigares, *son* cigare. Un génie pop quand même, dont les disques se suivent, se ressemblent, se remplacent les uns les autres, comme les cartes postales de vacances envoyées par des cousins qu'on aime bien. Vingt-cinq ans après, on en est déjà à treize. En ajoutant les live, les B.O., les solos, les morceaux pour "Shrek", ça fait à la louche deux cents chansons qui n'en sont en définitive que trois, toujours les mêmes : la ballade complainte gratouillée ou pianotée, la variante de "Louie Louie" sur trois accords, la confection pop pour ex-fans des années quatre-vingt-dix, en équilibre sur le fil vertigineux qui sépare la chute gag du gouffre du désespoir. Ces trois chansons, prêtes à l'emploi pour agrémenter les scènes d'émotion des séries d'Apatow et des films de Guillaume Canet, le nouveau "Earth To Dora" les distribue comme des petits pains ou des cartes de poker. On peut en faire des brelans, des carrés, des suites, les remélanger, les remettre dans la pioche, tout procède de la même "deconstruction" (titre du précédent disque) d'une matrice unique qui pourrait être "Strawberry Fields" joué par les Zombies de "Odessey And Oracle", une pop de fête foraine et de train fantôme, entre barnum symphonique et bricolages lo-fi, avec du Mellotron de barbarie, des gros tambours, des petites guitares jouets, des bouts d'enfance et de ficelles dans tous les coins. Tout cela, le hobo clown de la pochette le fait miroiter, avant que les chansons d'autodérision, de solitude ou d'aliénation ne le mettent en musique. "I Got Hurt", "Baby Let's Make It Real", "Ok", "Of Unsent Letters" ou le morceau-titre, les plus belles s'approchent tout près de ce qu'Everett a fait de mieux. Alors, non, sans doute, personne n'a besoin de treize albums de Eels à la fois. Un seul fait tranquillement l'affaire. Pour les deux ou trois prochaines années, ce sera celui-ci. Par chance, c'est l'un des plus beaux. ✪✪✪✪

LÉONARD HADDAD

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

The Jaded Hearts Club

“You’ve Always Been There”

BMG

Les Anglais nous feront toujours rire. A en croire le communiqué de presse de cet album, Jaded Hearts Club serait né accidentellement. En 2017, à Los Angeles. Où réside Jamie Davis, un musicien anglais ex-gérant de Transcopic Records, le label de Graham Coxon. Pour son anniversaire, Davis a voulu requérir les services d’un groupe qui reprend les Beatles, mais n’en aurait pas trouvé. A coup sûr, il n’a pas bien cherché. Car aux USA, comme en Angleterre et même en France, des formations susceptibles de se frotter dignement au divin répertoire, il y en a. Finalement, Jamie opte pour un plan B et monte un groupe avec des compatriotes expatriés et fans, comme lui, des Beatles première période. Miles Kane (The Last Shadow Puppets), Nic

Cester (Jet), Matthew Bellamy (Muse) et Sean Payne (The Zutons) répondent à l’appel, tout comme Coxon, jamais le dernier lorsqu’il s’agit de faire un peu de boucan avec des potes. Le résultat ne vaut pas beaucoup plus que ce qu’il est, mais certainement pas moins non plus. “You’ve Always Been There” rassemble une dizaine de standards revisités avec fougue et panache par des gamins qui n’en sont plus, mais sont toujours plus jeunes (et vivants...) que ceux dont ils reprennent des tubes (Marvin Gaye, The Four Tops, Isley Brothers, Human Beinz, Kingsmen...). Tout en haut du panier ici, on apprécie ces versions débridées de “Have Love Will Travel” de Richard Berry, avantageusement revisitée par les Sonics en 1965, “Love’s Gone Bad” (de Holland-Dozier-Holland), popularisée par la chanteuse californienne Chris Clark, et surtout l’anachronique “Long And Lonesome Road”, une des sept merveilles du monde de Shocking Blue. ✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Ian Skelly

“Drifter’s Skyline”

SKELETON KEY

Il faudra un jour se pencher sérieusement sur le cas de The Coral — le groupe le plus sous-estimé des années 2000 — et réévaluer à sa juste hauteur l’œuvre singulière de cette bande de Liverpuldiens surdoués. Pas de grand groupe sans grands talents : The Coral compte en son sein un nombre invraisemblable de multi-instrumentistes capables d’écrire de splendides chansons pop (seul le bassiste n’a jamais publié d’album sous son nom propre parmi les sept musiciens à avoir figuré dans le groupe). Ian Skelly, batteur et artiste-peintre officiel du groupe, sort aujourd’hui son second album solo après le psychédélique “Cut From A Star” paru en 2012. Composé et enregistré en sept jours dans un studio loué à Berlin, l’album ne porte absolument pas en lui la frénésie créatrice de son auteur. Au contraire, “Drifter’s Skyline” est un album doux et reposé aux sonorités country et folk-rock. Une magnifique collection de chansons aigres-douces et mélancoliques dans laquelle son auteur indique *“essuyer ses larmes au soleil”* (“Captain Caveman”) et soigne une peine récente dans des chansons ensoleillées (“Over The Moon”). Loin de s’enfermer dans la sinistrose, Ian Skelly semble s’épanouir dans l’adversité. Entre country cosmique (“Jokerman”,

“Travelling Mind”, “Spirit Plane”), folk psychédélique (“Drifter’s Skyline”, “Lady In Comus”), celui qui reste ce grand frère un peu mystérieux et toujours à l’arrière-plan du chanteur James Skelly, s’affirme véritablement ici, en dehors de The Coral, comme un singer-songwriter de premier ordre. ✪✪✪✪

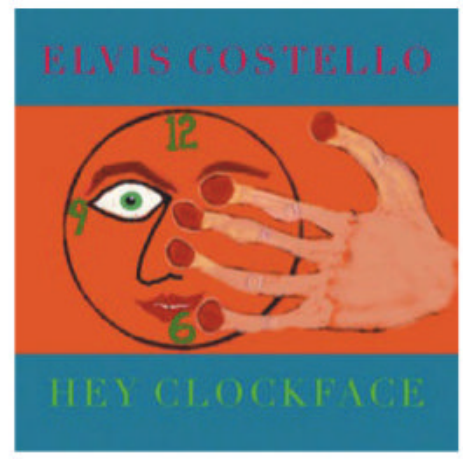
ERIC DELSART

Elvis Costello

“Hey Clockface”

CONCORD RECORDS/ UNIVERSAL MUSIC

Elvis is alive! Apparu sur la scène punk l’année où Presley mourait, Costello n’a cessé depuis son formidable album de présentation “My Aim Is True” de proposer de nouvelles directions musicales, allant de la new wave (“Armed Forces”) à la country (“Almost Blue”) en passant par l’adjonction d’un quatuor à cordes (“The Juliet Letters” avec le Brodsky Quartet en 1993). Là, il est vite clair que l’Elvis à lunettes est très, mais alors très en colère. *“Au moins l’empereur Néron avait l’oreille musicale”*, balance-t-il ainsi dans le très militant “We Are All Cowards Now” en écho à l’inculture du Néron moderne et américain. “No Flag”, aux arrangements étranges et envoûtants, balance des lyrics percutants, avec



notamment cette intraduisible punchline *“You may be choking but I don’t get the gag”*, soit *“Tu étouffes peut-être mais je ne vois pas ce qu’il y a de drôle”*, le mot gag évoquant à la fois le manque de souffle et la blague. Citons également “Hetty O’Hara Confidential” et son débit en forme de mitraillette verbale, le plus apaisé “Newspaper Pane” et la superbe balade “They’re Not Laughing At Me Now”. La voix reconnaissable entre mille de Declan McManus est le liant de cette collection de quatorze titres, dont neuf furent enregistrés en l’espace de deux jours à Paris, comme leur auteur le raconte sur son site web. La présence du pianiste des Attractions, Steve Naive, est s’il en était besoin gage de qualité, tandis que deux guitaristes de renom taquinent leur six-cordes sur ce disque de combat, Bill Frisell et Nels Cline du groupe Wilco. Après trente albums, Costello n’a rien perdu de son énergie ni de son talent d’écriture, et “Hey Clockface”, disque énervé, en est une nouvelle preuve. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

The Nix

“Sausage Studio Sessions”

BIGWAX

Des nouvelles de Nick McCarthy ! Resté relativement discret depuis son départ de Franz Ferdinand, le guitariste au funk explosif, qui donnait au quatuor écossais son groove si singulier, revient avec un projet aux antipodes du groupe qui l’a fait connaître. Créé en collaboration avec son ami Sebastian Kellig, The Nix n’est ainsi pas un groupe à proprement parler mais plutôt une série de collaborations réalisées avec des amis musiciens rencontrés aux quatre coins du globe (parmi lesquels Lætitia Sadier de Stereolab, KT Tunstall ou Vula Malinga de Basement Jaxx) que le duo a invités à jouer et enregistrer au Sausage Studio, son studio londonien. Le principe est simple : les invités sont accompagnés d’un groupe maison monté par McCarthy, et Kellig produit l’ensemble. L’accent est ici porté sur le groove, le reggae et le R’n’B se taillant la part du lion de cet assemblage hétéroclite. Producteur spécialisé dans le dub (même si on lui doit les récents albums des psychédéliques anglais Green Seagull et The Lysergics), Kellig offre une patine roots à de nombreux morceaux ici, comme l’excellent “The Highest” (avec Kwamie Liv), “Valentina” (avec Khloe Anna) et “Until Now, All Is Well” (la contribution de Lætitia Sadier). Outre la disco déviante de “The Drop” (Khloe Anna encore),

la plus belle réalisation de l’album est sans doute la ballade soul “Full Fathom Five”, conçue avec l’artiste allemand Philipp Plessmann, une des vraies réussites de cet album inégal, mais agréable. ✪✪✪

ERIC DELSART

Will Butler

“Generations”

MERGE/ MODULOR

À l’heure tumultueuse de la Covid-19, Will Butler ne tient pas en place dans sa tête. Clavier et bassiste au sein d’Arcade Fire, le petit frère de Win a récemment tourné à travers le monde avec le célèbre groupe de Montréal, mais aussi décroché une maîtrise en politique publique à Harvard et consacré un max de temps à ses trois enfants. William Butler donne suite à “Policy”, premier album solo sorti voilà cinq ans, et évoque sa famille de musiciens comme son grand-père, le guitariste de jazz Alvino Rey qui a joué deux ans avec Charlie Mingus. Produit dans son sous-sol à Brooklyn, “Generations” a été bouclé au moment où New York se calfeutrait pour se protéger de la pandémie. Une musique ouvertement américaine, de nature lyrique et enjouée,

pleine de cris perçants, lardée de sonorités électroniques et de chœurs féminins, avec une approche lettrée qui suscite la réflexion. Enregistré les yeux grands ouverts et le palpitant au bord des lèvres, “Generations” s’ouvre avec un son de synthé agressif qui débouche sur le groove élastique de “Outta Here”. Le survolté “Bethlehem” lorgne ensuite du côté des Violents Femmes, avant le méditatif “Surrender”. Butler atteint ainsi un décalage équilibré entre sonorités positives et paroles anxieuses, comme sur “Hard Times” ou “Not Gonna Die” (qui évoque le massacre du Bataclan), des chansons taillées pour la scène qui interrogent sans nécessairement apporter de réponses. Un univers finalement guère éloigné de celui d’Arcade Fire, dont le sixième album est en cours de préparation, même si aujourd’hui personne ne se risque à évoquer de date de sortie . ✪✪✪

VINCENT HANON

Kevin Morby

“Sundowner”

DEAD OCEANS/ PIAS

On avait quitté Kevin Morby sur “Oh My God”, disque méditatif à la production soyeuse dans lequel le folksinger américain étoffait des chansons emplies de questionnements métaphysiques de chœurs aériens, d’orgue, harpe et cuivres élégants. “Sundowner”, que l’artiste publie aujourd’hui, propose une approche plus dépouillée et une économie de moyens qui semblent inspirées par l’isolement imposé par la quarantaine liée au coronavirus. Pourtant, les chansons qui composent cet album proviennent d’une période de solitude antérieure. A un moment où le chanteur peinait à conclure “Oh My God”. Kevin Morby s’était alors enfermé dans un cabanon au fond de son jardin avec un 4-pistes antique et en a en réalité tiré un autre album, qu’il a ensuite laissé de côté. Disque d’humeur acoustique enregistré dans des conditions d’isolement extrêmes, “Sundowner” s’avère étonnamment en phase avec l’époque actuelle. Tissant des arpèges autour de ballades introspectives, Morby renoue avec le folk de “Harlem River” et s’avère moins éthéré que “Oh My God”. Comme l’indique le titre “Campfire”, “Sundowner” est un disque à l’ambiance *feu de camp,* quand la soirée vit ses derniers instants et qu’un scalde livre à l’assemblée des chansons

apaisantes pour accompagner la nuit naissante. On pourra regretter l’austérité de l’ensemble, et une impression de déjà entendu peut parfois se faire sentir (“Valley”, à mi-chemin entre “All Of My Life” et “I Have Been To The Mountain”), mais certaines ballades mélancoliques touchent au cœur, à l’image de l’imparable “Sundowner”, l’intense “Wander”, la sublime “Campfire” ou ce “Brother, Sister” tendu qui démontre l’impressionnante maîtrise de Kevin Morby des temps forts et faibles. ✪✪✪

ERIC DELSART

The Budos Band

“Long In The Tooth”

DAPTONE RECORDS

Avec *à peine* plus de trente-deux minutes au compteur, le sixième album du Budos Band ne risque pas de procès pour bavardages. L’essence du projet instrumental du gang de Staten Island, il est vrai, est ailleurs : très peu de solos, le punch rythmique avant tout. Pour les non-initiés, les neuf membres du groupe mené par le guitariste Tom Brenneck, figure clef du label soul Daptone, ont eu cette étrange idée voici quinze ans : refuser de choisir entre leur amour pour Black Sabbath, les musiques éthiopiennes obsédantes des années soixante-dix et les BO des films d’action de la même époque. Vu la noirceur générale, on imagine que la consigne officieuse, sous peine de prendre la porte, était de ne jamais

jouer le moindre accord majeur. Le résultat final ressemble souvent à la bande-son pour une charge des armées du Mordor dans “Le Seigneur Des Anneaux” : l’orgue vaporise le brouillard, la guitare balance un riff de plomb et les cuivres achèvent d’éteindre toute lumière dans la contrée. Outre ce parti pris, la grande originalité tient dans le groove de l’ensemble, propulsé par une section rythmique organique (enregistrement analogique, comme toujours chez Daptone). Si “Dusterado” semble rejouer le prélude à un règlement de comptes dans une ville de l’Ouest battue par les vents, les variations d’atmosphère restent limitées. C’est la limite du projet. Cet album se distingue assez peu de ses prédécesseurs, tout comme les onze morceaux se démarquent difficilement les uns des autres. Les neuf francs-tireurs du Budos Band ont certes inventé une formule, mais ils semblent condamnés à la répéter. En définitive, trente-deux minutes dépaysantes, mais suffisantes. ✪✪1/2

BERTRAND BOUARD

Jeff Tweedy

“Love Is The King”

DBPM RECORDS

Il fut un temps où Jeff Tweedy souffrait. Il souffrait de migraines, de dépression, d’addiction, il souffrait du chaos Wilco, il souffrait pour sortir des chansons du plus profond de ses tripes, de son âme, comme un exorcisme. Et puis, c’est passé. Une opération des sinus, une cure de désintoxication, un line-up stable, une famille heureuse, des choses à dire... De sacerdoce rock’n’roll, écrire des chansons est devenu une discipline zen, le truc qu’on fait après avoir pris sa douche et son petit déjeuner. Alors, les chansons se sont accumulées par dizaines, par centaines. Depuis six ans, Tweedy a écrit des albums entiers pour Wilco, pour son duo avec son aîné batteur, pour Mavis Staples, pour accompagner son autobiographie, pour ajouter un disque bonus à sa dernière sortie... Il en a tiré un livre intitulé “How To Write A Song” dont “Love Is The King” se veut l’exercice appliqué. Le principe ? Ecrire une chanson par jour, l’enregistrer avec ses fistons (le plus jeune chante les harmonies) et essayer de tenir la distance, en plein *lockdown*. Alors, bien sûr, certains matins seront plus inspirés que d’autres (le mardi est très fort, avec “Opaline” sur la première face et “Guess Again” sur la seconde), mais d’ici à jeudi prochain, si tout va bien, on devrait avoir un album complet

en boîte et quelques mini-classiques à ajouter à la collection (“Love Is The King” et “A Robin Or A Wren”, en plus de ceux déjà cités). Le style choisi, une country minimaliste, guitares, basse, batterie, offre à Tweedy et ses fils un filet de sécurité, et à l’ensemble un charme twangy confortable, sans douleur, tout en douceur. Ecrire une chanson, écrire un album, tout cela, au fond, n’est pas sorcier. ✪✪✪1/2

LÉONARD HADDAD

Disques pop rock

Death Valley Girls

“Under The Spell Of Joy”

SUICIDE SQUEEZE

Ces *Filles De La Vallée De La Mort* n’en sont pas à leur ballon d’essai : la batteuse Patty Schemel est une ancienne de Hole, et leurs trois premiers albums, outre des premières parties du regretté Roky Erickson, ont suffisamment alerté la truffe d’Iggy Pop pour qu’il apparaisse dans le clip du single “Disaster (Is What We’re After)” — on l’y voyait manger un hamburger en dodelinant de la tête, reprise directe d’un court film de 1982 du Danois Jorgen Leth, où Andy Warhol s’adonnait au même rituel. L’Iguane allait même jusqu’à déclarer à leur sujet qu’elles étaient *“un cadeau offert au Monde”*. “Darkness Rains”, sorti en 2018, témoignait en effet de leur solide maîtrise du b.a.-ba du garage, très convaincant sur “Wear Black”

ou “Born Again And Again”. Ce nouvel album est plus purement psychédélique, en tout cas à ces meilleurs moments. “Hypnagogia”, qui s’ouvre sur un vrombissement continu de basse et d’orgue dont se détachent des flashs de saxophone bardés d’écho, porte bien son titre : l’hypnagogie désigne l’instant qui précède la plongée dans le sommeil, une sorte d’équivalent du *fade out* cinématographique. “Hey Dena” suit le même sillon en faisant la part plus belle au chant de Bonnie Bloomgarden, une Siouxsie plus hoquetante mais non moins possédée. “The Universe”, peut-être le meilleur morceau de l’album, le plus cosmique en tout cas, célèbre l’infinie codépendance des êtres sur un fond d’orgue et de saxophone qui fait penser à “The Creator Has A Master Plan”, de Pharoah Sanders. Le reste de l’album, parfois plus pop (“Bliss Out”, très Blondie), voit moins loin sans démériter pour autant. Vous reprendrez bien un peu de fuzz ? ✪✪✪1/2

VIANNEY G.

Osees

“Protean Threat”

CASTLE FACE

Pour la première fois depuis une éternité, John Dwyer a dû faire une pause et délaisser le milieu où son groupe excelle depuis près de quinze ans : la scène. De quoi altérer la prodigieuse créativité du gourou de la scène garage californienne ? Certainement pas. Premier d’une trilogie de publications prévues avant la fin de l’année, “Protean Threat” annonce le retour des Osees (sans h, pour changer) avec toujours la même formule à deux batteries qui anime le groupe depuis 2016. Le groupe de Dwyer est plus que jamais une bête difficile à appréhender, capable de partir dans mille directions au gré des humeurs de son leader. Au premier abord, ce dernier semble plutôt en colère, avec l’ouverture “Scramble Suit II” qui lance l’album avec frénésie — batteries martelées, fuzz qui dégueule — puis “Dreary Nonsense” (du kraut-garage tout en ruptures, typique du guitariste) avant que le groupe ne se lance dans une suite de titres plus reposés, mais aussi plus aventureux. Si on savait Osees capable de morceaux tels que “Upbeat Ritual” (du Can sous amphétamines) ou le groove fantastique “If I Had It My Way”, “Protean Threat” surprend par les détours que prennent certaines pistes ponctuées d’intermèdes jazz et prog. Lancé par une rythmique *motorik*

et guidé par un synthétiseur, “Wing Run” déraille à mi-morceau en trip électro-progressif alambiqué. “Said The Shovel” mute de chanson pop funky en instrumental hanté, tandis que la suite “Toadstool”/ “Gong Of Catastrophe” voit définitivement le groupe s’affranchir de toute étiquette. Tout cela est parfois déroutant, même épuisant au premier abord, mais l’envie d’y retourner se fait plus pressante à chaque écoute. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Frankie And The Witch Fingers

“Monsters Eating People Eating Monsters Eating People”

GREENWAY/ THE REVERBERATION APPRECIATION SOCIETY

Les Frankie And The Witch Fingers ont choisi leur nom à cause du chat de leur guitariste Dylan Sizemore. Et il y a indéniablement une grâce féline chez ceux qui ont quitté leur Indiana natal pour se confronter à la scène garage rock hautement compétitive de Los Angeles. Après cinq albums sur divers labels, et des changements de personnel, la formation est arrivée à maturité. Afin de sortir “Monsters Eating People Eating Monsters...”, Greenway Records, de Brooklyn, la structure la plus en pointe en matière de garage, de punk, de rock’n’roll et de psychédélisme, s’est associé à la Reverberation Appreciation Society,

label et fer de lance du festival Levitation d’Austin (à l’initiative de la reformation du 13th Floor Elevator). Des gages de qualité pour un opus qui démarre en trombe avec le très funkysant “Activate”, où pulse la basse de Josh Menashe. Dès lors, l’album alterne ballades mid tempo sensuels et néanmoins heavy, tel “Reaper”, et montées d’adrénalines hallucinées à la “Where’s Your Reality?”. Un disque enregistré en cinq jours où l’on sent un vrai sentiment d’urgence qui rappelle qu’en plus du psychédélisme, du funk, du punk et du garage rock, à l’identique du MC5 et des Stooges en leur temps, les membres de Frankie And The Witch Fingers semblent avoir puisé leur énergie faussement bordélique du free jazz. On attend avec impatience le retour de jours meilleurs afin de les apprécier sur scène en compagnie de la bassiste Nikki Pickle, issue des Death Valley Girls. En attendant, “MEPEM...” redonne du sang neuf et de l’originalité à un genre musical parfois trop scolaire. ✪✪✪1/2

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Holy Motors

“Horse”

WHARF CAT

Tel qu’il n’existe que dans les œuvres de fiction, l’Ouest américain parle à l’imagination, dans l’ex-bloc soviétique comme ailleurs. Formé en avril 2013 à Tallinn, les Holy Motors (autrefois Heavenly Motors) s’y réfèrent à leur manière. Le nom révèle une cinéphilie certaine, “Holy Motors” étant le titre d’un film de Léos Carax (2012). Le Far-West fantasmé inspire le titre du nouveau disque, son imagerie cow-boy. Comme les premiers simples et l’album “Slow Sundown” (2018), “Horse”, réalisé à Berlin, sort chez Wharf Cat, label de Brooklyn (Public Practice, La Peste, Big French, Parquet Courts, etc.). De passage à Paris l’an dernier, la formation a surpris par sa composition (trois guitares, pas de basse). Le chant féminin flotte avec une sensualité détachée, vaguement onirique, et s’en dégage un sentiment d’irréalité qui confère à l’ensemble un caractère alangui et chic. L’accompagnement s’appuie en permanence sur la guitare twang (notes graves, détachées, vibrées) noyée dans une réverbération métallique spectaculaire. De manière plus intime, car mettant en avant une rythmique en acoustique, “Midnight Cowboy”, duo mixte, laisse supposer une passion pour Lee Hazlewood, par ailleurs producteur de Duane Eddy, roi du twang... Pas de hasard. Les tempos

sont presque tous moyens ou lents. La sélection se termine par l’instrumental “Life Valley (So Many Miles Away)”, bel exemple de surf planant. Avec ces textes en anglais et ces références au cinéma occidental, il est difficile de dire ce qui reste d’essentiellement slovène dans l’aventure d’Eliann Tulve, Lauri Raus, Gert Gutmann et Caspar Salo, si ce n’est cette impression de mélancolie souvent associée à l’âme slave. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Gorillaz

“Song Machine, Season One: Strange Timez”

WARNER

Le dernier chef-d’œuvre de Damon Albarn date de 2007 : il s’agissait du premier album de The Good, The Bad And The Queen, l’un des derniers classiques de la pop anglaise. Treize ans donc. Depuis, malgré le beau “Everyday Robots”, la trajectoire de l’ancien prince de la Britpop tient désormais davantage de la dispersion tous azimuts que de l’expérimentation, les side projects s’accumulant dans des proportions que plus personne n’arrive à suivre. Gorillaz a longtemps été pour Albarn le moyen de combiner succès de masse (il faut se souvenir du raz-de-marée qu’a été “Clint Eastwood”) et un goût — très anglais — des métissages. Reste que pour entrer dans la voie de la collaboration, encore faut-il

savoir s’entourer. Ici, le casting est impressionnant, comme à l’accoutumée, mais les titres avec Robert Smith, Beck ou Peter Hook ne font que réunir l’étiolement du talent des uns et des autres. Les passages les plus faibles pourraient même laisser croire que l’album est un de ces fiascos délibérés qu’on lance à la face de son label pour brûler les ponts : “Friday 13th”, avec un nommé Octavian — rien de pire que les rappeurs “conceptuels” —, “Dead Butterflies”, ou la vilaine “MLS”, lorgnant vers la J-Pop...
Les quelques réussites, modestes, ne compensent pas ces ratés : la froide production empêche à “Désolé” d’être plus que la promesse d’un joli titre, “The Lost Chord” pourrait être un honnête inédit du “Tranquility Base” des Arctic Monkeys, et “Pac-Man” est un single joueur, dans l’esprit des premiers Gorillaz. Pas grave : une grande carrière n’est jamais complète sans un album à se faire pardonner. ✪✪

VIANNEY G.

Sun Ra Arkestra

“Swirling”

STRUT RECORDS/ BIGWAX

Allo, la Terre ? Ici-bas, vingt-sept ans après la disparition du fondateur et poète cosmique Herman Poole Blount, plus connu sous le nom de Sun Ra, les satellites continuent à tourner. Présent dans l’*Orkestre* free jazz depuis la fin des années cinquante, et aujourd’hui âgé de quatre-vingt-seize ans, le saxophoniste Marshall Allen le dirige depuis le décollage du patron, mais n’était pas retourné en studio depuis plus de vingt ans. Publié sur Strut Records, label anglais qui s’était déjà occupé de rééditions de la formation afrofuturiste, “Swirling” a été enregistré en 2018 par quinze musiciens, dont la plupart ont joué avec Ra (deux sont morts depuis). L’orchestre revisite d’anciennes compositions comme “Angels And Demons At Play” “Door Of The Cosmos” ou “Unmask The Batman”, hymne du super-héros propulsé dans un univers parallèle. *“De quelle couleur êtes-vous ?”* s’enquiert également le Sun Ra Arkestra durant “Seductive Fantasy”, l’un des moments les plus psyché-déliques de ses concerts depuis quarante ans. Le voyage se poursuit avec une composition inédite qui donne son titre à l’album, sans oublier la merveilleuse “Darkness”. Le Sun Ra Arkestra achève l’aventure en

la prolongeant quelque part dans l’espace. “Swirling” constitue l’album le plus abordable ou le moins hermétique aux profanes, mais qui ne manquera pas de stimuler la glande pinéale de tous ceux qui ont vu la lumière, de MC5 à Barrence Whitfield en passant par Lady Gaga. Un cadeau sonique multidimensionnel en ces temps troublés, mais d’abord une célébration de la joie qui fait du bien à l’âme. Le mythe intergalactique brille toujours. ✪✪✪✪

VINCENT HANON

Disques classic rock

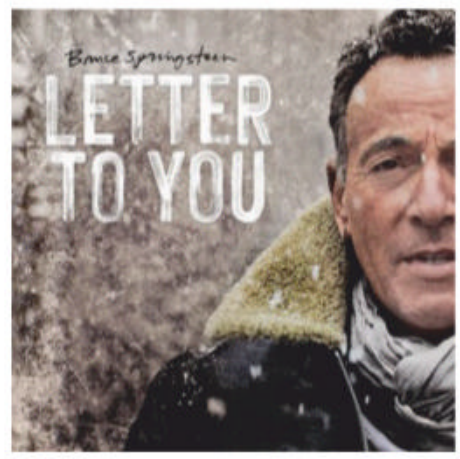
Thurston Moore
"By The Fire"
THE DAYDREAM LIBRARY SERIES/ DIFFER-ANT

Depuis la création de Sonic Youth en 1981, il y en a eu des péripéties dans la vie de Thurston Moore. La séparation de Kim Gordon d'avec son mari guitariste en 2011 marquant la fin d'une époque. Depuis, celui qui a grandi à Bethel, dans le Connecticut, a déménagé à Londres où il a ouvert une boutique avec Eva Prinz, sa compagne éditrice. Ce sixième album solo de Thurston Moore s'ouvre sur "Hashish", qui sonne un peu comme échappé de Sonic Youth période "Goo". Avec "Cantaloupe", le sexagénaire, toujours vert, évoque un heavy rock mélodique à la Dinosaur Jr, avec un chant plus éveillé que celui de Jay Macis. La chanson "Breath" commence sous la forme d'une ballade, avant que son rythme

et ses guitares n'évoquent "Daydream Nation", à l'instar du titre "They Believe In Love (When They Look At You)". Mais les comparaisons avec Sonic Youth s'arrêtent là : "Siren" et "Calligraphy" sont des ballades que seul un homme d'âge mûr comme Thurston Moore pouvait réaliser. Si l'écriture de l'album semble au demeurant classique, ce n'est pas le cas de "Locomotive", composition expérimentale. Preuve que le musicien continue de chercher de nouvelles formules. L'album s'achève sur le tendu "Venus", qui démontre que l'énergie n'a pas déserté Moore. Entre apaisement et fulgurances noisy, "By The Fire " constitue une sorte d'instantané de la vie d'un artiste dont la culture et la carrière phénoménale pourraient agir comme un frein. Il n'en est rien, Moore ne se lasse pas d'explorer son espace intérieur et le monde qui l'entoure. ✪✪✪1/2
JEAN-EMMANUEL DELUXE

Bruce Springsteen
"Letter To You"
COLUMBIA/ SONY MUSIC

Quel enjeu peut-il rester lorsqu'on atteint le seuil du vingtième album studio ? Peut-être simplement la joie des retrouvailles ; avec le E Street Band et avec l'enregistrement live à la maison (comme pour "Nebraska" ou le sous-estimé "Tunnel Of Love"). Mais il y a aussi des retrouvailles qui ne se feront jamais ; l'album est traversé par la mort, celle des autres (les émouvantes "I'll See You In My Dreams" et "One Minute You're Here", sur lesquelles plane le fantôme du saxophoniste Clarence Clemons), celle de Springsteen lui-même ("Last Man Standing"). Pourtant, rien de mortifère ici, au contraire. L'album multiplie les assauts de joie pure et déborde d'une vitalité ahurissante. La rapidité de la réalisation y a contribué : les nouvelles chansons ont été composées en une quinzaine de jours, complétées par trois excellents morceaux remontant aux débuts des années soixante-dix, et l'enregistrement plié en moins d'une semaine. Quoi qu'en dise Bruce Springsteen dans de récentes interviews, "Letter To You" est un retour aux sources ; pas d'arrangements orchestraux comme sur le précédent "Western Stars", ce nouvel album revient au son classique du E Street Band. L'orgue et l'harmonica ont rarement sonné aussi dylaniens



("Song For Orphans") et l'on retrouve avec émotion de vieilles connaissances : le glockenspiel ou ces solos de saxophone que lui seul peut se permettre. Jon Landau, manager et âme damnée du Boss, auteur d'un des plus beaux textes jamais publiés sur l'amour du rock'n'roll, intitulé "Growing Young With Rock And Roll", écrivait — à vingt-sept ans... — que la musique de Springsteen lui permettait de se sentir *"un peu plus jeune"*. C'est aussi ce sentiment que l'on ressent à l'écoute de ce nouvel album, à qui l'on prédit le rang de futur classique de son auteur. ✪✪✪✪
VIANNEY G.

Landowner
"Consultant"
BORN YESTERDAY RECORDS

Parmi les groupes les plus prometteurs en provenance de la Nouvelle Angleterre, Landowner est en passe de dépasser Protomartyr comme fer de lance du punk minimaliste. Quintette du Massachusetts, ses membres vivent éparpillés dans l'état autour de la ville d'Holyoke où s'est établi le chanteur et compositeur Dan Shaw. Architecte-paysagiste, l'homme partage son temps entre l'ordonnancement de la nature et la production de chansons mathématiquement structurées. Pour simplifier, il s'agit de sa façon à lui de composer un punk le plus audible possible. Grand défenseur de la cause climatique, il écrit des textes engagés qui expliquent clairement son point de vue sur la question. En partie

pour cette raison, la structure musicale des chansons fait totalement l'impasse sur la saturation des guitares tandis que la voix est devant. Dans un registre plus vintage, Landowner peut faire, par moment, penser à Devo, à Cure des débuts et à un Pere Ubu tout en retenu krautrock. Pour les contemporains, Landowner n'échappera pas à la comparaison avec Protomartyr et Horse Lords à condition de ne pas se focaliser sur l'aspect répétitif, voire monotone, des chansons proposées. Pour un album de rock moderne, "Consultant" répond aux grands standards du rock classique : douze titres pour moins de trente-cinq minutes. Parmi les pépites proposées, "Phantom Vibration", "Confrontation", "Restraint" ou "Stone Path" devraient réjouir le jukebox militant qui sommeille en tout un chacun. Entièrement enregistré par le batteur Josh Daniel, "Consultant" est un album destiné à un public capable de discerner l'humour contenu dans le titre et le nom du groupe. ✪✪✪1/2
GEANT VERT

Jeremy Ivey
"Waiting Out The Storm"
ANTI-

On est immédiatement conquis. Dès le premier titre, "Tomorrow People", qui interroge les "gens de demain" : *"C'est comment là-bas/ Dites-moi ce qui va se passer/ Où en est la menace nucléaire/ Et si c'est bon, le sexe virtuel ? (...) Est-ce que vous lisez toujours de la poésie/ Est-ce que vous vous sentez libres ?"* Un texte intelligent et touchant: le meilleur du folk-rock seventies (Neil Young) conjugué au présent. La comparaison avec les Jayhawks est inévitable, sauf qu'ici, il y a un truc en plus. Jeremy Ivey est un sacré songwriter. Ses chansons sont à la fois enthousiasmantes et profondes. Le gars joue direct dans la cour des grands. Ça ne s'explique pas, ça s'entend. Sans doute a-t-il un vécu. En gros, de graves soucis de santé toute sa vie, jusqu'à récemment, où il a attrapé le fameux virus et frôlé la mort. Pour autant, ses chansons ne sont pas déprimantes. Plutôt enlevées même, délicieusement chantées et arrangées. L'album est produit par sa femme — une phrase qu'on n'a pas souvent eu l'occasion de prononcer dans l'ancien monde — qui n'est autre que Margo Price. Quel couple ! Tout est bon sur ce disque, voire parfois exceptionnel, à l'image du single "Someone Else's Problem", tout en ironie faussement cynique,

qui énumère ce qui ne va pas dans le monde, loin ou près de la personne à laquelle il s'adresse, en concluant à chaque fois : *"Mais ce n'est pas ton problème."* C'est bien simple, c'est bon comme du Dylan de la grande époque. Tout de suite les grands mots ? Certes, mais pour une fois, c'est mérité. Fabuleuse découverte. ✪✪✪✪
STAN CUESTA

Blue Oyster Cult

"The Symbol Remains"

FRONTIERS MUSIC

Après deux décennies à tourner sans produire de nouvelles chansons, le *Culte de l'Huître Bleue* est de retour, talonnant les autres dinosaures du heavy, Deep Purple. Première bonne surprise : nul besoin de se forcer à écouter les quatorze titres de cet improbable come-back d'un groupe qui fête ses cinquante-trois ans d'existence. Avec aux commandes les deux membres historiques Donald "Buck Dharma" Roeser et Eric Bloom, le Cult signe là un retour honorable, avec juste ce qu'il faut de coups d'œil dans le rétro. Dès le premier titre "That Was Me", on est de plain-pied dans ce heavy épique aux riffs musclés qui a fait le succès de BÖC. On retrouve çà et là les obsessions occultes,

notamment sur "The Alchemist", six minutes ésotériques signées Richie Castellano, claviériste et dernier arrivé dans la formation depuis 2004, qui n'avait encore jamais participé à un album du Cult vu que le prédécesseur de "The Symbols Remain", "Curse Of The Hidden Mirror", était sorti en 2001. Dharma et Bloom avaient envisagé le retour de leur collaborateur historique, Sandy Pearlman, pour la production de ce disque inattendu, mais sa mort en 2016 mit forcément fin à cette idée, et c'est le noyau dur Dharma/ Bloom/ Castellano qui s'est chargé de la production, avec le vétéran Tom Lord-Alge au mixage. Plusieurs morceaux sont à retenir de ce quinzième album studio, parmi lesquels "Train True (Lennie's Song)" épicé de quelques saillies rythmiques à l'harmonica, et le single "Box In My Head", aux paroles écrites par l'auteur de science-fiction John Shirley. Le fameux symbole du groupe, ce point d'interrogation renversé et ici décliné sous forme de monolithe, reste donc synonyme de gros son et de qualité. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Bette Smith

"The Good The Bad And The Bette"

RUF

On pensait cela improbable, et puis, surprise, arrive une nouvelle chanteuse de rock'n'soul, coupe afro et voix de stentor. Comme Sam Cooke, Bette Smith baigne d'abord dans le gospel avant de s'adonner à la musique séculière — la frontière entre les deux semble parfois floue sinon poreuse : on y chante l'amour, qu'il soit spirituel ou sensuel, sur des rythmes qui transportent. Originaire de Bed-Stuy (Bedford-Stuyvesant, quartier de Brooklyn réputé difficile), elle se signale avec "Jetlagger" produit par Jimbo Mathus (2017), premier album si réussi qu'elle est invitée au Festival de Montreux. Pour ce nouveau disque, elle quitte à nouveau New York pour le Mississippi, studio Dial Back Sound, où elle collabore avec Matt Patton (bassiste des Drive-By Truckers) et Bronson Tew (batteur de Jimbo Mathus). Comme à la grande époque de Stax ou de Muscle Shoals, artistes blancs et noirs animés par une passion commune unissent ici leurs talents. Encouragée par la chaleur du Sud, fidèle à la tradition, Bette Smith — qui pose ici avec Jeremiah, son *australian labradoodle* — se donne avec autant d'ardeur aux morceaux enlevés, "I'm A Sinner", qu'aux chansons de cœur brisé ou en passe de l'être, comme "Don't Skip Out

On Me". Le décès de sa mère lui inspire "Whistle Stop". La guitare de Luther Dickinson orne "Signs And Wonders". Egalement moderato, "Pine Belt Blues" se construit sur un riff qui rappelle agréablement les années soixante-dix. Le titre de l'album, *Le Bon, la Brute et la Bette,* évoque les westerns italiens, tout comme la première plage, "Fistful Of Dollars". Patterson Hood, Drive-By Truckers en chef, participe à "Everybody Needs Love", moment culminant de ce second album sur lequel Bette Smith se montre digne du légendaire Eddie Hinton. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Shemekia Copeland

"Uncivil War"

ALLIGATOR/ SOCADISC

Shemekia a rarement manqué sa cible, et on ne voit pas pourquoi elle la manquerait cette fois encore, surtout avec la production carabinée que lui a mitonnée Alligator, profilant ce neuvième album comme un bizjet étincelant. Depuis son premier disque en 1998, Shemekia, fille biologique du fameux bluesman Johnny Copeland et fille spirituelle de Koko Taylor, l'ancienne passionaria de la maison de Chicago, a placé presque toutes ses billes chez Bruce Iglauer. Alligator la présente d'ailleurs sous la même lumière : une puissance naturelle, un coffre confortable qui lui permet de régner sur l'orchestre sans s'épuiser, et sans vibratos excessifs ni suraigus, ni raucité palliative, mais une pugnacité

appuyée par de superbes guitares blues rock et country rock, un engagement civique en plein Black Lives Matter sous un feu couvert de gospel, un recul philosophique qui déracialise le front *("All lives matter")*, des tempos lents, du swing dans la diction, de la mélodie dans les inflexions, un peu de crunch dans les shuffles, un galbe dense taillé pour les radios, et le crédit de la sincérité, sa vertu cardinale depuis 1998, pour ganter de lin blanc cette main d'atouts. De l'écriture à la robe des chansons, Shemekia Copeland est infaillible. Elle honore son père ("Love Song"), elle honore Junior Parker ("In The Dark"), elle honore Dr John ("Dirty Saint") et reprend "Under My Thumb" dans une version dépouillée, ralentie et vengeresse. Cet album est aussi un grand raout d'invités, certains dont on se demandait ce qu'ils devenaient. En fait, ils enregistraient à Nashville avec une diva, Duane Eddy, Steve Cropper, Webb Wilder, etc. ✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

Ben Harper

"Winter Is For Lovers"

EPITAPH/ ANTI- RECORDS

Ben Harper n'a jamais rien eu d'un punk, et pourtant... Publier, en 2020, un disque instrumental entièrement joué à la guitare lap steel (du genre qu'on pose sur les genoux et dont on presse les cordes avec un bottleneck), c'est faire preuve d'une belle arrogance. Evidemment, là n'est pas le propos de Ben Harper qui, lui, suit son petit bonhomme de carrière (en vendant des paquets de disques et en remplissant des salles de bonne jauge) et a décidé, à l'heure où enregistrer, ensemble dans la même pièce, est devenu périlleux, de sacrifier à un exercice solitaire dont seuls les grands sortent... grandis. Avec ces quinze titres, dont les noms se rapportent à des lieux (des villes pour l'essentiel) qu'il connaît bien et où il aime passer du temps, Ben Harper propose de respirer un peu. Dans un monde qui va trop vite et dans lequel la surenchère est devenue la norme, la beauté sans fard de "Joshua Tree" et "Islip", la gravité pure de "Harlem", la candeur émouvante de "Paris" et l'allant naturel de "London" sont comme des bulles de savon soufflées par un ménestrel sensible et inspiré, dans lesquelles on rêve de se réfugier. A ceux qui ne croient pas aux bonnes étoiles de naissance, on rappellera que la vocation est venue à Harper lorsqu'il traînait, enfant, dans le magasin de

musique de ses grands-parents, dans lequel il a vu défiler les plus grands dompteurs de cordes tendues sur des manches. De passage à Claremont (comté de Los Angeles), certains de ces illustres artistes lui ont prodigué de précieux conseils qui sont devenus sa ligne de conduite musicale. Ben Harper qui, seul ou en bonne compagnie, a déjà une quinzaine d'albums dans sa poche, considère celui-là comme le sommet de sa carrière. Il y a fort à parier que les plus respectables des amateurs de sa musique vont se ranger à son avis. ✪✪✪✪

JÉRÔME SOLIGNY

Disques français

Pascal Comelade

"Le Cut-Up Populaire"

BECAUSE MUSIC

Le titre résume bien l'œuvre de Pascal Comelade, et cet album en particulier. Le "Cut-Up", c'est la technique mise au point par William Burroughs pour écrire une poésie déjantée et faussement aléatoire, un art proche de l'avant-garde et de l'underground, comme celui dont vient — en partie — Comelade. "Populaire", parce que sa musique puise dans le rock garage sixties ou dans les musiques de film d'Ennio Morricone ou de Nino Rota — entre autres. Il parle aussi de *"grand trémolo métaphysique"*. Comelade possède effectivement cet humour intello barré qui fait que les noms de ses morceaux sont tous géniaux. Ce nouvel album, le premier sous son nom depuis 2013, et sur lequel il travaillait depuis quatre ans, est impressionnant par sa

variété et sa richesse. Vingt-huit titres ! Un étourdissant tour d'horizon de tous les styles qu'il aborde et de tous artistes avec lesquels il collabore. On retrouve évidemment les Limiñanas (sur "Don't Touch My Blue Oyster Shoes") ou ses acolytes du défunt Bel Canto Orquestra, mais aussi le mythique Richard Pinhas, sur "Despintura Fonica", qui déploie ses fameuses guitares saturées en spirale sur un beat hypnotique que n'aurait pas renié Neu!. Ailleurs, sur "Sardana Dels Desemparats", accompagné de la Cobla Sant Jordi, il livre une délicate partie de piano. C'est tout Comelade : passer d'un accord unique violemment martelé sur "96 Tears" à une pièce évoquant Erik Satie, dans un style inimitable.
Cet album est à son image, mêlant rock, musique répétitive ou classique du vingtième siècle et tant d'autres choses, avec une rigueur absolue dans la folie la plus extrême. Une œuvre majeure dans la discographie de ce grand maître de l'inouï que le monde entier nous envie. A juste titre. ✪✪✪✪

STAN CUESTA

Tapeworms

"Funtastic"

HOWLING BANANA/ MODULOR

Souvent décrits comme un groupe shoegaze — en raison de l'esthétique de leurs deux premiers EP sortis en 2016 et 2018, aux références audibles et assumées —, les Lillois de Tapeworms conçoivent aujourd'hui des chansons bien trop solaires et enjouées pour être rangées aux côtés de certains groupes cafardeux qui ne lèvent pas les yeux de leurs chaussures. On pense ici aux mélodies sucrées que le groupe délivre, telles celle de "Palm Reading" qui doit plus à Stereolab qu'à My Bloody Valentine. Certes, le trio propose quelques titres taillés dans la reverb, assez typiques du genre, comme "Crush Your Love" ou l'éponyme "Tapeworms", mais au final, ces passages sont sans doute les moments les moins intéressants de l'album car on n'y retrouve pas le sentiment d'évasion que procure par ailleurs "Funtastic". S'il est doué dans la création de morceaux qui respectent les codes du shoegaze, le groupe devient réellement passionnant lorsqu'il s'aventure vers des sonorités électroniques déviantes, quelque part entre k-pop et musique de jeux vidéo vintage. Sur "Dog Concern", comptine faussement naïve et véritablement magnifique, la contemplative "Soba" ou la fabuleuse "Safety Crash", un univers prodigieux s'offre à l'auditeur,

fait de sonorités imprévisibles et de mélodies mémorables. En parvenant à transcender ses influences originales sans jamais les renier, Tapeworms propose un des premiers albums les plus réussis de l'année. ✪✪✪✪

ERIC DELSART

Eric Ter

“Hérétique”

CHIC PARISIEN/ MUSEA

Eric Ter n’est pas un chanteur pop ni un guitariste à trucs. Il joue un rock de *grandes personnes*, clairement démarqué de ces charges juvéniles aux riffs carrés. Les références ne sautent pas spontanément aux tympans, la moins douteuse étant JJ Cale dont il reprend “She’s In Love”, seul emprunt du disque, seule chanson en anglais. Le miracle de cet album est d’être à la fois classique et unique. Ter n’inaugure pas une nouvelle façon d’épancher la planche à six cordes, mais sa patte ne sort pas non plus de la manche du commun des guitaristes. Pas une phrase qui ne soit la vibration exclusive de sa personnalité, cette pudeur qui lui est propre, à la limite du secret, et ce dandysme dans l’exigence. *“Il y a beaucoup de*

choses que je n’ai pas. Une belle voix par exemple. Mais une patte, ça oui, je crois que j’ai.” Sa voix profonde et sablée à l’intimité velvétienne, qui rappelle parfois Bashung, est pourtant loin d’être moche, mais notre homme, davantage porté sur le groove que sur la mélodie, ne la laisse pas chanter et lui interdit d’être sentimentale. Quand il veut s’en donner la peine cependant, Ter enregistre une broderie comme “Dire Ou Faire”. Jamais longue. Ne jamais faire traîner la mélancolie. L’ironie, c’est mieux, mots brefs, vers lapidaires, débit aussi chaloupé que sa main droite, contre le néo-féminisme et la paresse des faiseurs d’opinion. “Hérétique”, son dixième album, humble petit chef-d’œuvre groovy, dit bien quel musicien et quel auteur singulier Eric Ter est devenu au fil des ans. Derrière lui : Hélène Le Roux à la basse et pour quelques voix étonnantes, et Buddy Boy SK à la batterie et aux percus. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI

The Hyènes

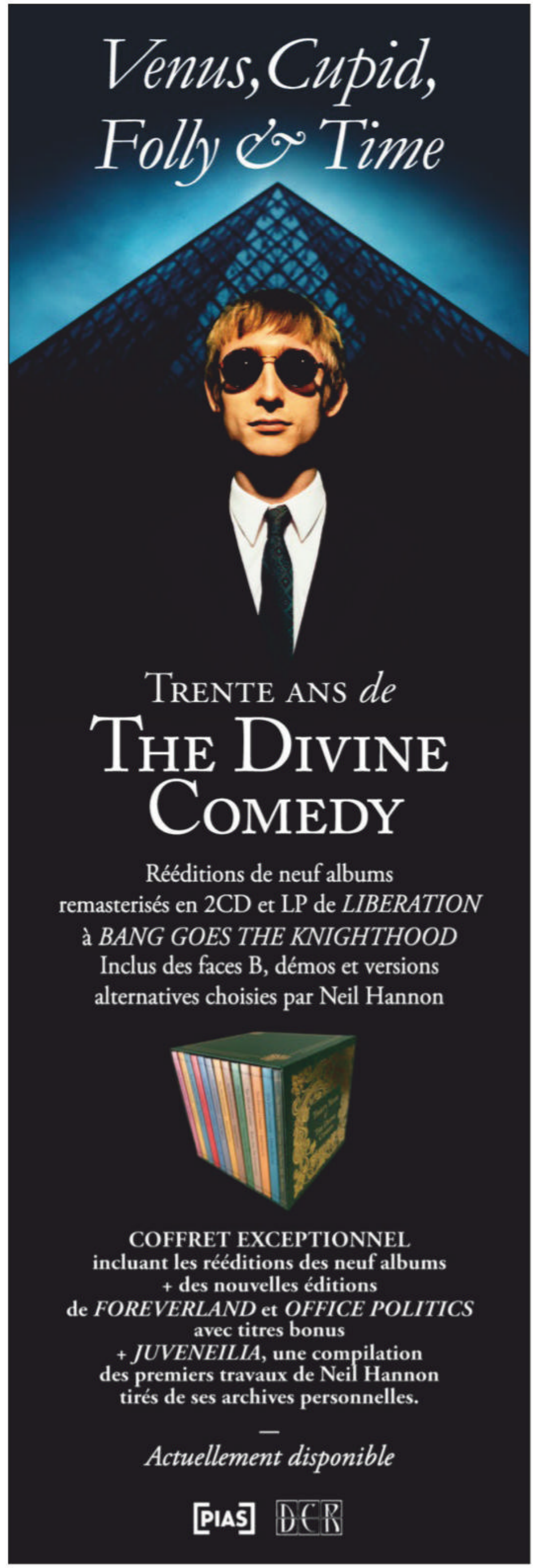
“Verdure”

UPTON PARK/ L’AUTRE DISTRIBUTION

Quatorze ans après ses débuts pour les besoins de la musique d’un film d’Albert Dupontel, le quatuor bordelais sort son troisième album, le plus sombre et le plus efficace. Sans que cela affecte son impact, il a connu un changement avec le remplacement à la guitare de Jean-Paul Roy (ex-Noir Désir) par Luc Robène, professeur à l’université de Bordeaux qui, pour la petite histoire, participa aux tout débuts de Noir Désir. L’ouverture sur le mode dépouillé de “Hel S’En Fout” place en évidence la voix puissante et prenante de Vincent Bosler, avant d’instaurer un rythme lancinant et une atmosphère anxiogène. Dans la foulée, s’imposent des textes qui savent trouver les mots et les sons adéquats pour rester en phase avec le quotidien, entre le désabusement de “Bègles” *(“Qu’est-ce que ça peut me faire/ De sauver la planète/ Ou le système bancaire ?”)*, la satire de “Johnny VS Johnny” *(“C’est vrai qu’on est plus malin quand on chante à plusieurs/ Des trucs comme :* ‘Allez les Bleus ! A bas les autres couleurs’ ”) ou la lucidité crue de “S’Il Avait Fait Beau” *(“L’amour/ Ce n’est jamais/ Que du cul”)*. L’équilibre est maintenu entre morceaux au climat lourd et obsessionnel (“Plus Dark Que Vador”, “Tu Peux Dormir

Tranquille”, “Samo”) et embardées plus enlevées, telles que l’enflammé “Ça S’Arrête Jamais”, le surprenant “Efface”, illuminé par un saxo, ou le très rock brûlot anglophone “Fucking Mondays”, avec même une pause acoustique et nostalgique (“Verdure”). Porté par des guitares convulsives et des rythmiques impeccables (avec une mention spéciale pour la batterie de Denis Barthe), cet album place The Hyènes parmi les meilleurs hérauts du rock français. ✪✪✪

H.M.



Réédition du mois

Personne n'a jamais fait sonner une Stratocaster de cette manière

Richard & Linda Thompson

"HARD LUCK STORIES 1972-1982"

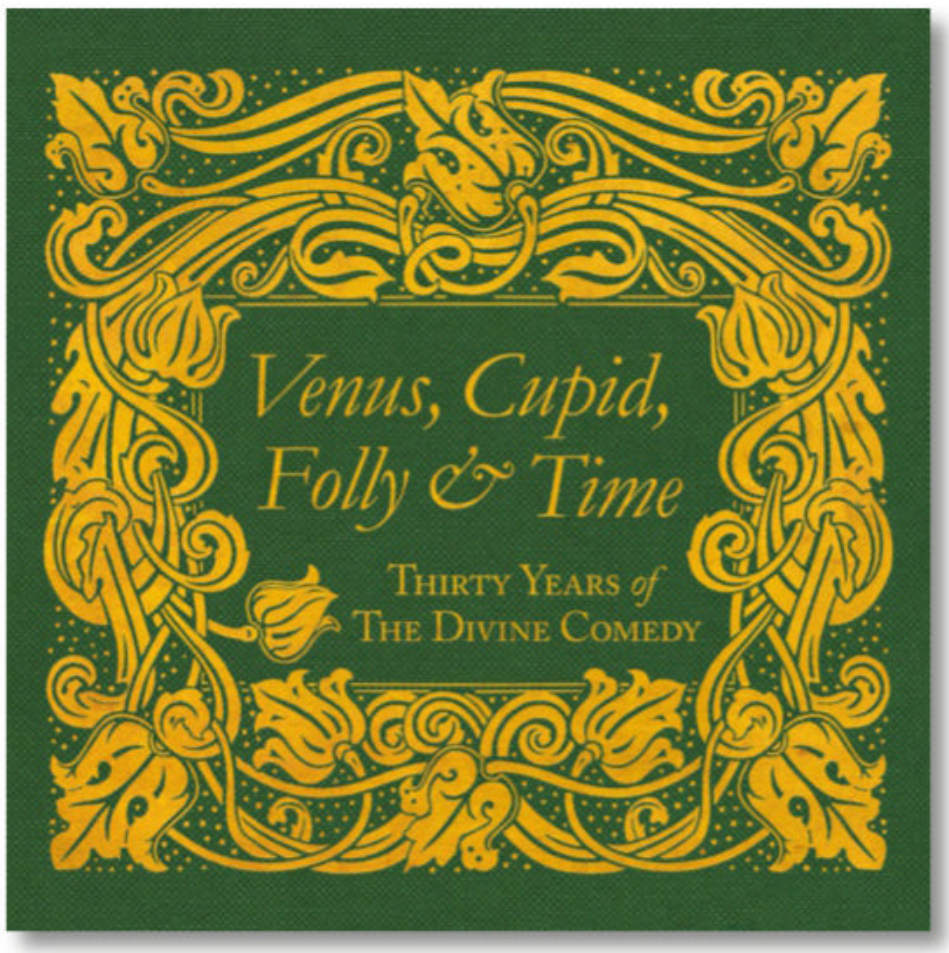
Universal UMC (Import Gibert Joseph)

Il existe une secte qui vénère Richard Thompson, et ses disciples préfèrent avant tout sa période avec son ex-femme, Linda. Ils ont raison, car c'est ce qu'il a fait de mieux, même si sa carrière en solo (dix-huit albums tout de même) n'est pas à sous-estimer.
C'est que Richard avait trouvé en Linda la partenaire idéale pour véhiculer ses grandes compositions. Il en avait déjà fait l'expérience chez Fairport Convention, le groupe qui a révolutionné le folk rock britannique avec l'immense et très culte Sandy Denny au micro. Thompson avait cofondé le groupe en 1967, et en était le guitariste lead extraordinaire. Après avoir sorti les brillants "Liege & Lief" et "Full House", Thompson décide de se lancer dans une carrière solo et sort un premier album étrange et fascinant, "Henry The Human Fly". L'expérience n'est pas concluante : *"C'est le disque qui s'est le moins vendu de l'Histoire"*, s'amuse à dire le musicien. Sur cet album chantait la jeune Linda Peters, rencontrée dans l'entourage de Fairport Convention. En 1972, le couple se marie et enregistre un premier album en duo, l'extraordinaire "I Want To See The Bright Lights Tonight" qui, pour d'obscures raisons, ne sortira qu'en 1974. La critique, qui adorait déjà Fairport Convention, est en extase devant le songwriting de Thompson et la voix de Madame. Les compositions phénoménales s'alignent, parmi lesquelles "When I Get To The Border", "I Want To See The Bright Lights Tonight", et deux chefs-d'œuvre qui deviendront des classiques, "The Great Valerio" et, surtout, le démentiel "The Calvary Cross", dont il livrera sur scène des versions époustouflantes durant parfois près de vingt minutes sans que personne ne s'ennuie une seule seconde. Le suivant, "Hokey Pokey" (1975), est un peu plus léger et joyeux — Thompson a souvent été considéré par les critiques comme une sorte d'ancêtre de Robert Smith — et si les titres sont un peu moins forts que son illustre prédécesseur, des chansons comme "I'll Regret It All In The Morning" montrent une fois de plus le talent du grand Richard.
Et puis, tout d'un coup, le couple se convertit à l'Islam, et au soufisme en particulier.
Les deux vendent tout ce qu'ils possèdent, reçoivent des journalistes dans des squats où ils n'ont même pas de chaîne hi-fi pour écouter de la musique, filent vivre dans une communauté, et Thompson décide de ne plus jouer de guitare électrique. Lorsque sort "Pour Down Like Silver" en 1975, sur la pochette, il porte un turban et s'est laissé pousser la barbe. Linda est voilée. Le disque contient de grands moments dont le magnifique "Beat The Retreat", ou encore "Streets Of Paradise" et "Dimming Of The Day". Le disque est plus dépouillé que les précédents, l'humeur est méditative. Suivront en 1978 et 1979 deux albums que Thompson n'aime pas, "First Light" et "Sunnyvista", nettement meilleurs, et limite joyeux. Mais c'est en 1982 que paraît le plus grand disque du couple, le dernier, qui sera le meilleur avec le premier. Une belle façon de boucler la boucle. "Shoot Out The Lights" avait été réalisé une première fois avec Gerry Rafferty, mais les deux Thompson haïssaient la production et l'ont réenregistré avec le fidèle Joe Boyd. Lorsque cette splendeur désolée est sortie, le couple était séparé, ce qui a laissé croire que ce traumatisme était le sujet de l'album, d'autant que la pochette — Richard assis seul dans une pièce vide avec une photo de Linda sur le mur — le laissait envisager. Mais en réalité, le disque avait été conçu alors qu'ils étaient encore ensemble. Aussi brillant que "I Want To See The Bright Lights Tonight", "Shoot Out The Lights" (après avoir voulu voir les lumières, il a voulu les exploser), écrit près de dix ans plus tard, incarne la quintessence du duo. Cette musique qui ne ressemble à rien d'autre, mêlant influences celtiques, folk et rock'n'roll. Et puis, il y a la guitare de Thompson, un génie aussi grand que Jimi Hendrix. Dénuée de toute influence blues, avec ce son cristallin et perçant, baignant dans une légère reverb et parfois un peu de tremolo, c'est une machine à rêver. Il peut la faire sonner comme une cornemuse, comme un accordéon, et évite tous les clichés.
"J'ai eu la tête retournée lorsque j'ai entendu Richard Thompson pour la première fois", a dit Chuck Prophet, lui-même pas manchot. Tom Verlaine et Richard Lloyd n'étaient pas fans pour rien : Thompson ne joue jamais la note qu'on attend, et ses solos (voir les versions live du morceau "Shoot Out The Lights", aussi grandioses que celles de "The Calvary Cross") sont des miracles d'inventivité. Personne n'a jamais fait sonner une Stratocaster de cette manière. Les fans pourront s'acheter les nombreuses collections de live disponibles sur le marché, mais vont évidemment se précipiter en priorité sur celui-ci : huit CD, tous les albums remasterisés, un énorme livret, toutes sortes de raretés, live, prises alternatives, et même des duos avec la vieille amie Sandy Denny. On ne peut guère faire mieux.
NICOLAS UNGEMUTH

Photo DR

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Mort électrocuté en jouant de la guitare électrique



The Divine Comedy

"VENUS, CUPID, FOLLY & TIME – THIRTY YEARS OF THE DIVINE COMEDY"

Divine Comedy Records/ Pias

Evidemment, cette folie de vingt-quatre CD ne sera pas à la portée de toutes les bourses, mais la plupart des albums du groupe sortiront indépendamment, en double CD, avec l'original remasterisé sur l'un, et des bonus et raretés sur l'autre. Le coffret propose d'autres choses encore, à chacun de voir ce dont il a besoin... Neil Hannon a donc décidé de remasteriser et dépoussiérer "Liberation", "Promenade", "Casanova", "A Short Album About Love", "Fin De Siècle", "Regeneration", "Absent Friends", "Victory For The Comic Muse" et "Bang Goes The Knighthood". Le tout s'arrête en 2010. L'excellent "Foreverland", qu'il a sans doute jugé trop récent (2016), n'est pas inclus. On voit défiler ici l'évolution des nombreux talents de Neil Hannon, des débuts sous la haute influence de Michael Nyman, de "Liberation" (1993) à la pop formidable de "Casanova" qui l'a enfin rendu célèbre, jusqu'au flamboyant "Absent Friends", qui devrait être classé parmi les meilleurs albums de tous les temps. Ce grand-œuvre délirant, flamboyant, truffé de cuivres, de cordes et de timbales, est un sommet dans la carrière de Hannon, qui parvient à chanter encore mieux que d'habitude, ce qui est difficilement concevable. Les albums suivants inclus dans ce coffret n'atteindront pas ce niveau mais réservent leur lot de chansons magiques, dont l'inoubliable "Lady Of A Certain Age", union parfaite entre une mélodie splendide et des textes à pleurer de beauté. Quel homme, ce Neil…

John Lennon

"GIMME SOME TRUTH"

Universal

Peu de temps avant le triste quarantième anniversaire de sa mort, John Lennon est compilé pour la énième

fois dans différents formats : simple CD, double CD, double album vinyle, quadruple album vinyle, etc. Cela aurait pu être un peu plus généreux, mais il faut rappeler que la carrière en solo de Lennon dans les années soixante-dix est moins riche que celle de Paul McCartney (sans compter qu'il y eut une période d'interruption qui dura tout de même cinq ans). Tout cela a commencé brillamment avec les impeccables "Plastic Ono Band" et "Imagine", mais malgré tout le respect qu'on doit au grand homme, les albums suivants n'ont pas marqué les mémoires (même le gentil et nostalgique "Rock'n'Roll", produit par Phil Spector, qui contient pourtant de bons moments et est assez touchant), sauf pour les inconditionnels fanatiques. Ce best of est donc plutôt recommandé car il rassemble les bons morceaux épars sortis entre "Imagine" et "Double Fantasy". En gros, quelqu'un a fait le tri pour nous.

Love Sculpture

"FORMS AND FEELINGS"

Esoteric (Import Gibert Joseph)

Attention, petit chef-d'œuvre. En 1969, après un premier album marqué par le blues (dont Dave Edmunds ignorait tout, c'était un ordre de sa maison de disques), Love Sculpture sortait cette farandole de pop psychédélique pleine de grands solos de guitare. "Sabre Dance", un instrumental qui reprenait Khachaturian, fut un tube, mais le reste est plus intéressant. Excellentes

chansons très mélodiques, transpercées par la guitare du grand Edmunds qui, plus tard, connaîtra une grande carrière en solo avant de faire des miracles en produisant divinement "Shake Some Action" des Flamin'Groovies, puis le premier album des Stray Cats. On le voit ici dans un registre moins fifties que celui qui fera sa gloire par la suite, et c'est passionnant. Essentiel…

Keith Relf

"ALL THE FALLING ANGELS – SOLO RECORDINGS & COLLABORATIONS 1965-1976"

Repertoire (Import Gibert Joseph)

Cette étonnante compilation rassemble l'essentiel de ce que l'ange blond des Yardbirds a fait après la séparation de son groupe. Pour ceux qui ne connaissent pas, ce sera un choc de l'entendre chanter de cette voix claire et tendre une sorte de folk pastoral, en solo ou avec le groupe Renaissance. C'est l'adieu au blues, et l'arrivée d'une musique typiquement anglaise, quasi celtique. En vingt-quatre titres, c'est une facette cachée de celui qui fut le chanteur de l'un des groupes les plus emblématiques du début des sixties qui saute aux oreilles, avec des choses très belles comme "Only The Black Rose" ou "Shapes In My Mind". Le pauvre est mort à l'âge de trente-trois ans, électrocuté en jouant de la guitare électrique dans sa cave. C'est une fin très rock'n'roll, certes, mais assez triste tout de même.

Little Richard

“KING OF ROCK AND ROLL” “THE RILL THING”

Omnivore (Import Gibert Joseph)

Deux albums formidables sortis en 1970 et 1971, après sa courte période chez Okeh. Le Petit Richard est en forme et se déchaîne sur des classiques comme “Born On The Bayou”, “Dancing In The Street”, “Midnight Special”, “I Saw Her Standing There” ou carrément le classique country de Hank Williams, “I’m So Lonesome I Could Cry”.
Et quand il s’attaque à “Brown Sugar”, il montre que malgré sa taille, il reste l’un des plus grands. Et cette voix…

The Revillos!

“STRATOPLAY – THE BOX SET”

Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Ces Ecossais s’étaient d’abord appelés les Rezillos, puis, après quelques changements de personnel, les Revillos. En plein post-punk, avec un look multicolore rétro-futuriste, ils mélangeaient le surf, les productions Joe Meek et les Shangri-Las. Le résultat est détonnant et a plus que bien vieilli. Voir la perle absolue “Baby Come Back To Me” ou “Yeah Yeah” (qui semble avoir plus qu’influencé les Wampas pour le morceau où ils chantent *“Woo hou, woo hou hou”*) ou “Motorbike Beat”. Ce coffret, très bien fait, réunit les deux albums “Rev Up” et “Attack”, ainsi que plusieurs live, ce qui est justifié puisque le groupe excellait sur scène. Inclassables, les Revillos étaient, toutes proportions gardées, comme des B-52’s du Royaume-Uni. Une belle redécouverte.

Jane Birkin

“THE VERY BEST OF”

Universal

Curieusement, alors que tout le monde adore — à juste titre — les disques de Françoise Hardy, la carrière de Jane Birkin semble quelque peu oubliée ces jours-ci, alors que sort ce joli coffret de trois CD. Sans doute Gainsbourg, dont elle fut la muse, lui a-t-il fait de l’ombre, mais ce serait oublier qu’il lui a écrit certaines des plus belles chansons de sa carrière. Dont l’infernale “Ballade De Johnny Jane”, peut-être l’un des plus beaux morceaux de la musique française, sans oublier : “La Décadanse”, “69 Année Erotique”, “Di Doo Dah”, l’extraordinaire et méconnu “Yesterday Yes A Day”, tiré de la BO de “Madame Claude” avec une fois de plus une mélodie ensorcelante, puis “Lolita Go Home” ou “Dépression Au-Dessus Du Jardin”, que Gainsbourg lui-même considérait comme l’une de ses meilleures compositions. Ensuite, la collaboration s’arrête et Jane reprend des morceaux, chante avec Daho, Souchon et Miossec, mais possède cette grâce unique : elle ne sombre jamais dans la variété. Sans doute a-t-elle été à bonne école...

“Girls Go Power Pop!”

Big Beat (Import Gibert Joseph)

Les gens de Big Beat ont eu la bonne idée de couvrir un spectre très large dans la power pop du sexe dit faible. Voici le merveilleux “Cherry Bomb” des Runaways, le classique “We Got The Beat” des Go-Go’s, l’un des premiers morceaux des Bangles (“The Real World”), mais aussi Josie Cotton, les Pandoras, ou

Holly And The Italians pour l’excellent “I Wanna Go Home”. Puis arrivent d’autres femmes, pas forcément associées à la power pop, mais qui ont enregistré des morceaux s’inscrivant directement dans le genre, comme les Pretenders (“Night In My Veins”, à découvrir d’urgence), les Primitives (bizarre de ne pas avoir choisi le parfait “Crash”), ou la grande Juliana Hatfield, le temps d’un bouleversant “Everybody Loves Me But You”. Une anthologie réjouissante qui mettra tout le monde de bonne humeur alors que la grisaille s’impose.

Robert Plant

“DIGGING DEEP : SUBTERRANEA”

Warner

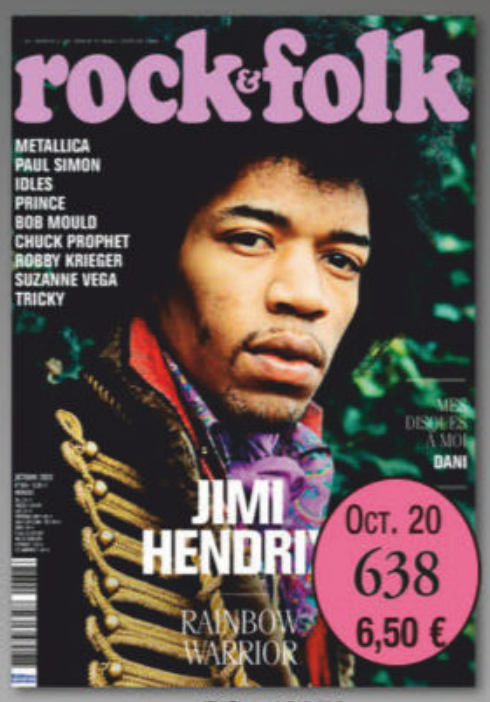
Qu’on apprécie ou non Led Zeppelin, on ne peut qu’avoir de la sympathie pour Robert Plant. D’abord parce que c’est un ancien mod, ensuite parce qu’il a décidé d’arrêter son groupe lorsque le batteur est mort (contrairement aux Who, par exemple), et enfin parce que, en solo, il n’a jamais tenté de dupliquer ce qui l’avait rendu célèbre de la fin des années soixante à la fin des années soixante-dix. Et puis, c’est un musicien curieux de tout, qui peut autant se passionner pour les musiques africaines que pour les plus obscurs groupes indé (on se souvient d’une époque où il disait adorer Dinosaur Jr). Ce double CD, inspiré du podcast du même nom dans lequel il parlait de ses chansons, compile plusieurs décennies de son œuvre en solo. Certaines choses sont extraordinaires, d’autres moyennes, mais rien n’est mauvais. Indispensable pour les fans.

“Soul District – Ladies First”

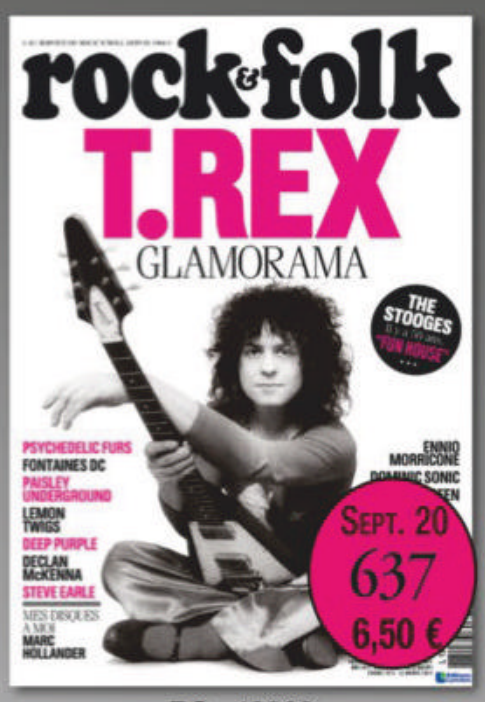
Universal

Coïncidant avec le mouvement Black Lives Matter, voici une compilation de chanteuses soul engagées. La bonne idée est de ne pas avoir réuni les plus connues comme les tubes habituels. A la place de quoi on découvrira la puissante Marva Whitney, mais aussi Gloria Jones, Valerie Simpson, Marlena Shaw, Vicky Anderson (fabuleuse), Barbara Randolph, des titres méconnus de Martha & The Vandellas et Gladys Knight & The Pips, Yvonne Fair ou Lyn Collins. Vingt-quatre titres, rien à jeter, et belle pochette. ❑

rock&folk



RC : 48970



RC : 48969

RC : 48968

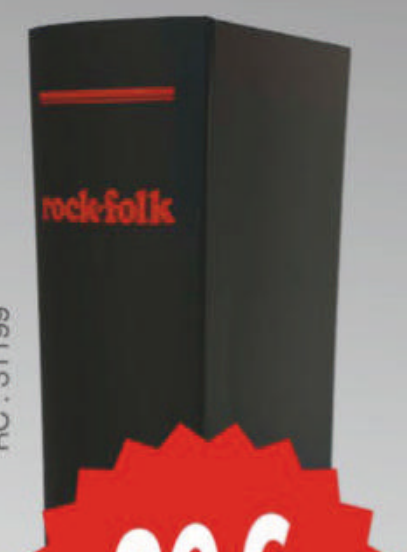
RC : 47056

RC : 47055

RC : 47054

RC : 47053

L'ÉCRIN INDISPENSABLE



RC : 31199

20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à : Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires

OE : VROFP20

N° ou Ecrin	Prix
Frais de port	
Total	

*Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin
DOM-TOM, Etranger nous contacter
au + 33 43 44 62 43 79*

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

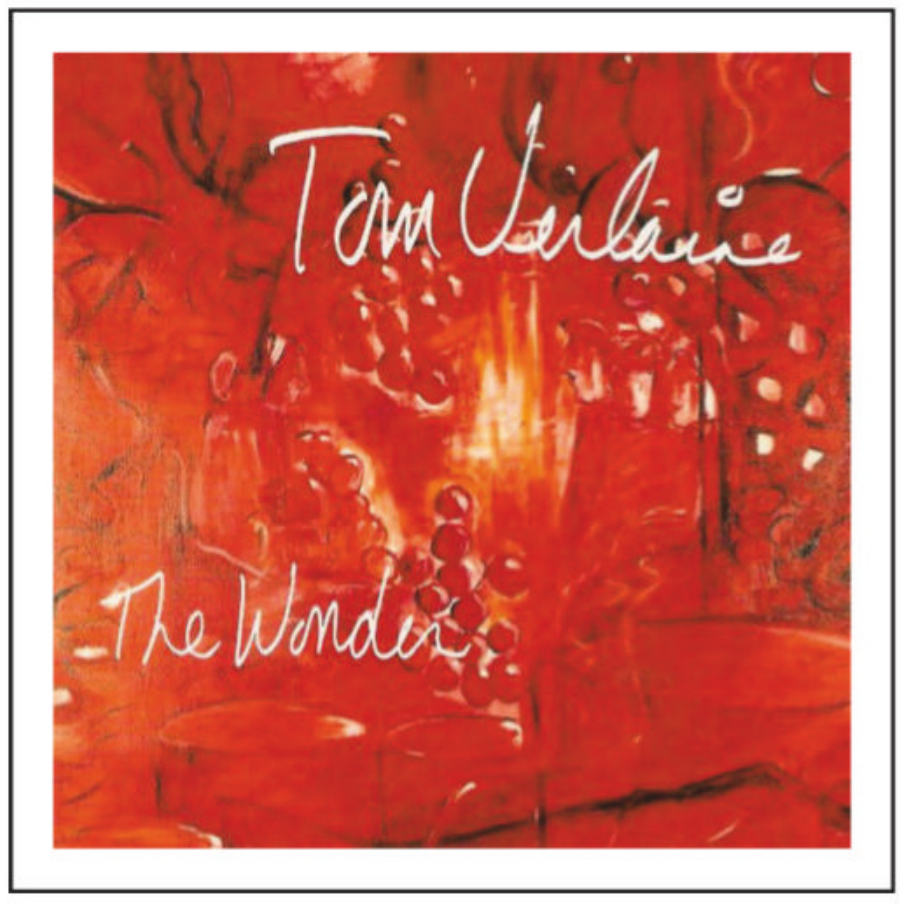
"David Bowie devrait plus souvent reprendre mes chansons"

Tom Verlaine

"THE WONDER"

Fontana

LE PREMIER TELEVISION : UN TEL CHOC QU'ON A OUBLIÉ D'ÉCOUTER LA SUITE. Le groupe a pourtant sorti deux autres albums, Tom Verlaine neuf solos, Richard Lloyd huit, mais "Marquee Moon" éclipse tout. Normal. En fait, non, pas normal : "Adventure" et "Television" possèdent de grands moments, et les six albums que Verlaine enregistre entre les deux, de 1978 à 1992, ne sont passés à la trappe que pour de regrettables raisons — "The Wonder", le plus déprécié, étant littéralement un *émerveillement*.



Sur ses trois premiers albums, "Tom Verlaine" (1979), "Dreamtime" (1981) et "Words From The Front" (1982), le guitariste prolonge "Adventure" — post-punk en droite lignée du Velvet Underground. Contrairement à PiL ou The Cure, Tom Verlaine, déjà trentenaire, ne tente plus d'incarner le présent ou inventer le futur : il est parti à la recherche du rock perdu, préférant au post-modernisme le classicisme — des classiques, c'est ce que sont les magnifiques "Without A Word", "Mary Marie", "Postcard From Waterloo", "Flash Lightning". Et "Kingdom Come", repris sur "Scary Monsters" — à l'époque, Verlaine pouvait encore se la jouer : *"David Bowie devrait plus souvent reprendre mes chansons, ses nouvelles ne sont franchement pas démentes."* Problème : très vite, seuls Bowie et les fans de la première heure voient encore en lui un songwriter digne du Velvet. En une petite poignée d'années, durant lesquelles ont déboulé "Thriller", "Blue Monday", The Jesus And Mary Chain, Verlaine passe du statut d'*avenir du rock* à celui d'*artiste culte* — traduction : *hasbeen*. Quitte à ne plus vendre un disque, quitte à ne plus être le chouchou de la presse spécialisée, autant tenter quelque chose de nouveau, s'entourer d'assistants déviants, rayés des tablettes du bon goût — ce que le New-Yorkais met en œuvre sur ses trois albums suivants, passionnants.

"Cover" (1984) est le disque de la transition, ce qui ne fait pas de lui un corniaud — un pic, grâce à une face A parfaite, avec "O Foolish Heart" et "Let Go The Mansion". Seul maître à bord, Verlaine teste beaucoup de personnel, Bill Laswell passe jouer de la basse, six ingénieurs sont recrutés dans divers studios. A New York, un type qui a bossé avec Kas Product, un autre avec Nina Hagen. A Los Angeles, un gus qui fricote avec les Talking Heads. A Londres, le producteur de Wham! et celui qui va s'atteler à "The Head On The Door" de The Cure. Autant de références qui n'ont rien à voir avec le punk-rock du CBGB. Verlaine a ouvert ses fenêtres, pris un grand bol d'air frais et décidé, lui qui représente le son de New York, l'ex-enfant chéri de Manhattan, de rester à Londres. Il s'enferme avec Dave Bascombe, collaborateur de Tears For Fears (et bientôt Depeche Mode). Ensemble, le duo enregistre l'album "Vanity Fair", dans un style pas éloigné de The Associates. Coup de massue : son label n'en veut pas. Déboussolé, Verlaine repasse par New York, transite par le Portugal et Paris, arrête les concerts pour bricoler, avec le fidèle Fred Smith, "Flash Light", copie conforme de "Vanity Fair" — les morceaux confectionnés avec Bascombe étant recyclés comme (fantastiques) face B des singles. "Sixteen Tulips", "The Funniest Thing (Work Of Art)", "The Scientist Writes A Letter", "One Time At Sundown", c'est à l'évidence une grande période d'inspiration pour le nomade, à défaut d'être une époque faste niveau ventes. Tom ne pige pas, il pense pourtant composer de la pop, des chansons faciles d'accès, autant que celles des plagiaires Lloyd Cole And The Commotions, ou que celles du "Brother In Arms" de Dire Straits... mais, bizarrement, non, les chiffres ne sont pas du même avis. Même s'il s'est éloigné de sa zone de confort avec "Cover" et "Flash Light", même si un DX7 couvre de plus en plus sa Fender, même s'il sonne désormais comme un Ric Ocasek SDF, comme un David Bowie ruiné, les fans hardcore de "Marquee Moon" continuent à le suivre et à le vénérer ; avec "The Wonder", sorti en 1990, Verlaine lâche tout le monde. L'ex-Television, en tentant d'imaginer l'indie-funk du futur, crée une sorte d'Orange Juice brumeux, technologique et fauché. On entend Lloyd Cole faire une imitation lo-fi du "Boys And Girls" de Bryan Ferry ; plus loin, Mark Knopfler, perdu dans East Village, foule les plates-bandes de Prince. Il y a des réminiscences du John Cale époque "Satellite Walk" et, pour faire bonne mesure, du Lou Reed de "New Sensations" — le même producteur prend ici en main deux titres. Un ingénieur spécialisé dans l'electro-funk et, au mixage, l'associé des Pet Shop Boys complètent la fiche technique. "The Wonder", d'un abord modeste, avec ce songwriting qui ne paye pas de mine, ce chant de crooner taciturne, limite taiseux, est gavé de merveilles — sommets : "August", "Cooleridge" et le hautement addictif "5 Hours From Calais". C'est ce qui s'appelle flinguer sa carrière en beauté. Après ? Tom Verlaine n'aura plus qu'à reformer Television. ★

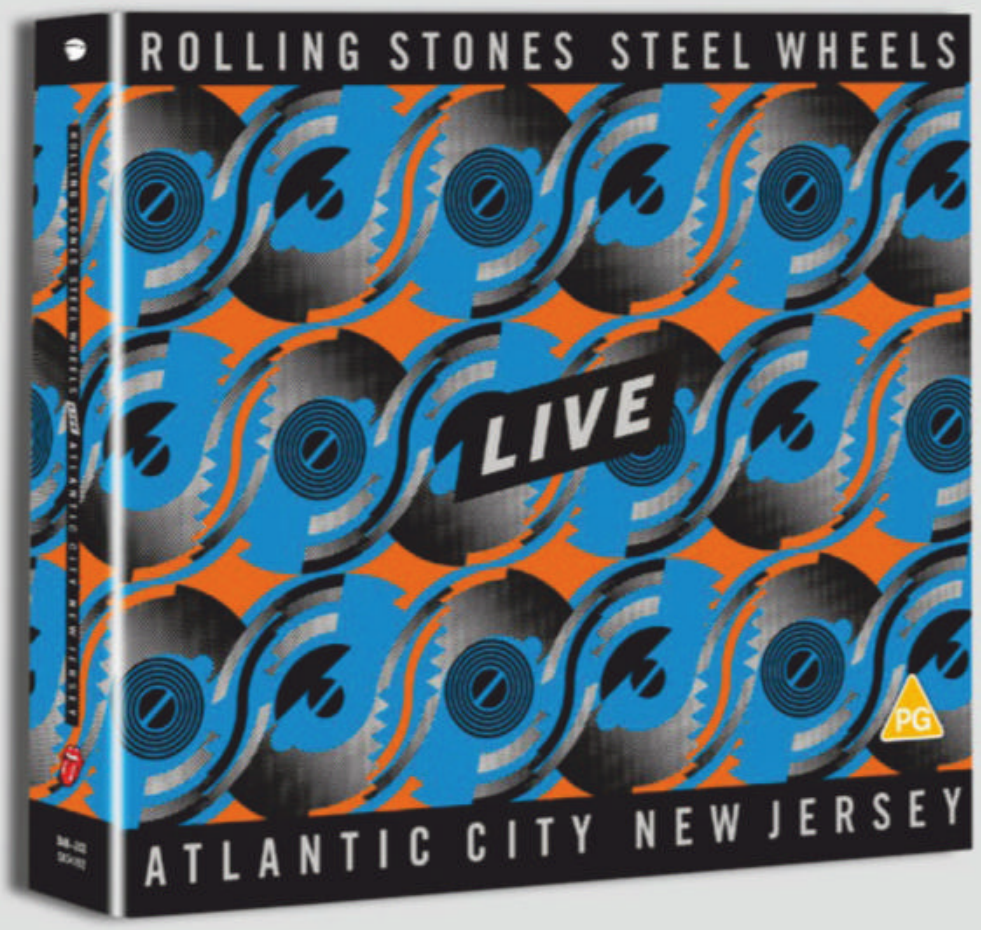
Première parution : 24 avril 1990

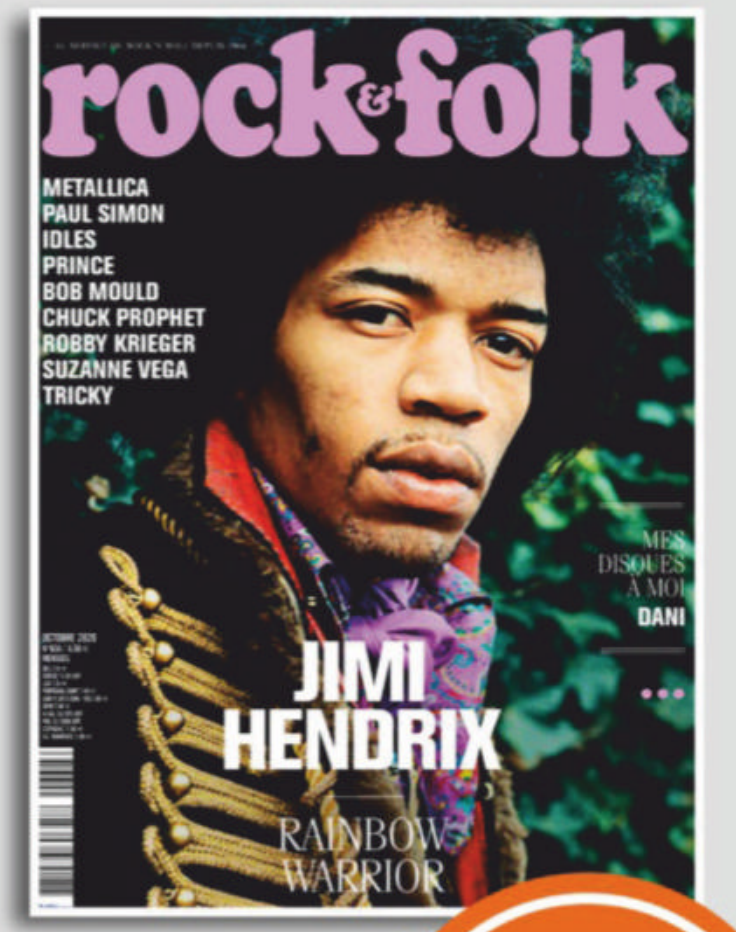
OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS + LE DIGIPACK 2CD + BLU-RAY

THE ROLLING STONES

"STEEL WHEELS LIVE – ATLANTIC CITY NEW JERSEY "





Concert inédit et remasterisé enregistré en 1989 sur le "Steel Wheels Tour", la plus longue tournée des Rolling Stones à l'époque. C'est aussi leur dernière tournée avec le bassiste Bill Wyman. Avec la participation spéciale d'Axl Rose, d'Izzy Stradlin, d'Eric Clapton et de John Lee Hooker.

77,50€
AU LIEU DE
~~110,15€~~

JE M'ABONNE

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements
45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

❑ **OPTION 1** 12 numéros + 2CD+Blu-ray **THE ROLLING STONES "STEEL WHEELS LIVE - ATLANTIC CITY NEW JERSEY"** pour **77,50€** au lieu de 110,15 €.

❑ **OPTION 2** 12 numéros + 2CD+DVD **THE ROLLING STONES "STEEL WHEELS LIVE - ATLANTIC CITY NEW JERSEY"** pour **76,50€** au lieu de 105,15 €.

❑ **OPTION 3** 1 an soit 12 numéros pour **67,50€** au lieu de 78€.

ROFP639

Email : ..... Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays : ..... Tel : .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France Métropolitaine 2020**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.lariviere@edlis.fr. Offre valable jusqu'au 31/01/21 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + le digipack avec blu ray pour 32.15€ et le DVD pour 27.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Les Anglais ont eu Police, la France a eu ses Flics

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Serge Gainsbourg
“Enregistrement Public Au Théâtre Le Palace”
Mercury/ Universal

Quarante ans après sa sortie initiale, l’album live enregistré par Serge Gainsbourg en 1979 au Palace sort pour la première fois en vinyle dans sa version intégrale. L’occasion d’entendre le chanteur accompagné de la section rythmique de Bob Marley (Sly Dunbar et Robbie Shakespeare) pour une relecture reggae de plusieurs de ses classiques (“Bonnie And Clyde”, “Docteur Jekyll Et Monsieur Hyde”), ainsi que les titres emblématiques de son album “Aux Armes Et Caetera”. Un document magnifique publié sur deux vinyles couleur bleu-blanc-rouge, clin d’œil malicieux à la polémique née de sa reprise provocatrice de “La Marseillaise” (“Aux Armes Et Caetera ”) qui lui avait valu des mésaventures avec des patriotes zélés.

The Chills
“Submarine Bells”
“Soft Bomb”
Fire Records

La ville de Dunedin, en Nouvelle-Zélande, est un endroit un peu mystique depuis plusieurs décennies pour les amateurs de pop lo-fi. Elle a essaimé de nombreux groupes à l’identité sonore unique, le *son de Dunedin*, à mi-chemin entre post-punk et indie-rock naissant. Outre The Clean ou The Bats, The Chills est une des formations les plus emblématiques de la scène. Fire Records réédite les deuxième et troisième albums de ce groupe culte — leurs premiers pour une major — parus initialement en 1990 et 1992. On conseille vivement “Submarine Bells”, le premier disque du groupe de Martin Phillipps probablement le plus cohérent car il porte en lui tout ce qui fait le charme et l’essence des Chills : une forme de simplicité et d’évidence mélodique absolument irrésistibles.

The Raveonettes
“Pretty In Black”
Music On Vinyl

Parmi la ribambelle de groupes garage à avoir émergé au début des années 2000, on avait pris The Raveonettes pour de simples copistes de The Jesus And Mary Chain. Et puis, le duo danois formé par Sune Rose Wagner et Sharin Foo a publié en 2005 “Pretty In Black”, disque à la fois inspiré par les girls groups des années soixante (Ronnie Spector vient même valider la filiation sur “Ode To LA”) et les Everly Brothers (“Here Comes Mary”). Empli de guitares cinglantes à la Duane Eddy (“Love In A Trash Can”), “Pretty In Black” est un trip rétro doux et chaleureux. Belle réédition avec livret riche et disque transparent.

The Groundhogs
“Split”
Fire Records

Après “Thank God For The Bomb” en 2019, Fire Records poursuit sa réédition des albums des Groundhogs, groupe blues-rock anglais du début des années soixante-dix terriblement sous-estimé. “Split” est un disque inclassable, entre rock psychédélique sombre et heavy-metal naissant, inspiré par un bad trip du guitariste Tony McPhee. Pour exorciser cette mauvaise expérience hallucinogène, McPhee a conçu un disque anxiogène traversé d’éclairs guitaristiques qui restent, près de cinquante ans après sa sortie, toujours aussi efficaces. “Split” est réédité sur un double vinyle couleur cerise (en référence au fabuleux freak out de “Cherry Red”) gavé de titres inédits.

Flics
“Activités 1980 - 1983”
Smap Records

1980 : le punk gronde. Il fallait remettre de l’ordre dans tout ça. Les Anglais ont eu Police, la France a eu ses Flics, jeune trio de Rouen, qui mutera quelques années plus tard en Tupelo Soul. Leur excellent premier EP

Photo Bruno Berbessou

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

— exhumé en 2015, mais jamais publié du vivant du groupe — est ici inclus (avec notamment l'intense "Insomnie"), ainsi que des démos aussi crades qu'enthousiasmantes ("Je Hais La Foule"). Le tout vient accompagné d'un livret et d'un CD empli d'inédits.

Ganafoul
"Sider-Rock"
Simplex Records

Venu de Givors, dans la région lyonnaise, Ganafoul était un groupe hard rock qui a enregistré quelques disques au tournant des années soixante-dix et quatre-vingt, mais n'a jamais percé à l'échelle nationale. Simplex publie aujourd'hui le véritable premier album du groupe, enregistré en 1975 mais qui avait été mis de côté et un peu oublié depuis. Et surprise ! L'écoute de ces bandes restées des décennies dans un carton révèle un groupe étonnamment doué, avec quelques boogies fougueux ("Zone Interdite") et des incursions blues réussies ("Tu Ne M'achèteras Pas"), le tout porté par un excellent chanteur sous influence Alice Cooper.

Nouveautés

TheSaurus Volume 5
"25 Titres Inédits 1978-1986 France Rock/ Punk/ Cold"
Cameleon Records

Il reste encore des inédits dans les greniers des membres de la première génération punk et new wave française. Les archivistes de Cameleon ont encore une fois accompli un travail titanesque pour dénicher la vingtaine de titres qui constituent le volume 5 de l'indispensable série. L'accent est ici mis sur des groupes tels que les étonnants Lorrains Ravachol, au groove post-punk étrange ("Budapest"), le boogie garage de Tiers Etat ("Les 2 Paumés"), la cold wave de Vox Dei ("Mutant Industrie"), quelques groupes punk électroniques foutraques (Clean Wisitors, Seaton) et même Alain Kan et Gazoline pour un "Gigolo" rockab' et déviant. Touchants, naïfs, lo-fi, extrêmes... tous ces morceaux sont beaucoup de choses, mais ils ne laissent jamais indifférent.

Les Attitudes Spectrales
"Vampire In The Summer"
Specific Recordings

Ne pas se fier au nom francophone de ce quatuor : il vient de Riga, en Lettonie. Fers de lance de la scène garage locale depuis dix ans, il publie son premier forfait — en vinyle uniquement — sur le label lorrain Specific. La crise sanitaire du Covid-19 a malheureusement retardé sa venue en France, on se console donc à l'écoute de cet excellent "Vampire In The Summer", traversé d'éclairs de fuzz, entre pop noisy ("Faces Dissolve") et rock psychédélique ("Astronomy").

45 tours

The Creation
"Making Time"
"Tom Tom"
Cameleon Records

Après Kim Fowley, We The People et The Other Half, Cameleon poursuit son admirable travail de réédition de rarissimes EP français des années soixante. Aujourd'hui, ce sont deux merveilles des Anglais de The Creation qui sont publiées. "Making Time", "Tom Tom" : quelle joie de retrouver dans leur écrin d'origine ces tubes emblématiques du freakbeat qui n'ont rien à envier aux plus grands de l'époque.

Albinos Congo
"Space Jam"
FVTVR Records

Ce groupe nantais tente d'imposer un terme pour décrire le son de son premier EP : *romantic neo space punk*. Une façon d'affirmer que ces drôles d'oiseaux s'inspirent des musiques déviantes en tous genres tout au long de ce microsillon joyeusement étrange ("Stay Or Die") qui promet des concerts venus de l'espace, si un jour la situation le permet à nouveau...

Floo Flash
"Pendu Au Téléphone"
Dangerhouse Skylab

Jolie curiosité que ce single de Floo Flash, groupe powerpop lyonnais du début des années quatre-vingt. "Pendu Au Téléphone" est une reprise inédite de "Hanging On The Telephone" des Nerves, enregistrée en 1985. Le texte en français fonctionne, c'est frais et exécuté avec classe.

Pervitin
"Pervitin"
Teenage Hate/ Dangerhouse Skylab

On reste à Lyon (décidément) avec le premier EP de Pervitin, formation réunissant quelques figures de la scène locale. Un disque à la saveur garage façon années quatre-vingt, qui évoque les Nomads des débuts ("Constantly Wrong") ou les Scientists ("A Fluffy Thought"). Un groupe à suivre ! ❑

Discographisme_37

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

"Histoire De Melody Nelson"

Serge Gainsbourg

Première parution : 24 mars 1971

En juin 1968, Serge Gainsbourg interprète le rôle d'un publicitaire dans "Slogan", une comédie pop de Pierre Grimblat, dont il signe également la musique. Ses rapports avec sa partenaire, Jane Birkin, sont si froids et si tendus qu'ils nuisent au film. Le réalisateur décide d'organiser un dîner chez Maxim's, qui se poursuit au New Jimmy's, la boîte de nuit de Régine. Prenant les devants, Jane invite Serge à danser un slow. Dès lors, elle comprend qu'il n'est pas un goujat, mais un grand timide, et en tombe immédiatement amoureuse. Six mois après sa séparation douloureuse avec Brigitte Bardot, l'arrivée de Jane va ouvrir l'un des chapitres les plus riches de la vie de Serge Gainsbourg. Et son statut de pygmalion musical (Juliette Gréco, France Gall, Brigitte Bardot, Françoise Hardy...) va s'orienter vers la consécration d'un duo quasi exclusif, alternant albums individuels et collaborations. Pourtant, Gainsbourg venant de fêter ses quarante ans se sent vieux face à cette jeunesse en révolution, face à Jane (vingt-deux ans) qui pourrait être sa fille. Et si un sentiment incestueux effleure son esprit, il prend une tournure littéraire et donne écho à un ouvrage dont il a cherché à adapter musicalement certains passages, "Lolita" de Vladimir Nabokov.
Courant 1969, la gestation de "Melody Nelson" débute. Serge Gainsbourg tient un titre et un schéma narratif. Le titre est l'association de deux prénoms anglo-saxons dont l'un fait explicitement référence à la musique, mais aussi rappelle par cette juxtaposition le patronyme du héros de "Lolita" associant deux prénoms : Humbert Humbert. Quant à l'histoire, il s'agit de *"l'initiation amoureuse d'une jeune fille renversée (...) par un quadragénaire en Rolls alors qu'elle se promenait à bicyclette"* confie-t-il au quotidien L'Aurore.
Mais aucune musique ni paroles n'ont encore été écrites. Peu à peu, Gainsbourg expérimente et tisse un matériau préparatoire avec son nouvel arrangeur, Jean-Claude Vannier, au cours de ses différentes commandes : chansons pour d'autres interprètes, musiques de films et spots publicitaires. C'est ainsi que l'on entend dans un des spots pour Martini les prémices de la "Valse De Melody". Et les demandes sont nombreuses car, depuis la sortie de "Je T'Aime… Moi Non Plus" en février 1969, Serge Gainsbourg est devenu une sorte de label sulfureusement chic et branché. Peu reconnu en tant que chanteur, et stigmatisé par la profession comme un habile faiseur, il souhaite avec cet album marquer les esprits, et surtout celui de Jane qui fut mariée à John Barry, compositeur oscarisé pour "Macadam Cowboy" notamment. Aussi, ambitionne-t-il de créer un concept-album, une œuvre symphonique rock, à l'instar des Moody Blues, des Beatles ou des Who. L'enregistrement de la rythmique — guitare, basse, batterie — s'effectue à Londres durant trois jours en avril 1970 ; celui des cordes et des chœurs en mai au Studio des Dames, aux Batignolles, à Paris. Puis, une longue maturation des textes s'étend jusqu'au 14 janvier 1971, où Serge les enregistre tous en une journée.
"Salut, mon p'tit gars, je vais avoir besoin de toi, il faut que tu retiennes un studio..." C'est avec ses mots que Gainsbourg propose à Tony Frank, jeune photographe de vingt-cinq ans, de réaliser la pochette. Ayant fait ses dents au magazine Salut Les Copains, Tony Frank part à Londres pour un reportage sur le faux mariage du couple pour Mademoiselle Age Tendre en avril 1970.
Il assiste également à certaines prises de l'album dix mois plus tard, et s'affaire au Studio 44, situé au 44 rue Legendre, dans le 17ème arrondissement de Paris, pas très loin du Studio des Dames.
Enceinte de quatre mois de Charlotte, Jane a déboutonné son jeans taille haute et s'impatiente. En retard, Serge est parti chercher une perruque rousse chez Carita — le spécialiste luxe de l'époque — parce que *"Melody Nelson a les cheveux rouges"* comme ceux de Lucy, la fille de Gabrielle Crawford, photographe et amie intime de Jane. A son arrivée, Serge détend l'atmosphère en essayant le postiche. Le photographe commence à shooter avec son Nikon habituel, surmonté d'un objectif de 50 mm ; la pellicule, de la diapo Kodak Ektachrome 64 ASA, est choisie pour sa colorimétrie tirant vers le bleu, renforçant celle du fond et du pantalon. Posé sur un pied, l'appareil est à la hauteur du centre de gravité de Jane, ce qui permet de mieux saisir les énergies. C'est également la hauteur du regard d'un enfant, celui de Lolita *("Un mètre quarante-huit en chaussettes")*. Serge dirige Jane, et Tony déclenche l'obturateur. La séance dure une petite heure.
Jane est parfaitement au milieu dans le cadre de la photo, car elle est au centre de l'œuvre, réellement comme symboliquement. Jane est l'élément déclencheur de "Melody Nelson" et celle qui l'interprète, lui donne corps. Et l'idée de prendre une adulte et non une adolescente pour incarner Melody sur la pochette écarte toute méprise et installe clairement la barrière entre l'espace littéraire et le monde réel dont la confusion contemporaine est un drame. Il faut entendre également sa présence comme la déclaration forte d'une association artistique et d'un engagement de vie entre Gainsbourg et Birkin *("Tu étais la condition sine qua non de ma raison")*. Jane se présente pieds nus ce qui résonne avec l'époque, mais c'est aussi une adolescente *("Quatorze Automnes Et Quinze Etés")* saisie dans toute sa simplicité. C'est ce que souligne également l'absence de maquillage, mis à part les pommettes rouges, petit jeu créé par Jane pour faire davantage gamine.
Le Munkey serré contre sa poitrine relève d'un geste de protection, mais aussi d'un attachement au monde de l'enfance. En effet, la présence de ce fameux doudou, confident de Jane offert par son oncle et qu'elle traîne partout dans son panier en osier, installe une continuité fictionnelle et personnelle. La vie et l'art se mélangent.
Gainsbourg poursuivra cette connivence sur la pochette de l'album suivant, "Vu De L'Extérieur", où sa photo est entourée de celles de singes, écho à cet orang-outang en peluche.
Le fond bleu azur, dont la mince ombre aux pieds de Jane ancre le personnage dans le réel, est la grande réussite de Tony Frank. C'est le bleu des origines, de ce temps mythique où une histoire d'amour se construit, ces instants précieux avant l'usure des sentiments et la mort du personnage. C'est aussi les premiers instants d'un travail qui commence à faire œuvre pour Gainsbourg en devenant plus personnelle et identitaire. D'une grande épure, ce bleu crée un espace imaginaire et poétique, l'Eden de Serge et Jane. Et pour garantir le joyau, le nom Gainsbourg en lettres capitales s'étale d'un bord à l'autre, comme un poinçon d'orfèvre. ■

Qualité France

PAR H.M.

Gilles Deleuze en quatre plages instrumentales

Choisir le nom d'un groupe peut parfois relever du casse-tête, avec le risque d'en prendre un qui a déjà été utilisé. Ce dilemme est particulièrement préjudiciable pour les autoproduits, qui peuvent être confondus avec d'autres formations et doivent alors recourir à des subterfuges pour positionner leur propre site sur la Toile. C'est justement le cas de trois des huit sélectionnés du mois, parmi les vingt-six reçus à la rédaction.

Le quatuor marseillais **Pleasures**, à ne pas confondre avec son homonyme au singulier (un groupe afro-américain des années soixante-dix), réunit depuis 2016 trois musiciens ayant fait leurs classes dans diverses formations locales, et un Anglais expatrié (issu du groupe The Expressway) qui est on ne peut plus crédible au niveau du chant anglophone. Ce premier album devait être au départ un EP, mais cette version allongée permet de mieux cerner le propos qui privilégie une pop nerveuse et tendue influencée par le Swinging London mais qui s'offre aussi de longues parenthèses planantes *("Feel It Rise", Lollipop Records/ Scanner Records, facebook.com/feelitrise, distribution L'Autre Distribution).*

Fondé à Paris en 1989, le trio **Palo Alto** (à distinguer de son homonyme américain) est une institution dans le domaine du rock expérimental et a collaboré avec Ptôse, Tuxedomoon ou les Residents. Pour rendre un hommage aux années soixante-dix et à Soft Machine, il a réuni des invités de choix : Richard Pinhas (guitariste de Heldon), un cofondateur de Art Zoyd, un trompettiste de l'avant-garde new-yorkaise et l'écrivain Alain Damasio. Ce dixième concept-album évoque le philosophe Gilles Deleuze en quatre longues plages essentiellement instrumentales, qui évoluent dans une stratosphère hypnotique et indéfinissable *("Difference And Repetition", Sub Rosa, facebook.com/paloalto.frenchband, distribution Differ-Ant).*

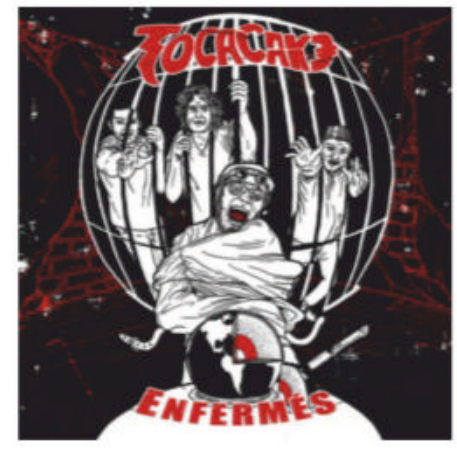
Depuis deux ans, les Marseillais de **Parade** affrontent une sérieuse concurrence quant à leur patronyme, entre un girls group anglais, un musicien de dance espagnol, un groupe de funk-rock occitan et un duo electro-pop vosgien. Mais ce premier EP devrait permettre au quatuor de s'affirmer. Avec cette voix caverneuse, une ambiance plutôt cold, une guitare survoltée et des moments frénétiques, les cinq morceaux en anglais naviguent entre pop, new wave et rock sous tension, conjuguant une fougue impétueuse et un fort pouvoir d'attractivité *("Parade", Lollipop Records, facebook.com/Parade.MRS, distribution L'Autre Distribution).*

Le quintette strasbourgeois **Out5ide** est né à la fin des années quatre-vingt-dix. Mais après une mise en sommeil de plusieurs années, il ne s'est réactivé qu'en 2011. Son cinquième album est une curiosité puisqu'il remet à l'ordre du jour un genre tombé en désuétude après son apogée dans les années soixante-dix, le rock progressif, tout en le combinant avec d'autres influences comme le metal ou le classic rock. Les dix morceaux anglophones sont ainsi traversés de tensions diverses, tout en cultivant des atmosphères prégnantes qui parient sur la durée, d'où leur longueur qui est généralement de cinq minutes *("Tumbleweeds", M&O Music, out5ide.com, distribution Differ-Ant).*

Venue d'Angers en 1999, **La Phaze** a stoppé ses activités en 2012, avant de reprendre récemment du service sous l'impulsion du duo originel, qui a intégré pour l'occasion un Londonien féru de drum'n'bass. Selon une formule éprouvée lors des cinq albums précédents, ce nouvel essai se situe au carrefour du dub, de la jungle et du punk, mais le groupe a modéré la volonté rock de ses derniers disques au profit d'une approche plus electro, sans rien abandonner, pourtant, de sa verve contestataire. Ce qui lui permet de renouer avec ses fondamentaux et devrait enthousiasmer les fans de la première heure *("Visible(s)", At(h)ome, facebook.com/laphaze).*

Le second album de **Solaris Great Confusion**, trois ans après un premier essai, revendique l'esthétisme de la douceur. Derrière ce nom énigmatique se cache un chanteur guitariste strasbourgeois, Stephan Nieser, qui a su s'entourer pour donner l'ampleur requise à son folk délicat (avec une reprise de "The Age Of Self" de Robert Wyatt). Difficile de ne pas succomber au charme d'une voix étonnante et de ballades onctueuses qui peuvent évoquer Neil Young période "Harvest" pour le parti pris esthétique, et Chris Isaak pour la séduction vocale *("Untried Ways", Mediapop Records, facebook.com/solarisgreatconfusion).*

Depuis 2006, **Helluvah** correspond au tandem formé par le producteur et musicien Bob X et Camille, une Niçoise influencée autant par Cat Power et PJ Harvey que par la britpop. L'ouverture de son quatrième album rend bien compte d'un univers qui oscille entre éclaircies apaisées et éclats soniques, le tout baignant dans une atmosphère assez sombre qui illustre le thème de la rupture amoureuse. Cette plongée dans une indie pop (avec deux essais en français), portée par une voix attachante, des guitares mordantes mais aussi des synthés et des boîtes à rythmes, se révèle particulièrement acérée et acidulée *("Lonely Riots", Dead Bees Records/ Jarane, facebook.com/helluvahmusic).*

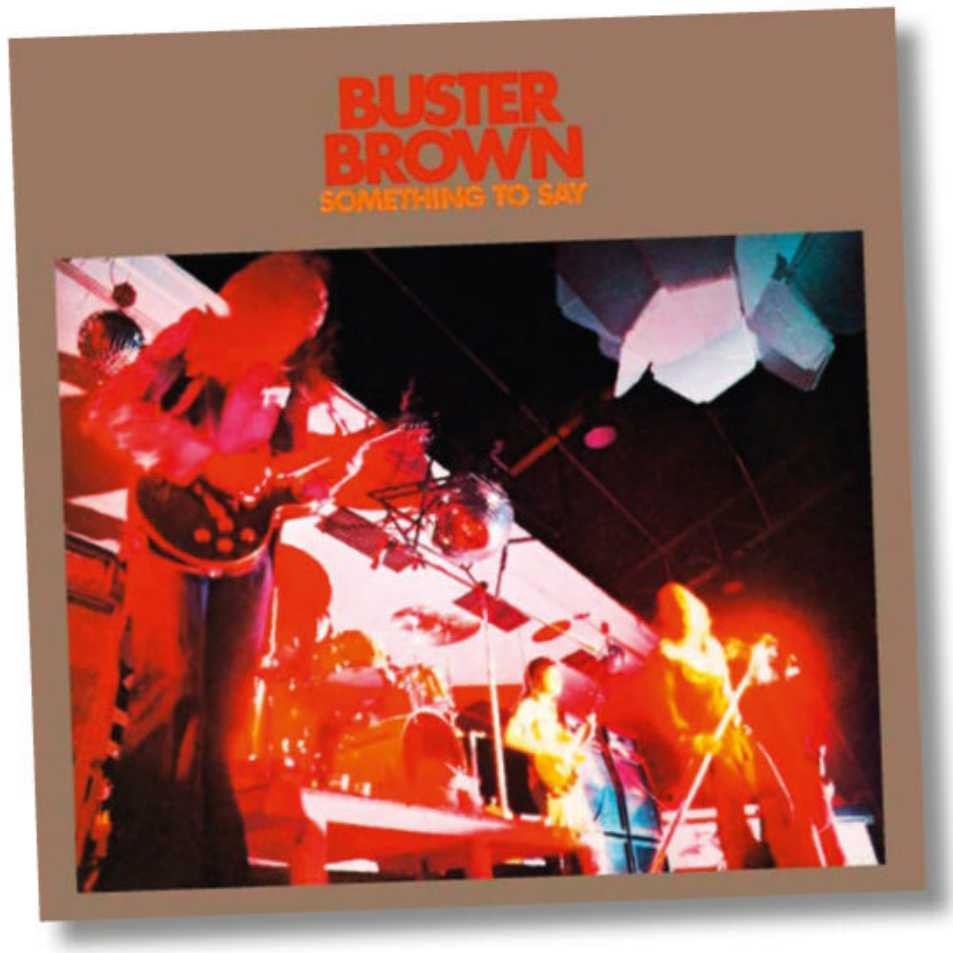


Depuis 2015, le groupe gardois **Tocacake** défend un rock fusion qui se situe dans le sillage de Mass Hysteria ou de No One Is Innocent. Ce n'est pas un hasard si, pour enregistrer et mixer son premier album, le quatuor a fait appel à Fred Duquesne, par ailleurs guitariste de Mass Hysteria et producteur de son groupe... et de No One Is Innocent. On est donc en terrain connu, au carrefour du rock et du metal, avec des guitares incandescentes, un son offensif et des morceaux en anglais et en français dont les titres sont révélateurs du propos revendicatif et enflammé : "Ferme Ta Gueule", "Nos Larmes Citoyens", "Like A Razor" *("Enfermés", M&O Music, facebook.com/tocacake).* ❑

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes



Le hurleur Angry Anderson et le cogneur Phil Rudd

BUSTER BROWN

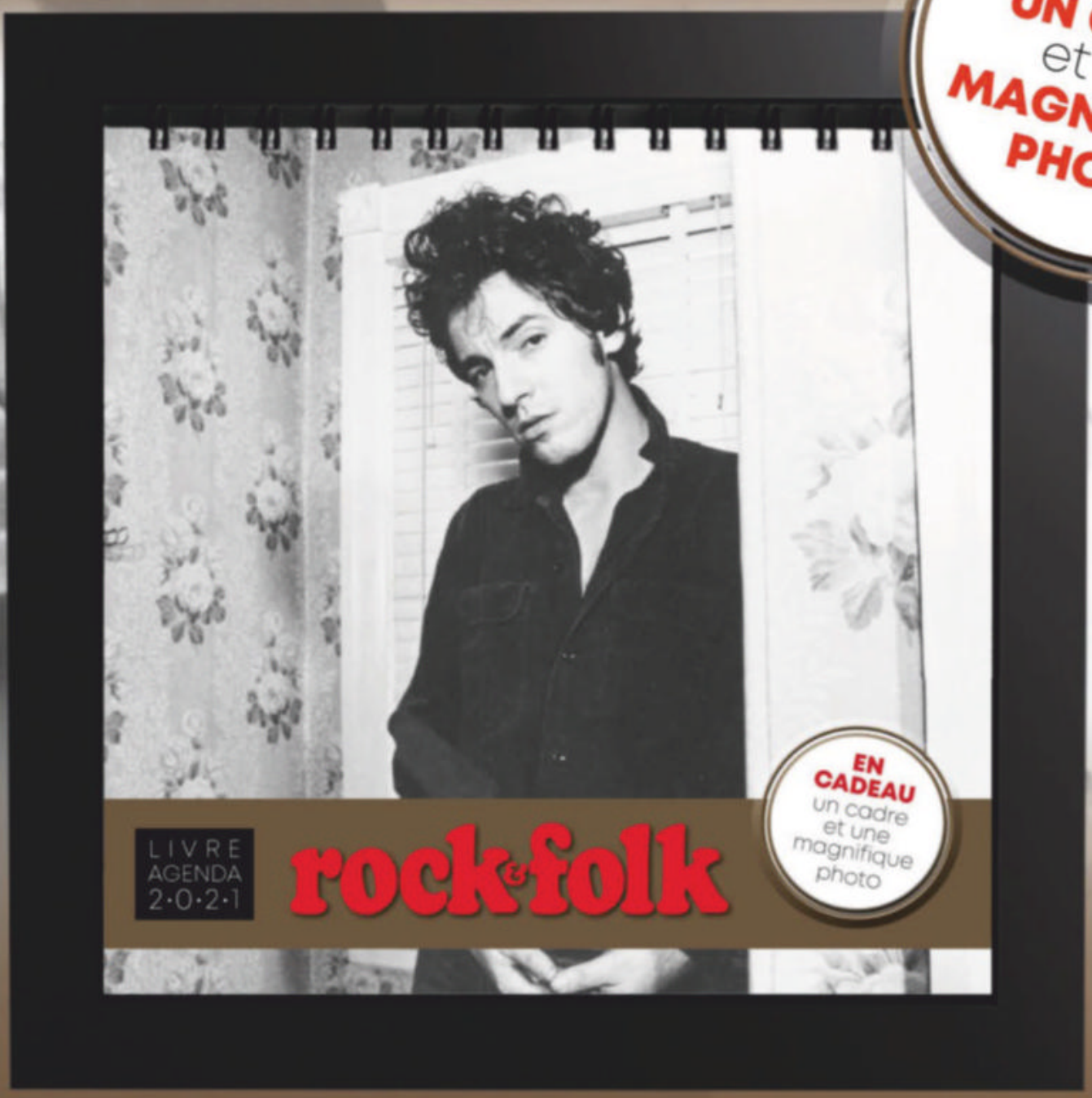
CRUELLEMENT OUBLIE, Buster Brown a pourtant eu une influence décisive sur l'histoire de notre musique, puisqu'il a abrité en ses rangs le hurleur Angry Anderson, futur fondateur de Rose Tattoo, et le cogneur Phil Rudd, historique membre d'AC/DC. Ce sympathique sextette aurait pu, avec un peu de chance, devenir un équivalent des Faces aux Antipodes. Bien entendu, il n'en fut rien…

Retour à Melbourne, été 1973. Les clubs fourmillent alors de promesses rock'n'roll, parmi lesquelles se trouvent Coloured Balls, Chain ou encore Billy Thorpe And The Aztecs. Tirant son patronyme d'une bande dessinée des années vingt, Buster Brown se forme autour de Gary "Angry" Anderson. Petit bonhomme au crâne dégarni et aux dents cassées, doté d'une grande gueule qui lui a valu d'être qualifié de *"fourmi colérique"*, il a longtemps trimé, enchaînant les petits boulots. Guitariste de blues sans réel talent, Gary trouve son salut au micro. Il apprend le métier au sein de Peace Power And Purity, un ensemble psychédélique, avant de claquer la porte, mû par un désir de sons plus violents. Anderson rameute deux guitaristes John Moon et Paul Grant, Chris Wilson aux claviers, le bassiste Ian Ryan et un jeune batteur, longue tignasse et visage impassible, nommé Phil Rudd. Un an plus tard, Buster Brown a déjà partagé la scène avec les meilleures formations des Antipodes, dont AC/DC et Geordie. Le sextette peut s'appuyer sur deux bretteurs aux styles complémentaires : John Moon est un admirateur de Ritchie Blackmore, quand à Phil, il adore évidemment John Bonham. Au répertoire des débuts figurent des reprises de Jo Jo Gunne, Free ou Faces. Avec son boogie rêche mais entraînant, le gang vivant en communauté s'attire les bonnes grâces des cols-bleus et des *sharpies*, sorte de mix local des mods et des skinheads britanniques. Nos chevelus deviennent les *"héros des masses laborieuses"*. Un ami leur crayonne une mascotte représentant un type en salopette, sourire narquois et mains dans les poches. Cette trajectoire ascensionnelle est couronnée par un triomphe au fameux festival de Sunbury en 1974 (deux titres immortalisent leur passage dans la compilation dédiée), qui est aussi marqué par la première apparition de Queen en Australie. C'est à cette occasion que le groupe est repéré par Michael Gudinski, le gourou du label Mushroom, qui compte alors dans ses rangs les Skyhooks ou Chain. Buster Brown grave son premier simple sous la direction de Lobby Loyde (Coloured Balls) : "Buster Brown", couplé avec "Rock And Roll Lady", qu'il promeut par des prestations télévisuelles. L'enregistrement d'un premier opus avec ce même Loyde est prévu, mais au dernier moment, Mushroom réduit le temps prévu aux studios TCS de moitié. Michael Gudinski concentre en effet ses efforts sur les Skyhooks, négligeant ses autres poulains. Loyde, frustré, claque la porte, laissant l'ingénieur du son John French terminer le travail. Résultat : un son simple, un peu bâclé, qu'Anderson estime ne pas être à la hauteur d'une réputation scénique faramineuse. "Something To Say" n'est pas spécialement soutenu par Mushroom, et trouve vite le chemin des bacs à soldes. Pourtant, dès "Rock And Roll Lady", on sent qu'on a affaire à une formation éminemment sympathique. Tout est en place sur ce boogie détendu : le gosier d'airain d'Anderson, deux guitaristes batailleurs soutenus par un orgue discret, et une section rythmique métronomique. Chris Wilson se met ensuite en valeur, martelant frénétiquement son piano sur "Let Me In". "Buster Brown", qui démarre sur un riff sournois avant de virer rock'n'roll fifties survolté, est totalement jouissive, tout comme la débonnaire reprise de "Roll Over Beethoven". L'opus s'achève sur l'euphorisante chanson-titre, qui rappelle énormément les Faces. Malheureusement, les fans du groupe n'ont pas été mis au courant de la sortie de "Something To Say", album pourtant prisé dans les pages du magazine Rolling Stone américain. C'est le moment que choisit AC/DC pour proposer un poste à Phil Rudd, qu'il accepte bien évidemment sans tergiverser. Tony Lunt, ex-Carson, le remplace. Cette première défection agit comme un signal : la débandade est proche. Celle-ci se matérialise par un loupé terrible au festival de Sunbury en 1975 : lorsqu'ils se pointent pour monter sur scène, les techniciens ont saccagé le matériel — ils ont appris qu'ils ne seraient pas payés car Deep Purple s'est tiré avec la quasi-totalité des recettes — et le public est reparti. Malgré un ultime passage sur ABC TV, la fin se précise avec les départs de Lunt, puis de Moon et Grant. Angry Anderson tente d'assembler une nouvelle mouture (avec notamment Geordie Leach et Dallas Royall, futurs Rose Tattoo), qu'il dissout finalement en novembre 1975. L'année suivante, il fonde l'emblématique Rose Tattoo en compagnie de l'ex-Buffalo, Peter Wells et d'anciens membres tardifs de Buster Brown, avec le succès que l'on sait. ❑

rock&folk

Une année en images

EN CADEAU UN CADRE et une MAGNIFIQUE PHOTO



Disponible dans toutes les librairies, grandes surfaces et sur boutiquelariviere.fr

14€50*

LIVRE
AGENDA
2·0·2·1

Casa éditions

*Plus 6,05€ de frais de port

Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Futur ministre de la culture de Lula

Cher Erudit, quelles sont les SCÈNES PSYCHÉDÉLIQUES qui se sont développées à partir des années soixante en dehors du monde occidental (Amérique du Sud, Afrique, Asie…) ?
Quentin ***(courriel)***

Mal connues, les productions des scènes psychédéliques sud-américaines, africaines et asiatiques ont été redécouvertes par les collectionneurs, européens pour la plupart, dans les années 2000. Longtemps snobées, jugées trop occidentalisées, pas assez ethniques, elles sont pourtant riches en pépites, fusionnant le psychédélisme avec les racines musicales de leur pays. Voici un panorama, en deux parties, de ces différentes scènes de l'âge d'or du psychédélisme au temps du LSD, avec une sélection discographique.

Os Mutantes

Photo Archives Rock&Folk - DR

Première partie : Amérique du Sud

Au **Brésil**, le tropicalisme est associé au psychédélisme et à la résistance à la dictature militaire. L'album "Tropicalia Ou Panis Et Circensis" (1968) offre un éclectique état des lieux des nouveaux courants, réunissant Os Mutantes, Gilberto Gil, Caetano Veloso, Gal Costa et l'arrangeur Rogério Duprat, chaque participant sortant parallèlement des albums imprégnés de psychédélisme. Os Mutantes pour ses quatre premiers albums : "Os Mutantes" (1968) ; "Mutantes" (1969), plus expérimental ; "A Divina Comédia Ou Ando Meio Desligado" (1970) ; "Jardim Elétrico" (1971). Futur ministre de la culture de Lula, Gilberto Gil a réalisé trois albums de pop folk psychédélique dont "Gilberto Gil" (1968) accompagné par Os Mutantes. A l'International Song Festival en septembre 1968, Caetano Veloso électrise et divise violemment les spectateurs quand, accompagné par Os Mutantes, il donne un concert totalement psychédélique, haut en couleur et en érotisme, "Caetano Veloso" (1968), "Caetano Veloso" (1969) et l'expérimental "Araçà Azul" (1972). Gal Costa : "Gal Costa" (1969), "Gal" (1969). Le double album "Clube Da Esquina" (1972) de Milton Nascimento et Lô Borges, un des plus grands disques de la musique brésilienne, se termine par une magnifique face psychédélique. Lô Borges sort son premier album solo la même année, "Lô Borges". En 1974, Nascimento enregistre une version en public de "Milagre Dos Peixes (Gravado Ao Vivo)" accompagné par Som Imaginario, par ailleurs auteur de beaux disques à l'exemple de "Som Imaginario" (1970). A découvrir également : Liverpool, "Por Favor, Sucesso" (1969), Modulo 1000, "Nao Fale Com Paredes" (1970), Spectrum, "Geraçao Bendita" (1971), Baobas, "Baobas" (1968), Bango, "Bango" (1970). En marge et très singuliers, les disques de Lula Côrtes et Zé Ramalho, "Paêbirù" (1975), un double album mythique utilisant une grande variété d'instruments, de percussions et de bruitages, et de Marconi Notaro, "No Sub Reino Dos Metazoàrios" (1973).

Au **Mexique**, l'équivalent du tropicalisme brésilien s'appelle La Onda, mouvement de la contre-culture dont l'apogée sera le festival Rock Y Ruedas de Avándaro les 11 et 12 septembre 1971, attirant plus de 300 000 spectateurs, avant d'être durement réprimé par le pouvoir mexicain. Dug Dug's, une formation de Durango, en est la tête d'affiche. Après avoir acquis de la notoriété en jouant dans les bars et les clubs de Tijuana et de Mexico, Dug Dug's sort en 1966 un 45-tours entre British beat et garage. Malgré plusieurs changements de personnel, le groupe devient le chef de file du mouvement La Onda Chicana avec Bandido et Three Souls In My Mind, enregistrant un premier album, "Dug Dug's" (1971) suivi par "Smog" (1972) et "Cambia, Cambia" (1974). Parmi les douze formations invitées : Ritual, "El Ritual" (1971) ; Three Souls In My Mind, "Three Souls In My Mind" (1970) ; El Amor, "En Vivo" (1971) ; Bandido, "Bandido" (1973) ; Peace And Love, "Peace And Love" (1971) ; Los Yaki, "Ayer Y Hoy" (1968). Déjà séparés à l'époque, Flying Karpets, "Flying Karpet" (1968) et Los Ovnis, "Hippies" (1968). Manquent La Libre Expresion, "La Libre Expresion" (1969), et surtout un autre groupe phare, La Revolucion De Emiliano Zapata, "La Revolucion De Emiliano Zapata" (1971) et "Tema De La Pelicula La Verdadera Vocacion De Magdalena" (1972).

Entre 1966 et 1973, en **Argentine**, sous le joug de la dictature militaire, il n'était pas bien vu de porter les cheveux longs et d'aimer le rock psychédélique. Pourtant, le pays va fournir un sacré contingent de musiciens et de groupes remarquables. A la suite de Woodstock, le festival Buenos Aires Rock se déroule sous la forme de cinq soirées, entre le 7 et le 28 novembre 1970, avec à l'affiche une trentaine de formations très diverses. Y figurent Almendra ; La Cofradía De La Flor Solar, issu d'une communauté d'artisans, d'artistes et de musiciens de La Plata, "La Cofradía De La Flor Solar" (1971) ; Arco Iris, mix de folk argentin et de rock "Arco Iris" (1970) ; Vox Dei, "Caliente" (1970) ; La Barra De Chocolate, "La Barra De Chocolate" (1970). Los Gatos a été la première formation à connaître un succès en 1967 avec une chanson pop chantée en espagnol, "La Balsa" en 1967, avant de s'orienter vers des sonorités plus psychédéliques à partir de 1968, "Seremos Amigos", "Beat N° 1" (1969), "Rock De La Mujer Perdida" (1970). Plus tardif, Montes, entre psyché et progressif, "Cuando Brille El Tiempo" (1974) influencé par Jimi Hendrix. Almendra est non seulement une référence du rock sud-américain avec ses deux albums, "Almendra" (1969) et le double "Almendra II" (1970), mais aussi un vivier de musiciens. Ainsi, de sa dissolution naissent trois groupes importants : Pescado Rabioso du chanteur, guitariste et compositeur Luis Alberto Spinetta, "Desatormentándonos" (1972), "Pescado 2" (1973) ; Color Humano du guitariste Edelmiro Molinari, "Color Humano" (1972) ; Aquelarre du batteur Rodolfo Garcia et du bassiste Emilio Del Guercio, "Aquelarre" (1972).

Au **Chili**, le festival Piedra Roja, qui se déroule de façon chaotique du 10 au 12 octobre 1970 à Santiago, se présente comme le symbole de la culture hippie en Amérique du Sud. Il sera finalement interrompu avant son terme par la police. A l'exception de Kissing Spell, les principaux groupes péruviens sont présents : Aguaturbia, Los Blops, Los Jaivas, Los Ripios. Héros de l'underground chilien, Aguaturbia évoque Jefferson Airplane, dont il reprend "Somebody To Love" ("Alguien Para Amar"), par la puissance vocale de la chanteuse Denise et les envolées du guitariste Carlos Corales à grand renfort de fuzz et de distorsions : "Aguaturbia" (1969). Sur la pochette, les musiciens sont nus, provoquant un premier scandale avant "Volumen 2" (1970) où on voit la chanteuse attachée sur une croix. En 1973, avec Corales, Denise forme Panal, "Panal", psyché et rythmes afro-cubains. Plus pop et éthéré, Kissing Spell, "Los Pajaros" (1970), prend le nom de Embrujo pour son deuxième album en 1971. Los Jaivas : "Los Jaivas" (1971), "Los Jaivas" (1972), acid folk. Los Blops : "Blops" (1970). Los Jockers : "Nueva Sociedad" (1967). En 1973, Pinochet imposera une chape de plomb.

Au **Pérou**, malgré la dictature militaire qui a pris le pouvoir en 1968, décrétant que le rock provoquait l'aliénation de la jeunesse, les musiciens ont réussi à contourner les interdictions pour faire vivre une scène psychédélique. Du garage et du surf au psyché : Los Holy's, "Sueno Sicodelico" (1967), Los York's, "68" (1968), Los Shain's, "Docena 3" (1968). Avant de rejoindre Tarkus, "Tarkus" (1972), le batteur de Los Holy's, Walo Carrillo fonde Telegraph Avenue, "Telegraph.Ave" (1971), réputé meilleur groupe de Lima avec sa fusion de psyché et de rythmes latins. Autres formations populaires : Laghonia,

Top 5

Os Mutantes : “Os Mutantes” *(1968)*

“Os Mutantes” est l’album le plus influent du psychédélisme brésilien. Fondé en 1966 par les frères Arnaldo (Dias) Baptista, claviers, et Sergio Dias (Baptista), guitares, et par la chanteuse Rita Lee, le groupe mêle pop, “Le Premier Bonheur Du Jour” chanté en français, tropicalisme, “Panis Et Circenses”, samba, “Bat Macumba”, “Maria Fuló”, psychédélisme avec fuzz et distorsion, “A Minha Menina”, “Ave Genghis Khan”, “Baby”, ou onirique, “O Relógio”, le tout orchestré par Rogério Duprat.

Caetano Veloso : “Caetano Veloso” *(1969)*

Enregistré avec Gilberto Gil en juin 1969, à Salvador de Bahia où Veloso est assigné à résidence avant son exil à Londres, cet album blanc est à la fois un des moins connus et un des plus beaux du chanteur. Les douze morceaux de bossa nova, tango et samba sont magnifiés par le fuzz ou la wah-wah des guitares électriques, à l’image du formidable “The Empty Boat”, ainsi que par la production et les arrangements de cordes somptueux de Rogério Duprat et la voix magique de Caetano Veloso.

Kaleidoscope : “Kaleidoscope” *(1969)*

Longtemps ignoré, “Kaleidoscope” a été enregistré en janvier 1968 en République dominicaine par deux Portoricains, un Espagnol et deux Dominicains, mais il ne paraîtra qu’en 1969 au Mexique. Influencés par Zappa, “A Hole In My Life”, Iron Butterfly, “Let Me Try”, et Jimi Hendrix, les dix titres originaux sont portés par l’orgue de Julio Fernandez et les guitares d’Orly Vazquez et Pedrin Garcia. Pop psychédélique addictive, “PS Come Back”, “A New Man”, garage rock, “Hang Out”, et le long “Once Upon A Time There Was A World”.

La Revolución De Emiliano Zapata : “La Revolución De Emiliano Zapata” *(1971)*

Créée à Guadalajara en 1969, La Revolución De Emiliano Zapata s’inscrit dans le mouvement de La Onda. “La Revolución De Emiliano Zapata”, s’ouvre sur les sept minutes de “Nasty Sex”, un single à succès au Mexique, mais aussi aux USA et en Europe. La qualité des compositions et les envolées des guitares de Carlos Valle Ramos et de Javier Martin Del Campo, “Melynda”, “If You Want It”, “Ciudad Perdida (Shit City)”, en font un grand disque d’acid rock, digne des meilleurs albums de San Francisco, dans la lignée de Quicksilver Messenger Service.

Almendra : “Almendra” *(1969)*

Apparu en 1968, sous la direction artistique de Luis Alberto Spinetta, principal compositeur, du bassiste Emilio Del Guercio et du guitariste Edelmiro Molinari, Almendra a réussi avec ce premier album chanté en espagnol à marquer l’histoire du rock sud-américain. Les neuf titres associent un folk rock onirique, “Muchacha (Ojos De Papel)”, explorations, “Color Humano” ou pop, “Ana No Duerme”, “A Estos Hombres Tristes”, psychédéliques, ballades mélancoliques, “Plegaria Para Un Niño Dormido”.

deux excellents albums “Glue” (1971) et “Etcetera” (1971) ; Traffic Sound, “A Bailar Au Go-Go” (1969), incluant des reprises de “Fire” et “I’m So Glad”, “Virgin” (1970), “Traffic Sound” (1970) ; El Alamo : “Malos Pensamientos” (1971) ; Pax, “Pax” (1972) proche du hard rock ; The (St Thomas) Pepper Smelter : “Soul & Pepper” (1969) avec des reprises de “In-A-Gadda-Da-Vida”, “Strange Brew” et “Can You See Me?”.

En **Colombie**, du 18 au 20 juin 1971, à La Estrella, près de Medellin, se tient le festival de Ancón, à ne pas confondre avec le festival péruvien du même nom. Il se présente comme la vitrine du mouvement hippie colombien et de la contestation contre la guerre du Vietnam. Groupe vedette avec leur album “Psicodelicias” (1967) introduit par “Sargento Flippers”, les Flippers sont annoncés mais, finalement, ne joueront pas. Autres figures du psychédélisme venus du garage rock, Los Speakers, “In El Maravilloso Mundo De Ingeson” (1968) et Los Yetis, “Olvidate” (1968) se sont déjà séparés. The Survival, “La Onda De The Survival” (1971) qui contient le single “Cannabis Lady”, n’est pas invité. Formé en 1959 à Maracaibo, Los Impala est la première formation rock du **Venezuela**. Avant sa séparation en 1970, Impala s’est converti au psychédélisme sur ses albums de 1966 à 1969, dont “Syndrome” (1969) paru également aux USA. Junior Squad, “Baila Muchacha” (1968), les Pets, “The Pets” (1968), Ladies WC, “Ladies W.C.” (1968) et Los Holiday’s, “Un Toque Sicodelico” (1968) complètent le tableau.

En **Uruguay**, pour leur quatrième album, “La Conferencia Secreta Del Toto’s Bar” (1968), les Shakers, créés en 1964, fusionnent des sonorités psychédéliques avec celles empruntées au tango, au candombe, une danse d’origine africaine, et au jazz. Los Delfines, “Estamos Seguros” (1970), Genesis, “Genesis” (1972), El Syndykato, “El Syndykato” (1970) et le heavy blues psychédélique de Dias De Blues (1972) sont d’autres représentants de l’effervescence de la scène locale. ❑

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire N° 10 :
L'Etat du Maryland contre
William Devereux Zantzinger

Le troubadour et le propriétaire

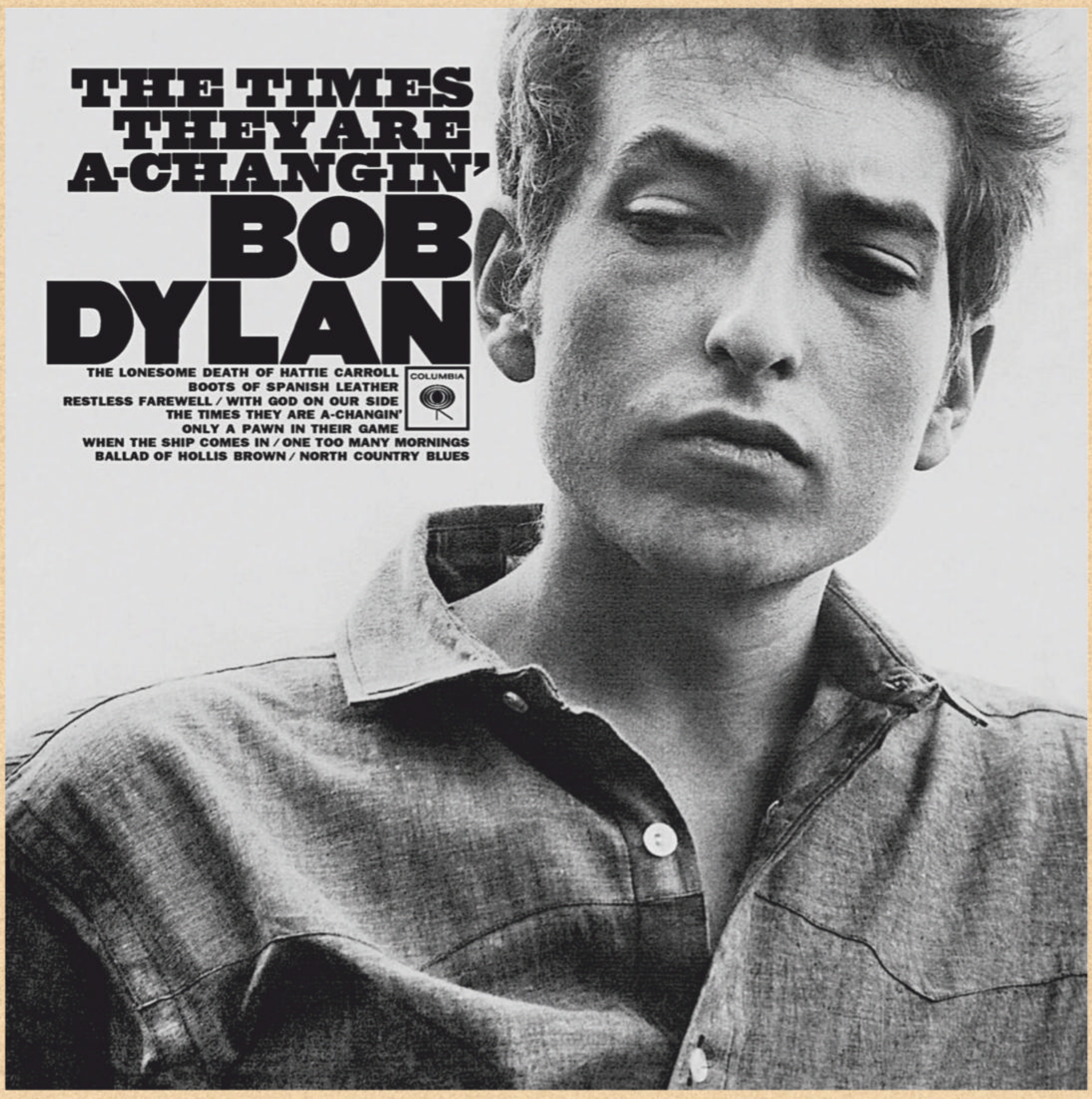
A DULUTH, DANS LE MINNESOTA, un soir, en fermant les yeux, Robert Zimmerman eut une vision. Il vit des anges qui montaient et descendaient d'une échelle. Régulièrement, en songe, Bob Dylan empruntait les marches de l'échelle de Jacob. La nuit, les anges montent et descendent. La justice n'est autre qu'un rêve éveillé auquel les uns et les autres aimeraient pouvoir s'attacher. Souvent, elle est matière à critiques acerbes. Toujours, elle est peu assurée. La justice, Bob Dylan l'a dans le cœur, pas dans la tête. Mais cette fois, il avait à moitié raison et pouvait prophétiser tranquille. C'est que l'homme qu'il avait dans le viseur, et derrière lui toute une société, était sacrément ambigu. William Devereux "Billy" Zantzinger, tout un problème. Sauf que William Zanzinger (qui a perdu un T en raison du système métrique) n'avait peut-être pas tué Hattie Carroll. Néanmoins, depuis qu'aux Etats-Unis d'Amérique, le noir était une couleur, officiellement placardée sur les entrées anodines des bistrots, Dylan, comme tous les prophètes, pouvait en un coup d'œil américain prévoir dans quel sens le vent tempétueux de la société allait tourner. En février 1963, il ne connaissait pas encore les faits pour lesquels William Zantzinger allait avoir affaire à la justice.

A Baltimore, bien qu'Etat de l'Union, la ville se partage entre Noirs et Blancs, une séparation irréciproque bien entendu. Les temps ne changent pas. William Zantzinger est un héritier. Héritier de père et de mère, mais aussi de culture, de rites sociétaux qui obligent à se comporter comme ses pairs dans un lieu public. Parfois, les règles sont implicites. Elles sont un instrument de pouvoir supplémentaire. Le 8 février 1963, l'homme "fort comme un ours", propriétaire terrien désigné d'un large domaine de tabac, blanc comme neige fondue au soleil, passe la soirée entouré d'amis. Avant de rejoindre le grand raout annuel qui se prépare au familial Emerson Hotel, ils font un stop dans un restaurant quelconque. Apprêtés, ils mangent et boivent des bières. Zantzinger se comporte mal. L'homme à chapeau haut de forme ne fait pas honneur à son rang. Pour se distraire, il donne des petits coups de canne aux employés du *diner*. Monsieur revient du Texas et la vue des bouseux lui a donné soif. Zantzinger a soif. Sa soif de puissance le démange. Des mots incontrôlables sortent de sa bouche ; tous gravitent autour du *"n-word"*. Le problème avec les mots, c'est qu'une fois qu'ils sont sortis de la bouche, on ne peut plus les reprendre. Il se dirige vers le bar. D'un rire homérique, commande à boire. Son chemin croise celui d'Hattie Carroll, noire et mère de onze enfants. Elle ne va pas assez vite à son goût. Il lui donne plusieurs coups de canne. La mère de famille, en cuisine, commence à se sentir mal. La mort la réclame. On appelle une ambulance. Elle décède le lendemain matin. Monsieur Zantzinger est immédiatement entendu par les services de police et, en un tournemain, relâché contre une caution de six cents dollars. D'abord inculpé pour meurtre, la justice revoie sa copie. Zantzinger aura à répondre des infractions d'homicide ainsi que de coups et blessures ayant entraîné la mort. Car Hattie Carroll souffre d'athérosclérose, d'un cœur plus gros que la moyenne et d'hypertension artérielle. Une sainte tuée par un soudard ? Les coups de canne ont-ils provoqué la mort d'Hattie Carroll ou bien les mots, ces petites lettres blanches innocentes de l'alphabet, deviennent-ils des crimes noirs ? Les trois juges reconnaissent la culpabilité de Zantzinger et le condamnent à une peine de six mois de prison.

Octobre 1963. Bob Dylan écrit "The Lonesome Death Of Hattie Carroll". Il raconte. La voix de Dylan est un amplificateur à la force herculéenne. Dylan n'est pas équivoque : il estime que l'origine sociale de l'accusé explique la clémence de la sentence, que le Blanc éteint le Noir et que le Noir souffre d'une Amérique raciste jusqu'à la moelle de ses origines. Dans l'absolu, on ne peut que lui donner raison : la justice des riches se distingue de la justice des pauvres ; les pauvres paient pour tout et *"leurs désirs sont presque toujours punis de prison"* ; mais en l'espèce, il n'est pas improbable que la peine ait été raccourcie en raison de la minceur du lien de causalité entre le coup porté par un homme sans cœur et le décès d'Hattie Carroll au cœur trop gros. Les juristes le savent : depuis l'Antiquité, la causalité est le nez de Cléopâtre du droit civil. Autre élément : le mal ne s'est pas inscrit sur les chairs du corps de la défunte. La canne n'a laissé aucune trace, mais qu'en est-il des mots ? Eux, laissent des traces jusque dans le cœur des hommes. Irrigué par les bons mots, il peut battre la chamade. Attisé par les mauvais, il peut stopper la course du sang. Le sang manquait, et l'Amérique avait ses règles. La femme était morte et la pseudo-générosité de l'accusé, déposant sur le palier familial vingt-cinq mille dollars qui ne lui avaient pas été demandés, ne pouvait rien y faire. L'Amérique raciste vivait au grand jour et, comme si ce n'était pas suffisant, Zantzinger purgeait sa peine dans l'Etat de Washington, loin du Maryland où les prisons racistes abritaient une population carcérale à majorité noire. Bien heureusement, le King était proche. En 1965, Martin Luther marcherait aux côtés du rabbin Abraham Joshua Heschel. Si le rabbin priait avec ses pieds, Dylan, lui, secouait la fourmilière à coup de protest songs : *"And you who philosophize disgrace and criticize all fears, Take the rag away from your face, Now ain't the time for your tears."* Dylan était le chantre, un hommage au couple Berthold Brecht/ Kurt Weill. William Zantzinger ne comprenait pas Bob Dylan. D'un côté le troubadour itinérant, de l'autre le propriétaire. Pour Zantzinger, Dylan serait un éternel fils de pute. Son mépris est acide. Il va même jusqu'à avancer que la chanson n'a jamais vraiment eu d'effet sur sa vie. Mais Dylan attend le moment opportun, tapi dans l'ombre roborative de l'espoir. Pour Zantzinger, ce n'était pas fini : *"La vengeance, ce ne sera pas la peine de la vouloir, elle se fera, elle se fait automatiquement, par la réversibilité des choses."* Elias Canetti, prix Nobel avant Robert Zimmerman, avait raison de croire qu'une maladie peut en cacher une autre. Depuis, la chanson a fait florès. C'était une belle victoire. Billy Bragg la pastiche pour porter sur ses épaules trop larges

“The Lonesome Death Of Rachel Corrie”, célébrant le combat de la militante pro-palestinienne contre l’ogre israélien. Mais la chanson de Bob allait connaître une autre fortune. Années quatre-vingt. Le temps est passé. Selon ses propres termes, Dylan n’a fait que des mauvaises chansons. Avec l’âge, et par facilité peut-être, William Zantzinger a endossé l’habit monacal de l’agent immobilier. Costume gris et chaussures pointues, Bon dieu du bail emphytéotique à bas prix, il arpente ses nombreuses propriétés. L’homme commence à avoir un petit ventre. *“La graisse,* disait Lichtenberg, *ce n’est toujours que de la vie fatiguée.”* L’homme possède quelques propriétés à Patuxent Woods. C’est un bouge qui regroupe des familles noires, l’eau potable est l’exception, la pauvreté la règle. A quelques kilomètres de la grande ville, Zantzinger exploite encore la misère. Sauf que depuis 1986, le lieu sordide revient théoriquement à l’Etat car Zantzinger ne s’est pas acquitté de divers impôts. Cela n’empêche pas l’homme d’une part de continuer à percevoir les loyers, d’autre part d’obtenir des tribunaux des injonctions contre les mauvais payeurs récalcitrants. Trois ans plus tard, le comté s’en aperçoit. Finalement, plus que l’homme, si l’Etat doit avoir un monopole, c’est bien celui de la bêtise. En 1990, un autre procès s’ouvre. Peu glorieux et curieux car les statistiques avancent qu’en moyenne une personne ne rencontre les interstices de la justice qu’une fois dans sa vie. Mais Zantzinger n’est pas comme les autres. Marchand de sommeil comme il fut transmetteur de misère. Ce procès, pourtant, ce n’est pas l’Etat qui l’a voulu. Si le problème est connu depuis plusieurs années maintenant, le procureur Lewis rétorque qu’il n’a pas assez de preuves pour le mener à bien. Les associations font entendre leur voix. Les habitants de Patuxent Woods tremblent. Comme Hattie Carroll, ils ont peur de l’homme blanc. Les choses n’ont-elles pas changé ?

A un jour de la prescription, Carlton et Pamela Williams se sont décidé à attaquer le malhonnête et faux propriétaire. L’homme est méchant, il se nourrit de sa méchanceté. En 1963, il avait soif. En 1991, il a faim. Les tribunaux croient le punir à hauteur de sa cruauté. Tchitchikov des temps modernes, il plaide coupable pour plus de cinquante infractions de pratiques commerciales trompeuses, est condamné à payer une somme de 62 500 euros, écope de dix-huit mois de prison et s’en tire avec quelques jours de prison. La justice est toujours aussi sourde aux hurlements des hommes. Le 3 janvier 2009, il s’éteint. Avec lui, l’Amérique d’un autre temps, inique et indiscrète ? C’est finalement Bob Dylan qui lui aura fait le plus de tort. Zantzinger a rejoint sa victime, là-haut, dans l’éther, où l’on paye son terme pour l’éternité, *“séparés, mais égaux.”* ❑



Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Tuer pour sauver leur espèce

La Nuée

De Just Philippot

Les invasions insectoïdes ! Un sous-genre du fantastique lancé par Hollywood dès les années cinquante, où le gigantisme animalier à pattes molles permettait de faire grandir nos invertébrés de façon démesurée. Voir ces fourmis agressives taillées comme des demi-Arcs de Triomphe (“Des Monstres Attaquent La Ville” de Jack Arnold, 1955) , des araignées aussi grosses que les parties génitales de Godzilla superposées à celles de King Kong (“The Spider” de Bert I Gordon, 1958) ou ce scorpion maudit qui voulait se faire aussi gros que le bœuf (“The Black Scorpion” d’Edward Ludwig, 1957). Et puis, les années soixante-dix venant, certains de ces insectes sont revenus à leur taille normale, mais en plus intelligents. Tuer, oui, mais pour sauver leur espèce et perpétuer leur race. Voir les araignées velues de “L’Horrible Invasion” (de John Bud Cardos, 1977), les abeilles tigrées de “L’Inévitable Catastrophe” (de Irwin Allen, 1978) ou les cafards sournois des “Insectes De Feu” (de Jeannot Szwarc,1975) dont l’organisation guerrière est digne des exploits d’Hannibal ou du général Patton. Et c’est plutôt dans cette direction que va “La Nuée” de Just Philippot, nouvelle tentative fantastique à la française où, pour le coup, la psychologie et les rapports sociaux (et familiaux) prennent le pas sur l’horreur grand-guignolesque (mais cool !) des films précités. Soit, ici, des sauterelles ! Loin, donc, de celles, gigantesques, qui attaquaient Chicago, dans un nanar joyeusement décadent de 1957, signé Bert I Gordon (il s’agissait de vraies sauterelles jetées en vrac sur de petites maquettes d’immeubles en carton-pâte). Car les références premières de Just Philippot se portent plutôt vers *le cinéma de science plus adulte* comme on dit. Pour les références classes, “Les Oiseaux” d’Alfred Hitchcock (1960), “La Mouche” de David Cronenberg (1986) et, surtout, l’incroyable “Phase IV” de Saul Bass (1974) avec lequel “La Nuée” possède de fortes accointances. Car, dans les deux cas, il s’agit d’élevage d’insectes qu’on ne savait pas si psychologiquement brillants. Comme si ces bestioles étaient sous l’influence d’Einstein. Dans le film de Saul Bass (ressorti récemment dans un magnifique coffret collector édité par Carlotta), ce sont des scientifiques qui étudient des fourmis à l’intelligence cosmique en plein désert. Dans “La Nuée”, il s’agit d’une agricultrice qui se lance dans l’élevage de sauterelles comestibles pour sauver sa ferme de la faillite. Mais, comme les scientifiques de “Phase IV”, elle devient totalement obsessionnelle dans son rapport quasi charnel (voire spirituel) avec les sauterelles. Ce qui va amener notre belle des champs vers le pétage de plombs total et la catastrophe écologique assurée. Bien sûr, on est en France, le fantastique y est abordé de façon plus naturaliste. Ce qui pourrait déranger quelques fans de base (ceux qui ne jurent que par Dario Argento, John Carpenter, George Romero ou Sam Raimi) face à tant de réalisme cru. Le social et la psychologie l’emportant sur le fantastique plus frontal, plus gothique et plus horrifique. En un mot : plus “magique”. En même temps, c’est ce qui fait probablement la spécificité du fantastique d’ici. Voir “Grave” de Julia Ducournau qui prenait aussi (et avec une certaine maestria) cette tournure très contemporaine. “La Nuée” aurait finalement l’aspect de certains drames ruraux français (genre “Petit Paysan” ou “Médecin De Campagne”) avec des zestes du cinéma d’horreur insectoïde des seventies. Où l’écologie prophétique prime sur des gros plans de rictus de “sauterelles-cannibales-dévorant-des-êtres-humains-vivants-qui-n’en-demandaient-pas-tant”. C’est un choix ! (*en salles le 4 novembre)* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

“Boire ou boire”

Drunk

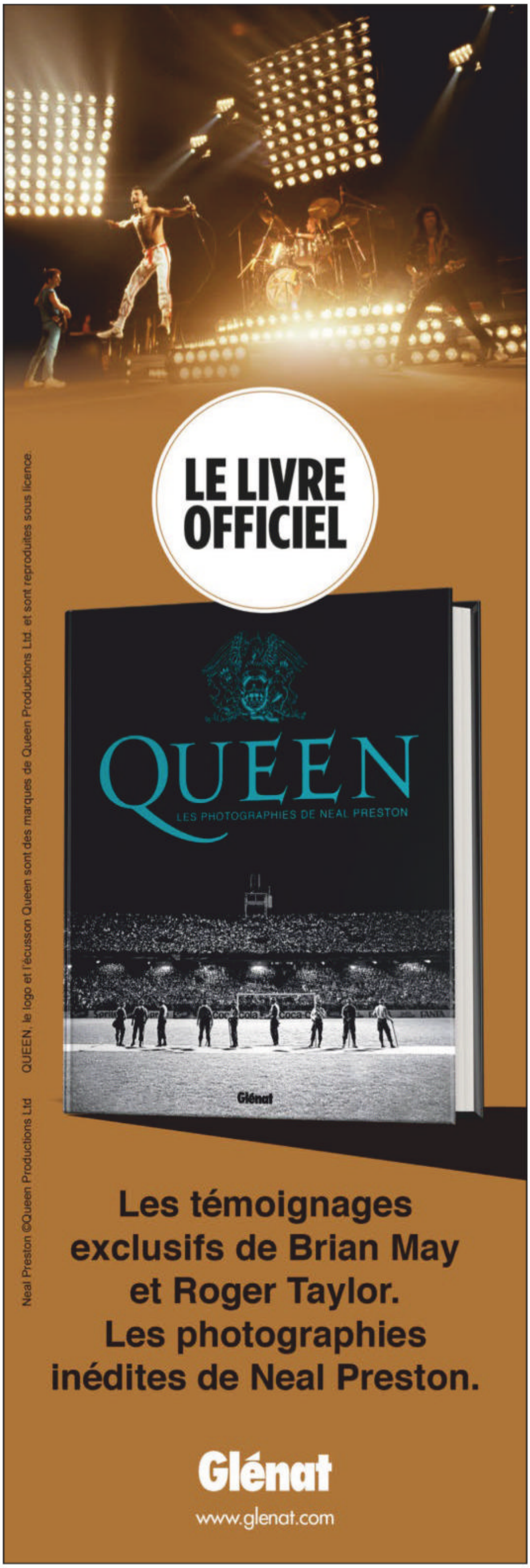
Drunk

“Boire ou conduire, il faut choisir”, disait un célèbre slogan de la sécurité routière. “*Boire ou boire”* semble pourtant être l’unique choix des protagonistes de “Drunk” le dernier trip social de Thomas Vinterberg, l’autre cinéaste danois le plus hype du monde (après Lars Von Trier). Des potes quinquagénaires décident de suivre la théorie fumeuse (aujourd’hui, on dirait une *fake news*) d’un psychologue norvégien prétendant que l’être humain aurait, dès sa naissance, un déficit d’alcool dans le sang. Genre : plus tu bois, mieux tu affrontes la vie. Lentement mais sûrement, les quatre quadras, qui semblent s’être échappés d’un film de John Cassavetes, se mettent la tête à zéro en essayant de faire grimper leur alcoolémie. Jusqu’à ce que l’abus de Brandy prenne le pas sur leur situation familiale, leur boulot (de professeur) et leurs relations diverses. Loin des délires éthyliques et rigolos de “Groland” ou des apartés provocateurs d’alcoolos notoires (de Serge Gainsbourg à Charles Bukowski), “Drunk” montre, presque seconde par seconde, comment cette addiction devient effectivement addictive. Pour le meilleur dans un premier quart de temps (puisque ça désinhibe), puis pour le pire. Pour réussir cela, il fallait des interprètes exceptionnels naviguant parfaitement des passages clairs à ceux nettement plus brumeux. Et dans le genre, le génial comédien danois Madds Mikkelsen, acteur tout-terrain, fait le job. “Drunk” reposant en partie sur son regard de plus en plus torve et son âme de plus en plus égarée partant à... vau-l’eau ? Non : à vau-alcool *(actuellement en salles)* !

Irrémédiable

Un ambulancier mène sa petite vie cool avec sa femme mignonne et adorable. Jusqu’ici, tout va bien. Mais il est victime d’un accident de travail qui le rend paraplégique. Là, ça va moins bien. Sa femme qui l’aime s’occupe de lui, et de son infirmité, avec tact et compréhension. Ce qui ne l’empêche pas de tomber en dépression, de péter les plombs sur son état de santé, de ne plus gérer sa capacité à faire quoi que ce soit et, surtout, de ne plus réussir à calmer sa jalousie maladive envers sa compagne qu’il soupçonne de le tromper. A partir de là, son vrillage psychologique, progressant entre doute et paranoïa, l’amène à commettre des actes de plus en plus répréhensibles.... Huis clos tendu, “Irrémédiable” de Carles Torras montre la vitalité certaine du cinéma espagnol de genre sur Netflix. Sujet simple, mais bien dosé dans la montée du suspense et le grand-guignolesque assumé, beaucoup grâce à l’interprétation du mari cinglé (Mario Casas, excellent dans toutes les nuances de son jeu pychotiquo-pervers) et de sa douce femme jouée par la sublime Belge Déborah François, à qui cette critique est dédiée dans la gratuité la plus totale (*disponible en VOD sur Netflix).*

Irrémédiable



#Alive

#Alive

Depuis le succès mondial de l'excellent "Dernier Train Pour Busan" il y a quatre ans (dont la suite, "Peninsula", sort en salles ce 21 octobre), le cinéma de genre coréen s'est mis aux films de zombies baveux et agressifs. Y compris avec ce minimaliste mais très enlevé "#Alive", huis clos pandémique où un virus a transformé les trois quarts des habitants d'une grande ville en ersatz agressifs d'êtres humains. Coincé dans un appartement d'immeuble, un jeune homme tente de survivre. Car s'il met le pied dehors, c'est la mort assurée par arrachage de chair. Mais il réussit à contacter sa jolie voisine de l'immeuble en face. A eux deux, ils vont tout faire pour s'en sortir. Le réalisateur Il Cho réussit à booster chaque séquence de son film par des nouvelles techniques (téléphone portable, drone) usitées par le protagoniste pour communiquer et réagir. Avant que l'action ne vrille vers des coups de théâtre (un voisin douteux), la confrontation post "Walking Dead" avec les créatures et des courses-poursuites hystériques et haletantes dans des couloirs d'immeuble et sur des balcons qui donnent le vertige (*disponible en VOD sur Filmo TV).*

The Fanatic

Comme ses concitoyens stars des années 1980/ 1990 tels Bruce Willis ou Nicolas Cage, John Travolta est tombé aussi au champ du déshonneur des nanars cafardeux sortant directement en Blu-ray/ VOD. Sauf que, coup de bol, celui-ci est un vrai nanar de chez nanar ! Un pur, un dur, un jouissif. Dans "The Fanatic" de l'inconscient Fred Dust' Travolta, métamorphosé pour le pire, joue un cinéphage dégénéré (mentalement et physiquement) totalement accro à un acteur ringard de séries B d'action pouilleux dont il possède toute la filmographie en VHS et DVD. Là, c'est le pompon. Grimé en un clone de Jim Carrey dans "Dumb And Dumber" (déambulant sur Hollywood Boulevard à la recherche de rêves de cinéma que jamais il n'atteindra, chouinant et pleurant sa mère comme pas possible, jouant les idiots de première, Travolta est au-delà de la gêne. D'autant que les rebon-dissements absurdes et son cabotinage fascinant mettent le spectateur face à une caricature absolue d'un fan tel que le plus geek des psychopathes ne pourrait l'envisager dans ses pires cauchemars sur lui-même. Mais, mon Dieu, qu'est-ce qu'on se marre *(disponible en VOD sur Filmo TV)* ! ❑

The Fanatic

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Le passé houleux de l'infirmière psychopathe de "Vol Au-Dessus D'Un Nid De Coucou"

Après l'excellent "Hollywood", le plus atypique des *show runners* est déjà de retour avec une nouvelle mini-série démente. Producteur, scénariste, concepteur et réalisateur (sur certains épisodes) de séries barrées ("Glee", "American Horror Story", "Feud"), Ryan Murphy revient ici sur le passé houleux de l'infirmière psychopathe de "Vol Au-Dessus D'Un Nid De Coucou", le chef-d'œuvre que Milos Forman tourna en 1975. Rôle qui valut un Oscar à son interprète (Louise Fletcher), et qui vaudra très probablement un Emmy Award à l'incroyable Sarah Paulson, l'actrice fétiche de Ryan Murphy qui lui avait offert le double rôle hallucinant de sœurs siamoises dans la quatrième saison d' "American Horror Story". Sarah Paulson réincarne donc Mildred Ratched. Une infirmière qui, après avoir officié sur le front durant la guerre, tente de trouver un job dans un hôpital psychiatrique tenu par un docteur cinglé soignant ses patients par des lobotomies douteuses. Sauf que miss Ratched a un but. Faire sortir son demi-frère interné dans le lieu depuis qu'il a assassiné un groupe de prêtres. Ça, c'est pour le pitch, Ryan Murphy ayant quelques idées derrière la tête ! D'abord faire de "Ratched" un hymne romantique (et un brin pervers) aux rapports lesbiens. Tout comme il avait transformé "Hollywood" en une saga gay à l'esprit utopiste. Car Ryan Murphy égrène avec élégance son engagement homosexuel dans ses séries, tout comme Pedro Amoldovar dans ses films. Idem pour son actrice Sarah Paulson qui, tout récemment, a brisé le tabou de son saphisme en avouant aux médias son amour pour sa compagne Holland Taylor, actrice de soixante-dix-sept ans, aperçue il y a déjà pas mal de temps dans "Fame" et "A La Poursuite Du Diamant Vert". Ryan Murphy, cinéphile invétéré, rend ici une suite d'hommages totalement fétichistes aux films des années quarante et cinquante. Que ce soit à travers des costumes et décors somptueux, dignes des grands mélos de Douglas Sirk, des couleurs aussi éclatantes que celles des comédies musicales de la MGM, voire de la musique, puisque "Ratched" réutilise carrément les partitions inquiétantes que Bernard Hermann composa pour "Vertigo" et "Psychose" d'Alfred Hitchcock. Hitchcock étant par ailleurs la référence principale de "Ratched" au travers de quelques séquences filmées littéralement "à la manière de". Murphy rend aussi d'autres hommages frontaux (et sublimement esthétisants) à des films à la puissance érotique certaine comme "Le Banni" d'Howard Hugues (qui, en 1941, mettait en avant le décolleté de Jane Russell), et le western romantique "Duel Au Soleil" de King Vidor, où le couple d'amants Jennifer Jones/ Gregory Peck croulait sous les balles, dix ans avant le "Bonnie And Clyde" d'Arthur Penn. Une séquence reproduite au détour d'un épisode de "Ratched", qui slalome ainsi à travers les genres, en passant du gore grand-guignolesque, au mélodrame lyrique sans oublier l'hommage en biais à l'âge d'or du cinéma d'épouvante des années trente : le directeur de l'hôpital psychiatrique n'est-il pas au fond un ersatz du docteur Frankenstein ? Assumant, jusqu'au bord de l'ironie, une galerie de personnages totalement vils et cintrés, "Ratched" fonctionne à la façon d'un film de Quentin Tarantino. Le réalisateur de "Pulp Fiction" déterrait des seconds couteaux et des stars tombées en désuétude, Ryan Murphy faisant de même avec des actrices sexagénaires. Dont Sharon Stone, Amanda Plummer et Rosanna Arquette dans des seconds rôles bien plus marquants que leurs dix derniers films. Bourré de coups bas et de vengeances, de passé tordu et d'amour sulfureux, de psychopathie et d'injustice, de jalousie maladive et de meurtres vicelards, "Ratched" est la série la plus jouissive du moment *(en diffusion sur Netflix).* ❑

Seizure! La Reine Du Mal

Extralucid Films

En 1974, bien avant de critiquer les travers du rêve américain à coups de films pamphlétaires ("JFK", "Platoon", "Tueurs Nés"), Oliver Stone se faisait la main avec un premier long-métrage hors norme. Une série B fauchée tournée — dit-on — sous substances illicites et montrant les rêves tordus d'un écrivain d'épouvante séquestré dans ses songes par trois personnages décadents. Dont la sublime Martine Beswick, actrice fétiche de certains films d'horreur de la Hammer, et Hervé Villechaize, le nain cool de la série télé culte "L'Ile Fantastique". Cette relecture de Faust, inconcevable à produire aujourd'hui, montre à quel point le cinéma des années soixante-dix pouvait — parfois — être totalement libre d'esprit tordu.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

Deux corbeaux gentiment éméchés

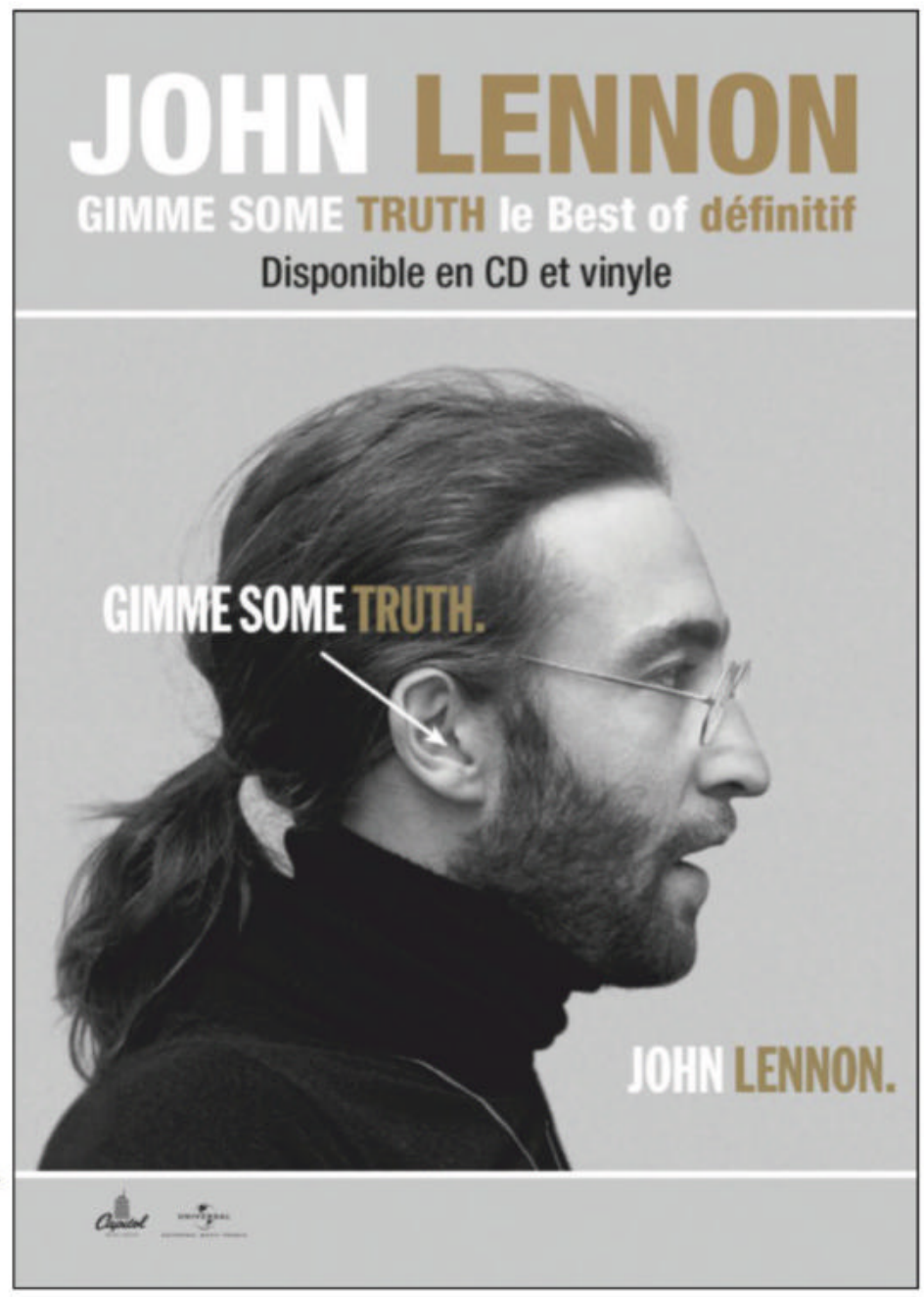
The Rolling Stones
"Steel Wheels Live"
Eagle Vision

Ronnie Wood
"Somebody Up There Likes Me"
Eagle Vision et Netflix

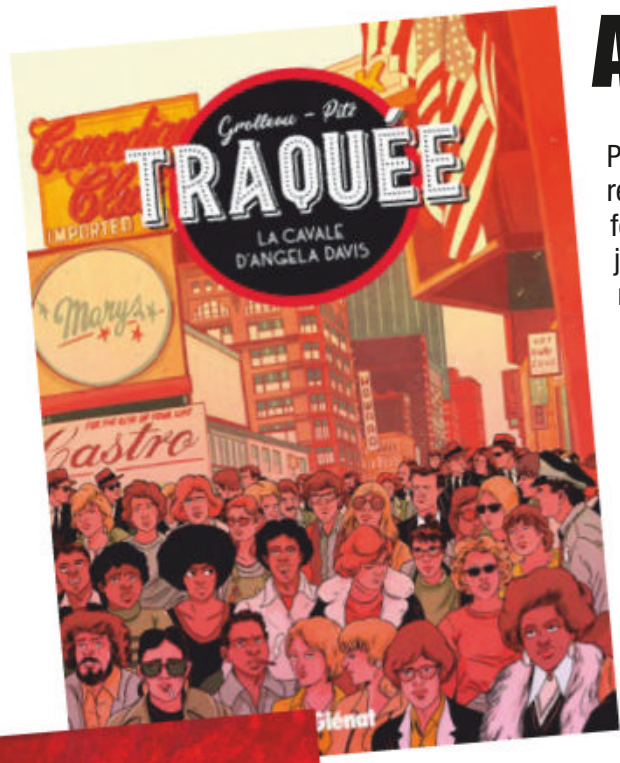
Que ceux qui n'aiment pas les Rolling Stones se rassurent : il est très peu probable que Eagle Vision, qui distribue depuis quelques années, des concerts (son et images) du plus grand groupe de rock'n'roll du monde, les commercialise tous. En revanche, au train où vont les choses (et alors que les chances de les revoir en live s'amenuisent), il n'est pas impossible que tous ceux qui ont été filmés soient publiés un jour. OK, on force un peu, mais tout de même : les shows des Stones, en DVD, Blu-ray, CD et vinyle, il n'y a pas pénurie ! Comme son titre l'indique "Steel Wheels Live" réunit, dans son édition six rondelles (très abordable...), des concerts à Atlantic City (DVD + SD Blu-ray) et Tokyo (DVD) — ainsi que le pendant audio du premier (sur deux CD) et "Rare Reels", un CD de cinq titres chopés ailleurs (à Toronto et Londres) — donnés dans le cadre de la méga tournée qui a suivi la parution de leur opus en 1989. On se souvient qu'après une période frictionnelle, le groupe était à nouveau au top sur le plan de l'écriture ("Steel Wheels" est l'écrin de la sublime "Almost Hear You Sigh", une des dix meilleures chansons post-70's signées Jagger-Richards) et du jeu (Bill Wyman est à la basse pour la dernière fois et fait regretter sa retraite anticipée). Ces deux concerts avoisinent chacun les deux heures et trente minutes, et la set-list, comme souvent, est un mélange malin de tubes inoxydables et de nouveautés qui n'en seront jamais, mais que la formation assume fièrement. On constate que Axl Rose et Izzy Stradlin (les Guns ont joué en vedette américaine aux... USA) sont montés sur scène à Atlantic City pour une version un poil forcée de "Salt Of The Earth". En revanche, voir Keith Richards et Ronnie Wood ricaner comme deux corbeaux gentiment éméchés derrière Clapton venu faire son Eric sur "Little Red Rooster" est un kif incontestable.
Et tant qu'on y est, donc, on ne peut que recommander vivement le visionnage, en streaming ou après avoir fait l'acquisition du digipak grand format, de "Somebody Up There Likes Me", le magnifique documentaire sur Ronnie Wood, la plus sympathique des Pierres qui Roulent encore. Réalisé par Mike Figgis, dont on vantait les mérites dès 2003, lorsque Martin Scorsese lui avait confié "Red, White And Blues", l'épisode de son anthologie du blues ("The Blues") consacré à la scène britannique des années soixante, ce film, agrémenté d'interventions des illustres avec qui Ronnie a fait un bout de chemin (Rod Stewart, évidemment, et les trois autres Stones, visiblement ravis d'en être), est un modèle du genre. Ni trop long ni trop court, c'est un survol complet et pudique de la vie d'un musicien qui en a eu plusieurs (et est revenu de toutes...) et s'est trouvé en la peinture (Damien Hirst est également au générique) un refuge, et peut-être une planche de salut. Quelques titres live sont en bonus et permettent de goûter au talent d'Imelda May, souveraine lorsqu'elle interprète, en duo avec Ronnie, "Wee Wee Hours" signée Chuck Berry.

Zapping

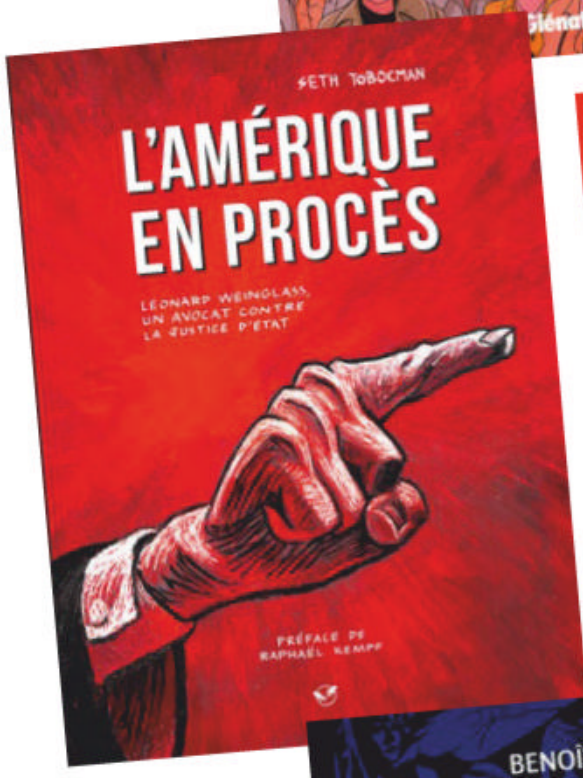
Condamné à disparaître au profit des offres de plateformes de streaming qui, de nos jours, financent plus facilement les documentaires musicaux que les maisons de disques (et diffusent des concerts…), le DVD de rock vintage trouve encore refuge, grâce au marché — malheureusement en perte de vitesse lui aussi — de la réédition. Ainsi, c'est dans certains coffrets ou dans de chouettes rééditions que se cachent désormais les images qui bougent les plus remarquables. Ainsi ce mois-ci :
Rose et au format 33 tours, **"Power Corruption And Lies"** est l'objet le plus impressionnant reçu ce mois ; au deuxième album de **New Order** paru en 1983 (et accompagné ici d'une flopée d'enregistrements rares), Warner a ajouté deux DVD. Le premier regroupe deux concerts dont un, filmé en juin 1982, à la mythique Hacienda de Manchester, la ville dont le groupe est originaire. Un autre show, au même endroit, est également proposé sur le second DVD, en plus d'un documentaire tourné à l'origine pour Channel 4. Des prestations du groupe à la Tower Ballroom de Birmingham ("Love Will Tears Us Apart") et une version de "Ultraviolence", immortalisée au First Avenue de Minneapolis, où ont été tournées les scènes live de "Purple Rain", sont les bonus les plus remarquables du premier. Dans un tout autre registre, Rhino a joint à sa réédition mastoc de "New York", l'album très costaud que **Lou Reed** a publié début 1989, le fameux concert qu'il a donné l'été suivant au Théâtre St-Denis de Montréal. Disponible en 1990 en VHS (et laser-disc au Japon), **"The New York Album"**, pour sa première parution en DVD, a bénéficié d'un remastering efficace du son, mais l'image est dans l'état de l'époque : très moyenne. Il n'en reste pas moins que cette prestation ressemble au taulier : elle est hyper franche du collier et il s'y montre en maître dans l'art de faire s'accoupler des guitares simples en public (tenues par Mike Rathke en plus de celles du Lou), au son clair ou saturé. La rythmique n'est pas moins impeccable et soutient parfaitement l'homme de Brooklyn lorsque, sans rigoler et sans filet, il débite ses textes touffus et part en solo, toujours un peu périlleux ("There Is No Time", "Strawman"), comme s'il ne comptait plus jamais revenir. Moins fun, la présence de **"In The World Tonight"** dans le coffret deluxe de la réédition, chez Universal, de **"Flaming Pie"** (le dixième **Paul McCartney**, en comptant n'importe comment, paru en 1997), oblige les fans hard-core à cracher sérieusement au bassinet. De fait, il leur faut débourser près de 250 € pour acquérir l'objet, certes bien joli et avec tout un tas de goodies, parmi lesquels ce chouette making of de l'album, signé Geoff Wonfor. Aucun fan des Beatles ne l'ignore, c'est à Wonfor (et Bob Smeaton) qu'on doit leur "Anthology", tout comme "Live At The Cavern Club!" (Paul était retourné y jouer dans le cadre de la promotion de son "Run Devil Run" de 1999). Oui, "In The World Tonight", indisponible en DVD depuis belle lurette, est un must pour tous les amateurs du bassiste gaucher (la séquence "Beautiful Night", avec George Martin et Ringo Starr, est un régal), mais le businessman du 1, Soho Square à Londres ne pousse-t-il pas le bouchon un peu loin ? Aucun mélomane nostalgique ne rechigne à dépenser raisonnablement pour se procurer, bien repackagé, un disque qu'il a aimé, mais il serait plus que temps que Macca (et sa compagnie MPL) redescendent sur Terre afin de discuter pouvoir d'achat, en cette période particulièrement troublée, avec le commun des mélomanes mortels.
Pour être honnête, on signalera que le coffret deluxe abrite un second DVD, avec les clips des singles et autres bricoles, mais son prix, il n'y a pas à tortiller, reste prohibitif. ❑



A la plume et au crayon noir



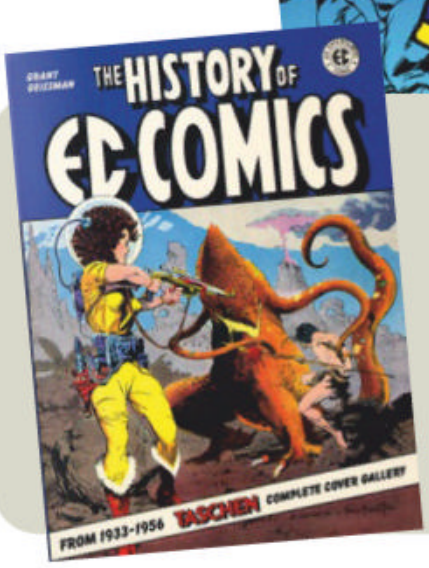
Parmi tous les symboles qu'ont pu laisser derrière elles les années soixante et soixante-dix réunies, l'image de la militante Angela Davis est aussi forte que celles du Che Guevara ou du festival de Monterey Pop. Membre du Parti communiste américain et des Black Panthers, la jeune femme était aussi une des militantes les plus actives dans la lutte contre les inégalités raciales. Avec **"Traquée, La Cavale d'Angela Davis"** (Glénat), le scénariste Fabien Grolleau raconte comment cette universitaire brillante devient la femme la plus recherchée par le FBI lors de l'été 1970. Soupçonnée d'avoir fourni les armes ayant servi à une tentative d'évasion qui aboutira à la mort d'un juge pris en otage, Angela Davis choisit de se planquer au milieu de la foule new-yorkaise. Entrecoupée de flash-back chronologiques, cette traque bien mise en cases par le trait réaliste de Nicolas Pitz est un vibrant hommage rendu par les auteurs qui va bien au-delà de la coupe afro popularisée par la Dame.



Dans l'Amérique nouvelle qui a émergé après le 11 Septembre, les consciences et les activités ont évolué. Dans **"L'Amérique En Procès"** (Editions Ici-Bas), Tobocman réalise une biographie passionnante de l'avocat Leonard "Len" Weinglass, un des plus grands moutons noirs libéraux de l'ère Nixon. Parmi les grandes causes défendues par cet homme de loi, les Sept de Chicago (dont Abbie Hoffman et Jerry Rubin), Mumia Abu-Jamal ou John Sinclair, le manager et maître de cérémonie du MC5. Dessinant à la plume et au crayon noir, l'auteur privilégie la simplicité du style pour ne pas encombrer le propos. Ainsi, les décors sont la plupart du temps absents ou réduits à leur plus simple expression. Tobocman raconte différentes affaires plaidées par Weinglass. Accompagnées d'un commentaire clair et précis, ces histoires, comme celle de Judy Harris pourraient très bien inspirer un autre "Hurricane" à Bob Dylan.

Dans la série *Le metal pour tous*, Chloé O' et Richard Di Martino (dessin) ont concocté **"Les Métalleux - Tome 01"** (Kennes), un album à travers lequel, à raison d'une page par gag, ils racontent dans un style *gros nez* les tribulations d'un groupe de quatre amis adeptes de ce style. Au fil des pages, les auteurs parcourent l'ensemble des points essentiels à connaître pour être fan de Rammstein, d'AC/DC et d'Aerosmith, ou différencier les différentes tribus : heavy, stoner, black, neo, glam, trash, death ou hard. Les auteurs compilent les gags façon Margerin dans cette bande dessinée tout public façon "Toto Va Au Hellfest", et les aventures de ce drôlatique quatuor de métalleux devraient évoquer quelques souvenirs aux lecteurs tant les situations sont classiques.

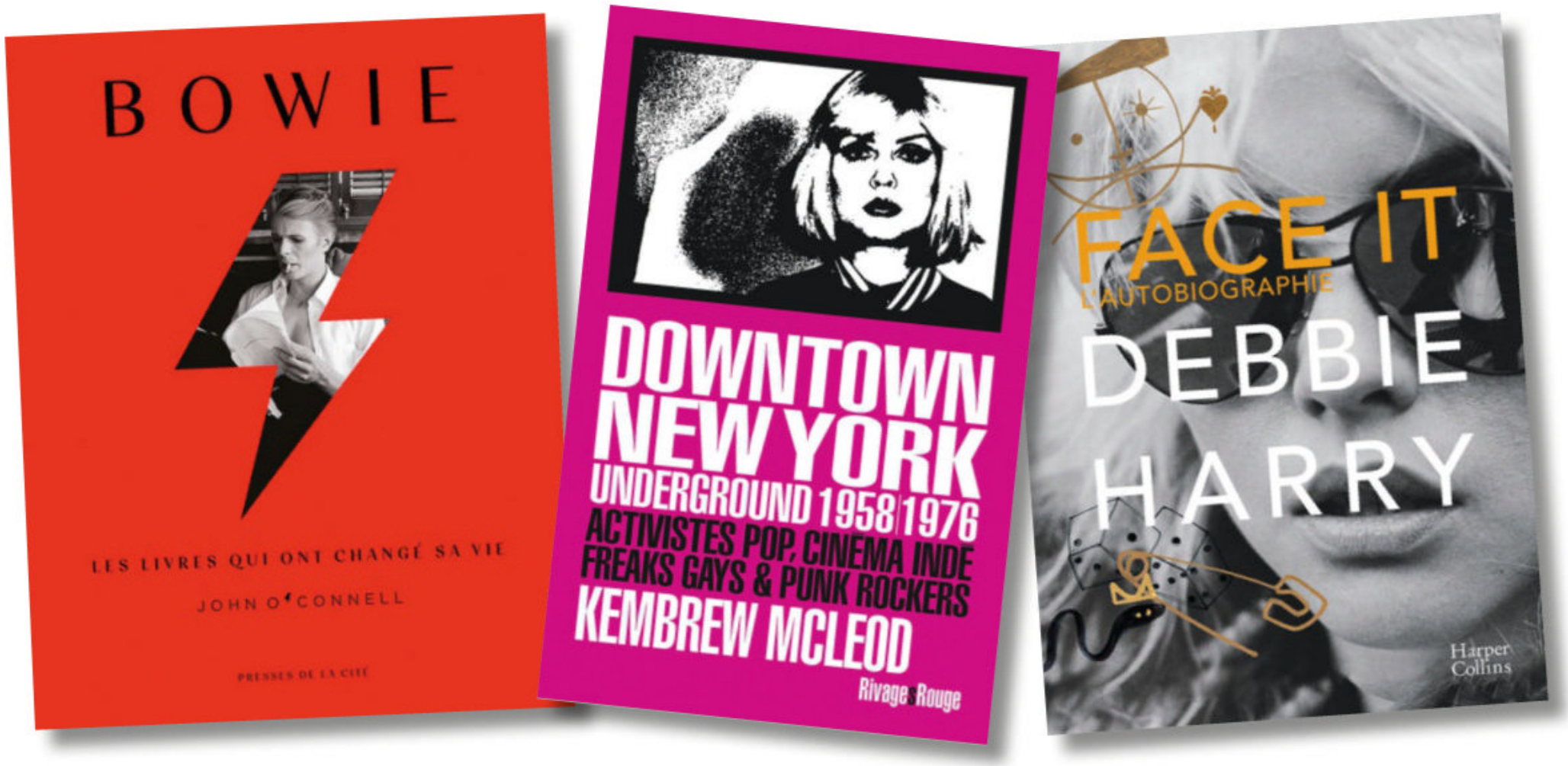
1964, alors que la France se trémousse dans les dancings au son des yéyés, l'éditeur Eric Losfeld fait un sérieux doigt d'honneur à la BD franco-belge en amenant du sexe dans un univers jusqu'alors réservé aux plus jeunes. En quelques années, il popularise des auteurs comme Jean-Claude Forrest, Phillipe Druillet, Jean Rollin, Crepax, Cuvelier ou Guy Peellaert, qui apportent grâce à lui le brin d'érotisme qu'il manquait à la France pour être ancrée dans son époque. Honni par ses pairs, pointé du doigt par la morale, Losfeld meurt en 1979 sans avoir récolté les honneurs qu'il méritait pour ce travail de déniaisement du neuvième art. Afin de restituer toute la grandeur de cette saga, le dessinateur et chercheur Benoît Bonte a écrit le magistral **"Sexties : Les Filles Du Terrain Vague"** (PLG), qui narre avec brio et belles reproductions l'histoire des Barbarella, Jodelle, Miss Scarlett, Epoxy, Pravda, Valentina et autres Lolly-Strip. ❑



Le gros plan du Géant

Les fans de psychobilly n'ont qu'à bien se tenir, Grant Geissman (Mad) vient de sortir une des bibles favorites de Lux Interior et Poison Ivy : "The History Of EC Comics" (Taschen). Edité dans la collection XXL, l'ouvrage est un livre grand format de plus de cinq cents pages, pour un poids dépassant les six kilos, d'images pieuses. Si EC Comics est un pilier de la BD américaine, l'auteur n'oublie pas de raconter la saga éditoriale qu'a été cette maison d'édition de 1933 à 1956, à travers trois générations de Gaines, une famille d'émigrés d'Europe de l'Est qui allait révolutionner la bande dessinée classique en y injectant une bonne dose d'épouvante ("Vault Of Horror", "Tales From The Crypt"), de fantastique ("Weird Fantasy"), de polar ("Crime SuspenStories") et en réunissant les plus grands auteurs et dessinateurs de l'époque (Al Feldstein, Harvey Kurtzman, Frank Frazetta, Jack Davis, Joe Orlando entre beaucoup d'autres). Réalisée à partir des archives de la collection de la famille Gaines, la reproduction des planches écrase tout ce qui a pu sortir sur le sujet jusqu'à présent.

Dans les coffres des limousines



Bowie, Les Livres Qui Ont Changé Sa Vie

JOHN O'CONNELL

Presses De La Cité

Aucun fan de David Bowie ne sera surpris d'apprendre quel grand lecteur il était et les vrais fans savent même, car ils ont bien sûr visité l'exposition qui lui était consacrée, qu'il avait à cette occasion publié une liste de cent livres qui l'avaient marqué et influencé parmi les milliers que ce lecteur avide dévorait. Avide, pour ne pas dire obsessionnel puisqu'il se déplaçait avec des petites bibliothèques de voyage et stockait des livres dans les coffres des limousines qui l'emmenaient au boulot. La liste est bien sûr aussi éclectique que son auteur, et nous offre une parfaite occasion de glisser un œil dans les secrets du Maître, occasion saisie par des milliers de fans endeuillés qui en ont même fait, sous l'égide de son fils, un book club très fréquenté. C'est donc cette liste que le journaliste et auteur anglais John O'Connell explore et décortique dans l'ouvrage "Bowie, Les Livres Qui Ont Changé Sa Vie". Certes, on aurait de toute évidence préféré que Bowie lui-même nous raconte le pourquoi et le comment de ces livres-là, et c'est donc forcément pure spéculation qu'imaginer les relations qu'il entretenait avec ces textes mais, soit, le jeu intellectuel est assez amusant pour aiguiser la curiosité. Chaque titre a donc sa fiche où O'Connell résume plus ou moins le propos et raconte ce qu'il imagine des circonstances au cours desquelles Bowie a pu le lire et ce qu'il en a peut-être tiré. L'intérêt de ce dernier pour certains livres est évident, personne ne sera surpris que Selby l'ait influencé — qui n'a-t-il pas influencé ? — ou qu'il se soit passionné pour des livres sur le Berlin des années vingt ou sur Little Richard qu'il admirait particulièrement. Il n'a bien sûr pas non plus raté les grands critiques de l'histoire du rock et de la musique comme Guralnick, Cohn ou Marcus. En revanche, on aurait adoré comprendre pourquoi David Bowie avait mis dans sa liste des bizarreries comme "La Mort A L'Américaine", texte sur des pratiques scandaleuses dans les pompes funèbres US, et en quoi ce livre l'a influencé, mais c'est un peu l'évident point faible du concept que de ne jamais pouvoir être définitif sur aucune question. Ni non plus, donc, sur ce qui plaisait à Bowie chez Lautréamont — seul Français de la bande... — ou dans l'austère "Naissance De La Conscience Dans L'Effondrement De L'Esprit" (Julian Jaynes) et qui l'aurait influencé. Des anecdotes, des éléments biographiques complètent les fiches et enrichissent une lecture facile et agréable, quoique sûrement pas linéaire, ce livre se picorera plus qu'il ne se lira d'une traite et, dans des temps pré-smartphones aurait été une parfaite compagnie là où même Bowie allait sans Ziggy.

Downtown New York Underground 1958-1976

Activistes Pop, Cinéma Indé, Freaks Gays & Punk Rockers

KEMBREW MCLEOD

Rivages Rouge

Il y a déjà eu des tonnes de livres sur la contre-culture des années soixante et les débuts de la scène punk à New York, et si "Downtown New York Underground 1958-1976" ne bouleverse pas le paysage, il se concentre, lui, sur des acteurs et des lieux moins souvent célébrés quoiqu'aussi déterminants. L'auteur, Kembrew McLeod, a bossé dix-sept ans pour écrire cette véritable somme, et la vision d'ensemble qu'il peint permet de mieux comprendre la géographie et les liens entre les différentes bandes et leurs aventures artistiques. Car si on connaît tous Warhol, Lou Reed ou les Ramones, nombreux sont ceux qui leur ouvrirent la route, en particulier dans la flamboyante communauté gay où de nombreux inconnus aujourd'hui firent alors exploser toutes les barrières morales et esthétiques de l'Amérique d'après-guerre. Cette bohème ultra-fauchée avait trouvé refuge dans les quartiers pauvres et mal famés du bas de Manhattan et y avait ouvert des clubs, des théâtres Off-Off-Broadway, des galeries, des happenings qui allaient finalement élargir toute notre culture par leur créativité et leur ouverture d'esprit. Le point de vue global de McLeod lui permet de relier ces artistes et leurs œuvres entre eux et de montrer à quel point ils s'entremêlaient et formaient une petite communauté soudée où tous expérimentaient avec une extrême liberté et où tous collaboraient et s'influençaient. Touffu, très très détaillé, ce livre raconte de façon parfois un peu brouillonne une autre histoire que la macho histoire officielle et rappelle que tous ces mouvements artistiques sont nés de la magique combinaison d'une ville en décrépitude et d'un besoin vital de libertés et de droits, un peu comme aujourd'hui en fait. Ça promet.

Face It

DEBBIE HARRY

Harper Collins

Blondie a toujours joui d'un statut un peu ambigu. Chanteuse star d'un groupe qui portait son nom, elle insistait néanmoins sur le fait qu'elle n'en était qu'un membre et pas la leader quand ses maisons de disques jouaient, elles, avec plus ou moins son accord, de son ravissant physique et de sa gracieuse mais glaciale *coolness* pour la mettre seule en avant. Son livre lui ressemble en tous points. Elle est bien la reine du cool, les pages sur ses années d'apprentissage montrent à quel point elle a su obstinément s'entourer des bonnes bandes, des bons artistes et a fréquenté ou collaboré avec les meilleurs. Elle nous montre aussi à chaque page son immense flegme — la scène de viol la plus chill de l'histoire — et cette maîtrise d'elle-même et de son image qu'on devinait déjà derrière ses looks excentriques et frappants. La conscience de sa beauté est ici assumée et démontrée comme l'implacable outil professionnel qu'elle fut pour sa carrière, mais Debbie a toujours l'extrême élégance de garder les lauriers pour ses petits camarades, et en particulier pour son ex-compagnon Chris Stein dont elle chante à chaque page ou presque les louanges. En revanche, malgré sa franchise sur les événements de sa vie, sa retenue naturelle reste intacte sur ses sentiments, vous saurez donc que Bowie était naturellement très bien pourvu mais pas pourquoi Chris Stein et elle se sont séparés. New York est son cœur dit-elle, elle en est indiscutablement une des grandes dames. ❑

Ça ne s'invente pas

ROCK 'N'ROLL FLASH BACK

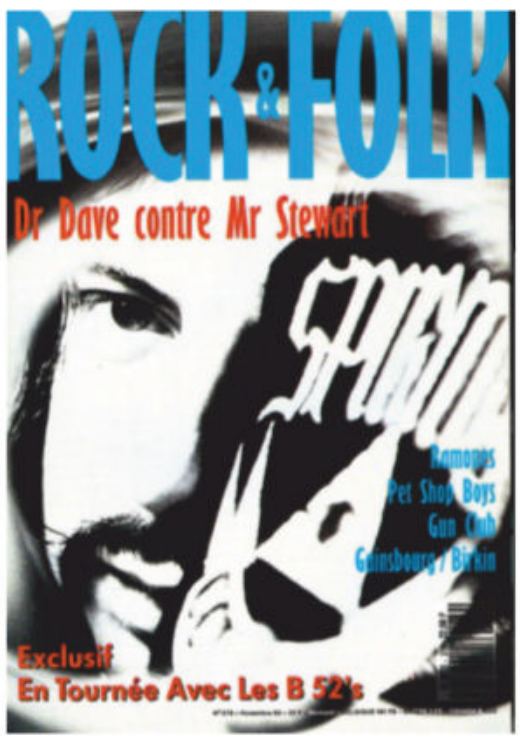
PAR CHRISTIAN CASONI

NOVEMBRE 1970 R&F 46

Jimi Hendrix et **Janis Joplin**, c'est fait, mais Rock&Folk les a fait mourir à... vingt-cinq ans. Ben, et le mythe alors ? Les **Rolling Stones** ont quatre dates en France, trois au Palais des Sports, une à Lyon. L'événement fait le gros du magazine. Jagger affronte un public menaçant de ferveur qui n'hésite pas à grimper sur scène pour leur chaparder des accessoires. Voilà les révolutionnaires. *"Un philosophe qui s'occupe pas mal de politique"* réclame le micro. C'est Jean-Paul Sartre. Mick Jagger lui accorde deux minutes de tribune. *"C'est formidable d'être révolutionnaire, mais ça n'a jamais empêché personne d'être poli"*, dit-il à son intervieweur en souriant si souvent *"que c'est comme s'il ne souriait jamais"*. R&F brosse le portrait de cinq solitudes, la pire étant celle de Mick Taylor, *"Comme un étranger. On lui fait sentir que cette place appartient à quelqu'un d'autre."*

NOVEMBRE 1980 R&F 166

Bob Marley : gravement malade. **John "Bonzo" Bonham** : gravement mort. Les trois survivants *"arrêteront-ils ? Page a-t-il une aile à restaurer ?"* Réponses : 1) Même pas. 2) Faut croire. Londres. Bill Hurley des **Inmates** décrit la levée d'une déferlante R&B qui épouse le revival soul et réveille l'underground mod à l'est de la ville. On parle aussi d'un phénomène appelé **Stray Cats**. La **new wave** promettait *"une musique dansante non débile"*, ce lecteur y a cru, mais elle a éclaté en un *"revivalisme sixties"* et un *"élitisme novö"*. **Coluche** part se retirer sur une île tropicale. *"Je tiens à dire que l'argent fait le bonheur (...). Le travail, c'est pas un but dans la vie, le but, c'est quand même d'arriver à rien foutre."* **Bruce Springsteen** prenait pas mal de place en novembre. Il n'était plus *"le futur du rock, juste une grosse partie de son présent"*.



NOVEMBRE 1990 R&F 279

Jane Birkin : *"Qu'on ne me parle plus d'être sexy. A dix-huit ans, il y avait un tel camouflage de ce que je suis en dessous que ça a pris des années à craquer."* Après la rupture, **Serge Gainsbourg** lui écrit encore trois albums, elle, devenue le médium d'une souffrance qu'il ne veut pas assumer. **Bonnie Raitt**, la slideuse rousse, ne lève plus le coude. Elle buvait quand elle était gaie et prenait du poids, elle buvait quand elle était triste et prenait du poids, bringuait avec Keith Richards et s'arrangeait pour que Prince ne travaille pas avec elle. Trop grosse. Tracy Chapman colporte maintenant son message sur MTV où elle n'a toujours pas droit de cité. Trop vieille. **Dave Stewart** revient dans un rôle et un costume brodé qui réussiront mieux à Jack White. Il n'a toujours rien à raconter, ne s'est pas fait larguer par Jane, n'a ni le foie de Serge ni celui de Bonnie.

NOVEMBRE 2000 R&F 399

Bill Corgan (Smashing Pumpkins) a parfois raison (avec Napster *"tout va changer, Internet va devenir une chaîne de télé globale"*), parfois tort *("le futur de la musique sera en Chine, au Vietnam et en Inde")*. **"Dossier Satanic".** Quatre démons sont contactés au Bureau des Ténèbres, et interviewés pour dire qu'au cinéma, ils préfèrent le méchant au héros : Trent Reznor, Tony Iommi, Marilyn Manson *("Rien n'est naturel, il existe des forces, certains humains sont nés avec un pouvoir")* et Alice Cooper *("Ce qui fait réellement peur aux Américains : le prix de l'essence")*. Encore plus sataniques : les sandales design dans lesquelles les gars de **U2** vous infligent leurs orteils. *"Faut-il brûler les* ***années quatre-vingt*** *?"* Oui, oui, car contrairement à la décennie précédente, *"ce qu'on reprochera éternellement aux années quatre-vingt : on se souvient de tout, trop bien"*.

NOVEMBRE 2010 R&F 519

Les bonnes feuilles de "Just Kids" montrent que **Patti Smith** est éblouie par la symétrie de trois mots juxtaposés *ad nauseam* : art, rock et Rimbaud. **Dominique Blanc-Francard** se souvient d'Hérouville et de Christian Vander qui *"parlait kobaïen toute la journée"*, de sa grosse caisse longue comme un *"canon"*, ses cymbales carrées, et ce *"signal qui faisait bzzzz"*. DBF devait l'envoyer dans le casque des musiciens fautifs. Qu'est-ce que c'est ? *"C'est ta punition !"* L'année de ses soixante-dix ans, un 10 octobre, **Solomon Burke** atterrit à Amsterdam. Le superjumbo ne redécolle pas. Au moment du "Freak", **Nile Rodgers** et Chic jouaient aux *"Français qui venaient en Amérique pour devenir des stars, comme Joséphine [Baker] dans l'autre sens"*. Ils aspiraient à porter *"le chic à la française, pas les costumes de clowns des vieux groupes de funk façon Jackson 5."*

COLLECTION rock&folk

Toutes les légendes du rock

12€ + Port

Copyright © : Marko

+simple, +rapide, commandez sur : boutiquelariviere.fr

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

❑ **OUI,** je commande le hors-série «Queen»
au prix de 14,50 € (dont 2,50 € de frais de port).

JE CHOISIS DE RÉGLER PAR :

❑ Chèque bancaire à l'ordre des Editions Lariviere
❑ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Date d'expiration : _ _ _ _ Cryptogramme : _ _ _

Date & Signature obligatoires :

OE : VROFP20 - RC : 47435

MES COORDONNÉES :

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

CP : _ _ _ _ _

Ville : .....

Tél : _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

.....@.....

❑ Cochez cette case pour ne pas être informé des offres promotionnelles de ses partenaires.

*Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2020 dans la limite des stocks disponibles. Prix de vente public - RCS Nanterre B 582 011 094 Conformément à la Loi Informatique et Libertés du 06/01/1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos coordonnées.

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

“La Terre, cette enclave dont ‘Les Ailes Du Désir’ énoncent les passe-temps majeurs : s’abîmer légèrement en l’amour et boire du café qui brûle”. Yves Adrien, 2001

Berlin. 3 octobre. Sensation étrange de marcher dans une ville qui n’a pas perdu la raison. Une ville qui respire, avec des masques et des mesures à bon escient. L’ancien aéroport de Tempelhof n’a pas encore été transformé en galerie d’art ou en espace bistronomique. Ce bâtiment long de 1 230 mètres, à la forme d’aigle, construit en béton imitation pierre de taille selon la théorie des ruines, a gardé tout le charme de la guerre froide et du pont aérien. Le quartier de Columbia, avec son cinéma pour GI’s, semble surgir des “Ailes Du Désir”, ce film merveilleux de Wim Wenders éclairé par Henri Alekan, Solveig Dommartin, Peter Falk et Nick Cave.

Candy Bomber, le studio d’Ingo Krauss, dans l’ancienne antenne de la CIA, est un des seuls espaces occupés de ce gigantesque vaisseau fantôme. Je suis à la basse, et mon ami Larry Mullins, alias Toby Dammit, à la batterie. Il produit un disque de James Eleganz, avec Geoffrey Burton à la guitare. Je connais Larry depuis vingt-cinq ans, ce n’est pas seulement un musicien d’exception mais un de ces êtres attentionnés qui font la joie de l’existence. Ses états de service, d’Iggy aux Bad Seeds, sont un annuaire de ce qui se fait de mieux. Ingo a commencé avec Conny Plank, la première fois que j’ai enregistré avec lui, il était installé dans les anciens studios de la radio est-allemande. Aujourd’hui, c’est justement le trentième anniversaire de la réunification. Une décennie plus tard, le 11 septembre 2001, avec les Dragons, nous avions quitté la Fabrik d’Hambourg et pris la route pour jouer à Berlin. Larry faisait le chemin inverse avec les Residents. A l’annonce des attaques, on s’était concertés au téléphone pour savoir quoi faire. Ils allaient jouer, nous aussi, mais arrivés dans la salle, l’organisateur voulait annuler. Je lui proposais d’attendre, d’installer le matériel et de voir si le public viendrait. Le soir, la salle était blindée. Je demandais à l’auditoire s’il souhaitait rentrer chez lui regarder CNN ou s’il voulait que nous passions cette soirée ensemble, ce fut un concert intense, un de ces souvenirs collectifs que Blandine Rinkel propose aux spectateurs à chaque performance de Catastrophe.

La dernière fois que j’étais venu ici, c’était le 14 novembre 2015. Le président de la République venait de décréter la fermeture des frontières. J’avais quand même tenté ma chance et pris un avion à l’aube pour enregistrer avec Mick Harvey, qui venait d’Australie, et que je ne voulais pas lâcher. Orly était désert, aucun uniforme, j’avais embarqué avec ma Jacobacci sans qu’on me demande d’ouvrir l’étui. Dans les hangars de Tempelhof, aménagés à la hâte, cinq mille réfugiés attendaient.

L’an dernier, j’avais évoqué le documentaire des frères Naudet et le témoignage de la dizaine d’otages retenus cette nuit-là dans un couloir du Bataclan. Touchés que Rock&Folk, journal dédié à la musique qui les a réunis dans cette salle, aborde le sujet, ils m’avaient ensuite contacté et invité à les rencontrer. J’avais passé une soirée très émouvante dans leur repaire de la porte des Lilas, car les années n’ont pas eu raison de leurs liens, ils se serrent comme dans le vestibule d’ombres qui les a rassemblés, ils n’en sortent pas, ne se quittent pas. L’un d’eux, David Fritz-Goeppinger, vient de publier un livre remarquable, “Un Jour Dans Nos Vies” (Pygmalion, 19,90 €). L’assaut de la BRI pour les libérer est une opération qui reste, comme celui du GIGN à Marignane et celui du RAID et de la BRI à l’Hyper Cacher, un monument de courage et de sacrifice personnel. Je lui demande si ces hommes, qui ont avancé sous le feu et le risque d’explosion, connaissent les mêmes tourments : *“En effet, sauf erreur de ma part, trois de la douzaine d’hommes de la BRI composant la colonne d’assaut sont partis du service après le 13 novembre. Aucun ne m’a dit explicitement que c’était dû aux souffrances après avoir vu la tuerie au cœur de la salle, mais les hommes en sont sortis abîmés, ça, je le sais après avoir entendu à de nombreuses reprises leur douleur de devoir* ‘enjamber’ *des corps de victimes. Il me semble qu’une phrase prononcée par Georges Salinas, ancien numéro deux de la BRI, aujourd’hui chef de la garde personnelle du président de la République, résume assez bien l’état d’esprit des hommes :* ‘Dans mon esprit, j’enjambe comme des morceaux de bois et non des corps, j’espère qu’on me pardonnera un jour...’ *Je garde des contacts réguliers avec un des opérateurs qui est parti, un qui y est encore que je vois tous les mois et avec qui je discute au téléphone et par message toutes les semaines. Ce sont de grands amis, qui étaient de l’autre côté de la glace des événements ce soir-là. On se comprend, même si on n’a pas le même métier ni le même vécu, il y a une forme de langage muet aujourd’hui qui nous caractérise tous (otages et gars de la BRI), un lien indéfectible disons.”* Le vrai tombeau des morts est le cœur des vivants (Tacite).

Il y a un autre anniversaire ce mois-ci, celui du 5-7. Le 1er novembre 1970, cent quarante-six jeunes sont morts brûlés vifs dans l’incendie de ce dancing de l’Isère où se produisait un groupe parisien, les Storms, qui jouera “Satisfaction” jusqu’au bout. Dans “La Nuit du 5-7” (Séguier, 20 €), Jean-Pierre Montal leur offre une sépulture, lui aussi à travers les affres des survivants. Il montre que le mot roman peut servir à autre chose qu’aux avocats des maisons d’édition et aux postulants des prix littéraires qui se contentent de flouter leur existence. J’ai déjà parlé ici plusieurs fois de Jean-Pierre Montal. C’est un écrivain majeur. Il y a les chansons qu’on aime parce qu’on se dit qu’on aurait pu les créer, et celles où on constate qu’on serait incapables de faire un truc aussi fort. Ses bouquins sont dans la seconde catégorie.

Il est question des Beau Brummels et de “For Your Pleasure”, de Roxy Music dans ce livre, qui considère que trouver le bon disque pour chaque circonstance de la vie est un des trois piliers de la sagesse. “Une Histoire Du Rock En 202 Vinyles Cultes” (Hugo, 35 €), que vient de publier Philippe Manœuvre, est idéal pour ça. C’est un itinéraire bis réjouissant et captivant, qui balaie tous les styles et permet de rebattre les cartes lorsqu’on a l’impression de tourner en rond musicalement. Chez Roxy, Philman a retenu “Stranded” et son “Street Life”, il y a de quoi. Pour faire face aux circonstances actuelles de la vie et à cet automne sinistre, je suggère “A Deep Sense Of Happiness” par Popincourt (Milano Records) et son feuillage persistant d’arpèges de guitare en dentelle de Bayeux, ses suites d’accords cinq étoiles, ses arrangements et harmonies vocales grand genre. J’ai déjà également parlé ici de ce mod rouennais et de Grégoire Garrigues, valeureux esthète qui s’est démené pour le magnifique Tav Falco, ou Chris Wilson des Flamin’ Groovies, *groupe enchanteur* également au tableau d’honneur de Manœuvre. Cette pop de Popincourt donne envie de réécouter “Don’t Take Your Time”, par Roger Nichols & The Small Circle Of Friends, la plus belle des déclarations d’amour, en méditant la citation du mois : “*Nous allons vivre une civilisation qui se prétend festive et qui ne rit pas.*” Fabrice Luchini, C A Vous, le 18 septembre. ❑

Photo Bruno Berbessou

Son-Vidéo.com 20 ans

20 ans de hi-fi & home-cinéma

LA HI-FI CONNECTÉE, NOUVELLE GÉNÉRATION

ENCEINTES SANS FIL HI-FI

KEF LS50 WIRELESS 2

- Puissance 2 x 380 watts
- AirPlay 2, Chromecast
- DAC 24 bits/192 kHz & DSD

2 490 € LA PAIRE

WHAT HI FI?
★★★★★

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 19H

0 826 960 290 Service 0,18 € / min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.